Gilles Leroy

Alabama Song

folio

Gilles Leroy

Alabama Song

Titre extrait de *Grandeur et dÃ©cadence de la ville de Mahagonny* de Bertolt Brecht, repris avec lâ€™aimable autorisation de la succession de lâ€™auteur et de lâ€™Arche Ã
‰diteur.

MINUIT MOINS VINGT

Il en est qui se cachent pour voler, pour tuer, pour trahir, pour aimer, pour jouir. Moi, jâ€™ai dÃ» me cacher pour Ã©crire. Jâ€™avais vingt ans Ã peine que dÃ©jÃ je tombai sous lâ€™emprise â€• lâ€™empire â€• dâ€™un homme Ã peine plus vieux que moi qui voulait dÃ©cider de ma vie et sâ€™y prit trÃ¨s mal.

1

POUPÃ‰ES DE PAPIER

Le bal des soldats

1918, juin

Soudain, notre ville endormie fut envahie de milliers de jeunes gens, des pauvres gars pour la plupart, arrachÃ©s Ã leur ferme, leur plantation, leur Ã©choppe, venus de tous nos Ã‰tats du Sud tandis que leurs officiers frais Ã©moulus de lâ€™Ã©cole militaire descendaient du Nord, des Grands Lacs et des prairies (jamais depuis la guerre civile on nâ€™avait vu autant de yankees en ville, me dit maman).

Si jeunes, si vigoureux, les guerriers rieurs fondaient sur nous avec beaucoup de bruit et se dÃ©versaient par nos rues telles des nuÃ©es dâ€™oiseaux en livrÃ©e bleue ou grise ou verte, certains huppÃ©s dâ€™or ou dâ€™argent, ocellÃ©s dâ€™Ã©toiles valeureuses et de barrettes multicolores â€• mais tous, les oiseaux du mess comme les oiseaux du rang, les sÃ©cessionnistes comme les abolitionnistes, unis enfin, sinon rÃ©conciliÃ©s, tous reprendraient la route bientÃ´t pour une longue traversÃ©e de lâ€™OcÃ©an vers la vieille Europe qui nâ€™Ã©tait pas encore celle de nos rÃªves mais le continent dâ€™une angoisse inconnue, cet inconnu qui consisterait Ã mourir dans une guerre Ã©trangÃ¨re.

Sâ€™ils avaient peur, ils ne le montraient pas. Les bals se multipliaient dans les rues, sur les terrains dâ€™aviation qui

entouraient la ville et dans les camps dâ€™entraÃ®nement. (Câ€™est une curiositÃ©, oui, une chose unique, inexpliquÃ©eÂ : aucune ville de la taille modeste de Montgomery ne comptait autant de terrains dâ€™aviation. Et câ€™est ainsi que notre ville ridicule fut choisie pour Ãªtre la champignonniÃ¨re des gosses quâ€™on allait livrer au combat â€• le Feu, disent-ils, lâ€™Action.)

Je les entends encore bruire avec fureurÂ : ce fier vacarme de pas qui claquent, de voix braillardes et de verres entrechoquÃ©s, comme si vingt mille gars formaient un seul grand corps, un titan au pouls fiÃ©vreux oÃ¹ lâ€™on pouvait entendre bouillonner lâ€™adrÃ©naline et une irrÃ©pressible montÃ©e de sÃ¨ve. Câ€™Ã©tait comme si lâ€™imminence du danger et lâ€™assurance dâ€™autres chocs, dâ€™autres fureurs, mortels ceux-lÃ , rendaient ces hommes encore plus chahuteurs, enfantins et curieusement euphoriques.

Et nous, les Belles du Sud, je ne sais trop comment ces garÃ§ons nous voyaientÂ : un essaim bourdonnant, peut-Ãªtre, une voliÃ¨re dâ€™oiseaux-mouches et de perruches affolÃ©es, aussi. La seule raison de se lever et de vivre, câ€™Ã©tait dâ€™attendre la nouvelle parade en ville, et, pour les filles chanceuses comme moi que leurs parents ne tenaient pas sous le caveÃ§on, le prochain bal au Country Club ou au mess du camp Sheridan.

Papa avait bien essayÃ© de me boucler Ã la maison tant que les troupes seraient en ville. Lui, le pÃ¢le et timide fonctionnaire, lâ€™austÃ¨re homme de loi couchÃ© avec le soleil chaque soir, sans doute ne voyait-il dans la soldatesque quâ€™une foule obscure de brutes dÃ©pravÃ©es, de violeurs et dâ€™assassins. Minnie â€• merci maman â€• mâ€™autorisait le Country Club, pas un autre bal ni une autre salle, avec la permission de minuit. Elle veillait tard, attendant mon retour pour sâ€™endormir, et câ€™Ã©tait bien aprÃ¨s minuit.

Le lieutenant Fitzgerald a vingt et un ans et dÃ©jÃ beaucoup de talents. Il danse Ã merveille toutes les danses Ã la mode, mâ€™apprend le turkey trot, le maxie et lâ

€™aÃ©roplaneÂ ; il Ã©crit des nouvelles que la presse publiera bientÃ´t, il en est certainÂ ; il est propre et Ã©lÃ©gant, il sait le franÃ§ais â€• câ€™est grÃ¢ce Ã sa connaissance du franÃ§ais quâ€™il a Ã©tÃ© fait lieutenant dâ€™infanterie aprÃ¨s ses classes Ã Princeton, les francophones jouissant dâ€™un privilÃ¨ge qui les propulse officiers â€• *et surtout il est propre et soignÃ©,* sa mise dâ€™une coquetterie presque dandy. Son uniforme a Ã©tÃ© coupÃ© sur mesure chez les frÃ¨res Brooks Ã New York. Sur ses jodhpurs vert olive, au lieu des jambiÃ¨res de toile en usage, il porte des bottes hautes, jaune paille, avec des Ã©perons qui lui donnent lâ€™air pas trÃ¨s rÃ©el dâ€™un hÃ©ros dâ€™illustrÃ©.

Il est petit, oui, mais ce dÃ©faut de quelques centimÃ¨tres est compensÃ© par une taille fine que la veste cintrÃ©e de lâ€™uniforme souligne, par un front haut et un je-ne-sais-quoi (lâ€™assurance dâ€™Ãªtre quelquâ€™un, la foi en soi, le sentiment quâ€™un destin sans pareil vous appelle), par une allure folle, en fait, qui lâ€™exhausse dâ€™une tÃªte. Les femmes en sont babas et les hommes aussi. Il faudra que je rÃ©flÃ©chisse un jour Ã cette singularitÃ©Â : aucun de ses frÃ¨res dâ€™armes ne le jalouse ni nâ€™en prend ombrage. Non, câ€™est comme si les autres hommes acceptaient sa sÃ©duction et lâ€™encourageaientâ€¦

Autant il me trouble, autant il mâ€™irriteÂ ! Divorce de ton rÃªve. Tout de suite.

*

Oui, une nouvelle danse naissait chaque jour et je les savais toutes. Je pouvais passer des heures devant la glace Ã affiner un pas, Ã sourire en ouvrant le plexus, en Ã©cartant bien les Ã©paules.

Les garÃ§ons des clubs, les jeunes officiers du mess, je les tiens dans ma main gantÃ©e de fil blanc. Je suis Zelda Sayre. La fille du Juge. La future fiancÃ©e du futur grand Ã©crivain.

*

Du jour oÃ¹ je lâ€™ai vu, je nâ€™ai plus cessÃ© dâ€™attendre.

Et dâ€™endurer, pour lui, avec lui, contre lui.

Dans le jardin de Pleasant Avenue, il se penchait sur les roses europÃ©ennes de maman et paraissait goÃ»ter les plus sombres dâ€™entre elles, les cramoisies, les Baccaras et les Crimson Glory. Ce premier jour des prÃ©sentations, il frÃ´lait la perfection. Lâ€™uniforme de chez Brooks Ã©tait dâ€™une propretÃ© irrÃ©prochable, la pliure du pantalon laissait imaginer bien du talent et la raie dans ses cheveux blonds semblait tirÃ©e au cordeau, parfaitement centrÃ©e et alignÃ©e.

Â«Â Moi, câ€™est Scott, il a dit.

â€”Â EnchantÃ©e. Minnie Machen Sayre. Je suis la maman du phÃ©nomÃ¨ne.Â Â»

Elle le fixait sans vergogne, avec une lueur gourmande dans le sourire. Mais nâ€™Ã´ta pas ses gants de jardin pour lui tendre la main.

Quelques heures plus tardÂ : Â«Â Jâ€™ignore si ton lieutenant yankee est le grand danseur que tu dis, câ€™est Ã coup sÃ»r le plus beau visage dâ€™homme que jâ€™aie croisÃ© Ã ce jour. Des traits fins et rÃ©guliers, une peau dÃ©licateâ€¦ un teint de pÃªche, des cheveux blonds si doux quâ€™on croit effleurer un duvetâ€¦ On dirait une fille. Tu ne

le garderas pas longtemps. Les hommes trop beaux sont le flÃ©au des femmes. Leur perte assurÃ©eâ€¦ Ses yeux bleus, mon DieuÂ !

â€”Â Ses yeux sont verts, maman. Et je voudrais bien savoir quelle expÃ©rience vous avez des hommes beaux pour en parler.

â€”Â Zelda Sayre, cesse de faire lâ€™effrontÃ©eÂ ! Tu nâ €™as pas connu ton pÃ¨re dans sa jeunesse. Crois-moi, bien de mes amies me lâ€™ont enviÃ©Â !Â Â»

Je suis une fille de vieux. Avec Scott, on est pareils lÃ -dessusÂ : deux gosses de vieux. Les gosses de vieux sont tarÃ©s, dit Scott.

â€¦ Quâ€™est-ce quâ€™ils cachent, les hommes, sous lâ €™uniformeÂ ? Quâ€™est-ce que lâ€™uniforme apporte aux hommesÂ ? Oh, allez, je le sens bienÂ : ce que cet uniforme apporte aux hommes, câ€™est prÃ©cisÃ©ment ce qui mâ €™est retirÃ© Ã moi. Et je ne me battrai pas pour Ã§a. Ce romantisme-lÃ , je le laisse aux guerriersÂ : je leur abandonne les veuves, les orphelins et les estropiÃ©s. Ã€ eux de sâ €™entendre.

Moi je suis une fille dure (non, pas cruelle) et jamais mon fiancÃ© si frais, si neuf, ne partira Ã la guerre. Rien Ã faire de sa solde ni de ses galons annoncÃ©sÂ : jâ€™ai dâ€™autres projets pour nous. Jâ€™empÃªcherai son dÃ©part au front. Lâ €™Europe, nous lâ€™aurons. Nous lâ€™aborderons, mais sur le pont des premiÃ¨re classe. Et sans lâ€™uniforme.

La plus belle nuit de ma vie

1918

Lâ€™armistice prononcÃ©, Scott a trouvÃ© au camp Sheridan un rÃ´le Ã sa mesureÂ : il est lâ€™aide de camp du gÃ©nÃ©ral Ryan, ou plutÃ´t le secrÃ©taire de ses mondanitÃ©s. Ils font la fÃªte, partout, tout le temps. Hier, ils passaient les troupes en revue. Fanfare et coups de canon. Toute la ville sâ€™Ã©tait rassemblÃ©e pour voir ses fiers soldats en chÃ´mage. Et ce pauvre Goofo monte si mal que sa jument lâ€™a dÃ©sarÃ§onnÃ© Ã la premiÃ¨re minute de la parade, sous les yeux consternÃ©s du gÃ©nÃ©ral. Qui se retenait de rire, comme tout le monde.

Pauvre Goofo, le si bon cavalier Ã la danse Ã©tait minable Ã cheval.

Mais il gÃ¨re avec tant de talent son carnet de bal que le gÃ©nÃ©ral continue de lâ€™aimer, et lui donne encore plus dâ€™argent pour organiser au Country Club et ailleurs, en ville, de merveilleuses soirÃ©es oÃ¹ il mâ€™emmÃ¨ne â€• moi, gourde du Sud, qui nâ€™avais jamais connu de tels raffinements.

BientÃ´t dÃ©mobilisÃ©, il sâ€™en iraâ€¦ Quel jeune homme pourvu de quelques neurones resterait Ã Montgomery, mÃªme par amourÂ ?

Ceci, quatre mois plus tÃ´t, le 27 juilletÂ : Scott envoya un phaÃ©ton me chercher Ã Pleasant Avenue, le Juge haussa un sourcil, Minnie coupa une rose et lâ€™Ã©pingla Ã mon corsage puis le cocher dÃ©plia le marchepied. Tandis que je traversais la ville dans cette calÃ¨che dâ€™un autre Ã¢ge, jâ€™hÃ©sitais Ã me sentir idiote, honteuse, menteuse â€• une usurpatrice ou simplement la princesse dâ€™une nuitÂ ? Câ€™Ã©tait mes dix-huit ans, et je souhaite Ã tout le monde dâ€™entrer ainsi dans la vie adulte. Pourtant, dans le geste galant de Scott, dont nâ€™importe quelle dÃ©butante eÃ»t Ã©tÃ© flattÃ©e, il y avait une outrance et une domination qui me donnaient le sentiment dâ€™Ãªtre un joujou â€•je sais tenir les chevaux, et je dÃ©testais ce cocher en habit ridiculeÂ : jâ€™aurais tellement prÃ©fÃ©rÃ© conduire moi-mÃªme le cabriolet. Il nâ€™y avait pas moins de sept officiers autour de la table dâ€™honneur du Country Club, et Scott les regardait avec un air inouÃ¯, de gloire, de fiertÃ©, de dÃ©fi. Tous ces garÃ§ons me firent chacun leur couplet et leur cadeau, certains avec tant dâ€™humour que, le Champagne aidant, nous Ã©tions plies de rire et ivres avant mÃªme le premier plat. Â«Â Lieutenant Fitzgerald, mon beau Goofo, vous mâ€™offrez la plus belle nuit de ma vie.Â Â»

Tous deux nous tourbillonnons sur la piste, nous volons et dÃ©collons de ce parquet sous les regards envieux (sans les voir, je les devine, je les sens qui nous suivent, nous traquent dans nos arabesques). Â«Â La faute Ã mon paternel, dit-il. Mon pÃ¨re mâ€™a inscrit Ã la danse. Danse de salon, et aussi les cours de maintien, et les rudiments de lâ€™Ã©tiquette. Comprends-moi, BÃ©bÃ©. Un sort contraire nous a dÃ©classÃ©s, auquel jamais mon pÃ¨re ne sâ€™est rendu. Dans la gÃªne, mÃªme dans la dÃ¨che, nous avons reÃ§u lâ€™Ã©ducation que notre nom exigeait et mÃ©ritait. Car ce nom que je porte a fondÃ© le pays, oui, oui, ouvre grandes tes oreillesÂ !Â Â» Et il se mit Ã chanter lâ€™hymne national, cette scie ou plutÃ´t cette guimauve dont ils sont tous fiers, les enfants et les parents endimanchÃ©s dâ€™ici, lâ€™hymne quâ€™a composÃ© son arriÃ¨re-grand-pÃ¨re (ou grand-oncle, je me perds dans ces gÃ©nÃ©alogies bousculÃ©es des migrants

irlandais). Jâ€™ai voulu plaisanter sur la poÃ©sie du bisaÃ¯eul

Then conquer we must, when our cause it isjust,

And this be our mottoÂ : In God is our trust

et je lâ€™ai vexÃ©. Quand les hommes se pavanent et pÃ©rorent, je ne sais quoi leur rÃ©pondre. Jâ€™ai juste envie de fouir, plonger sous terre dans lâ€™hiver des salamandres.

Mais ce sont eux, les hommes, qui sâ€™Ã©chappent pour finir. Câ€™est leur privilÃ¨geÂ : ils disparaissent.

. . . .

1940, janvier,Highland Hospital

Cette soirÃ©e si belle, parfum de chÃ¨vrefeuille et de glycine, cette nuit Ã©tourdissante, je m'en souviens Ã prÃ©sent avec un sentiment mÃªlÃ©, de gratitude et de gÃªneÂ : la tension sexuelle devint vite insupportable. L'alcool aidant, il m'apparut soudain, dans un malaise immense, que ces huit jeunes hommes ensemble se tripotaient sans cesse, se pinÃ§aient, sâ€™embrassaient, se donnaient des chiques, sâ €™envoyaient des mots obscÃ¨nes puis sâ€™embrassaient encore, non plus sur la joue mais sur la bouche, avec de grands bruits mouillÃ©s quâ€™ils croyaient virils â€• innocents. Ã€ force de respect, ils mâ€™avaient oubliÃ©e. Câ €™est ce quâ€™ils se dirent entre eux le lendemain, gueule de bois et langue de bois.

Et ce mÃªme lendemain, alors que je nâ€™avais pas encore analysÃ© pourquoi jâ€™Ã©tais dans une telle ambiguÃ¯tÃ© de sentiments, pour remercier Scott jâ€™allai chez un orfÃ¨vre en ville oÃ¹ je fis graver une flasque en argent de ces mots franÃ§aisÂ :

NE M'OUBLIE PAS

La belle flasque allait beaucoup servir, cadeau Ã©trange et criminel, quand jâ€™y repense. Scott lâ€™Ã©garait souvent et se maudissait de lâ€™avoir sortie de sa poche de veston puis il partait Ã sa recherche comme un fou. Il pouvait retourner une chambre dâ€™hÃ´tel ou une maison en une demi-heure. On voyait lâ€™angoisse grandir minute aprÃ¨s minute, mais lâ €™angoisse de quoi au justeÂ ? La peur dâ€™avoir perdu un objet prÃ©cieux Ã son cÅ“ur, ou la peur de manquer de ce que lâ€™objet renfermait â€• bathtub gin, corn whiskey, ou quelque autre bourbon de contrebandeÂ ?

Â«Â Ne mâ€™oublie pasÂ Â»Â : nâ€™est-ce pas la vÃ©ritÃ©, au fondÂ ? On boit pour se souvenir autant que pour oublier. Avers et revers dâ€™une mÃªme mÃ©daille, pas glorieuse, qui sâ€™appelle le malheur.

. . . .

OhÂ ! Le silenceÂ ! Le silence des inetrstices. Le grand blanc qui s'immisce et vient panser d'ouate et d'Ã©ther la fÃªlure de nos tÃªtes.

No football tonight

1919, mars

Scott est Ã New York dâ€™oÃ¹ il mâ€™Ã©crit depuis des mois des lettres enflammÃ©es et bizarres. Un jour, me supplie de lâ€™Ã©pouserÂ ; la semaine suivante, proteste que le mariage serait un frein Ã sa vie dâ€™Ã©crivain. Vue de lÃ -bas, de la ville Ã©lectrique, je dois lui paraÃ®tre tellement pÃ©core, mal Ã©levÃ©e et quelconque, pas comme ces filles de rÃªve pommadÃ©es de cold-cream et drapÃ©es dans des mÃ©trages de satin, des filles sophistiquÃ©es au regard languide embrumÃ© de volutes bleues â€• elles ont pour effrayer les hommes de longs fume-cigarette Ã embout dâ€™or ou dâ€™argent quâ€™elles pincent Ã un coin de leurs lÃ¨vres peintes.

Reviendra, reviendra pasÂ ? Je fais comme si je nâ€™attendais pas. Je sors tous les soirs mais maintenant que les troupes ont disparu, les faubourgs sont vides et les nuits de Montgomery rendues Ã leurs pauvres frissons de province.

PÃ¨re voulait me prÃ©senter Ã un gendre idÃ©al, le fils de ses rÃªves, sans doute, lui qui nâ€™a eu comme fils que cet aÃ®nÃ© Ã©trange â€• mon frÃ¨re mort â€• Ã lâ€™ambition politique en dessous de zÃ©ro et dont la seule vocation, Ã©crire, Ã©chappait totalement au juge et sÃ©nateur quâ€™est Anthony Sayre, notre gÃ©niteur. Je lâ€™ai rencontrÃ©, ce garÃ§on si bien qui prÃ©tendait mâ€™acheter, un premier substitut du procureur Ã qui lâ€™on prÃ©dit une carriÃ¨re

vers les plus hauts sommetsÂ : terne, dâ€™allure souffreteuse, il a une tÃªte Ã faire martyr plutÃ´t quâ€™inquisiteur et je mettrais ma main au feu quâ€™il prie chaque soir aprÃ¨s ses ablutions, comme mon pÃ¨re et sans doute Ã la mÃªme heure que lui, cette heure voluptueuse oÃ¹ les Ãªtres normaux, les gens vivants prennent un drink Ã lâ€™ombre de la vÃ©randa en attendant de passer Ã table.

Â«Â HumÂ ! Pas de football ce soirÂ !Â Â» a commentÃ© maman en mâ€™embrassant, pensant Ã mon bÃ©guin de lâ€™Ã©tÃ© pour le champion de la Southern League, Francis Stubbs â€• une allusion que seule elle et moi pouvions comprendre.

Minnie Ã©tait ma confidente alors et tenait tant Ã ce rÃ´le (ce pouvoir sur moi) quâ€™elle se gardait bien de me trahir auprÃ¨s du Juge. Lâ€™informer, câ€™eÃ»t Ã©tÃ© lui cÃ©der une parcelle de son pouvoir.

Non, il ne sâ€™agit pas seulement de la belle gueule et du cul dâ€™enfer du footballeur de la saisonÂ : Minnie ne peut sâ€™empÃªcher de signifier Ã tous (par lâ€™Ã©quivoque de ses regards oÃ¹ passent souvent des nuages, les rires Ã©tranglÃ©s dans sa gorge et toutes les langueurs de son corps), quâ€™elle regrette dâ€™avoir Ã©pousÃ© mon pÃ¨re. Ce nâ€™est un secret pour aucune dâ€™entre nous, ses fillesÂ : Minnie rÃªvait dâ€™Ãªtre actrice et poÃ¨te. Faute de quoi elle monte des spectacles de patronage avec trois bouts de ficelle et des costumes en papier crÃ©pon. NaguÃ¨re, le *Montgomery Christian Review* publiait ses odes bucoliques. Et nous, les filles gentilles, on ricanait derriÃ¨re nos mains gantÃ©es de blanc.

Suis-je censÃ©e obÃ©ir aux rÃªves de mamanÂ ? La revancher de ses espoirs dÃ©Ã§usÂ ? Jâ€™ai dit que jâ€™Ã©pouserais selon mon cÅ“ur. Et jâ€™aimais le football. Jâ€™aimais cavaler avec les garÃ§ons, grimper aux arbres et marcher sur les charpentes des immeubles en construction. Le garÃ§on gris mâ€™a emmenÃ©e au Country Club en acquiesÃ§ant aux conditions de PÃ¨reÂ : pas de vitesse, pas dâ€™alcool, pas de danses indÃ©centes. Son auto nâ€™Ã©tait

mÃªme pas dÃ©capotable, quâ€™il conduisait avec une lenteur exaspÃ©rante. Â«Â Plus vite, plus viteÂ !Â Â» Le garÃ§on bredouillait, rougissait, mais nâ€™accÃ©lÃ©rait pas. Au club, jâ€™ai croisÃ© Red qui partait vers une soirÃ©e dâ €™Ã©tudiants de la fraternitÃ© ZÃªta Sigma Ã Auburn. Â«Â Z.S.Â Â», oui, une confrÃ©rie crÃ©Ã©e voilÃ deux ans en mon honneur par cinq footballeurs dont deux allaient devenir des champions nationaux. Je lâ€™ai suppliÃ© de mâ €™attendre. Sous une poche dÃ©formÃ©e de sa veste, je devinais la flasque de gin, que jâ€™ai vidÃ©e dâ€™un trait. Au premier ragtime, je me suis mise Ã danser telle une forcenÃ©e, ma robe relevÃ©e Ã mi-cuisses, si haut quâ€™on voyait mon jupon et peut-Ãªtre mÃªme plus. Visage empourprÃ©, le jeune homme bien sâ€™est Ã©clipsÃ© en direction du fumoir.

Avant dâ€™aller Ã Auburn, Red a voulu passer par le Virage, *Allez, sois pas vache, on va juste trafiquer un peu,* il a bifurquÃ© dans le petit chemin du virage qui monte vers les rÃ©servoirs, sâ€™est garÃ© sous un arbre et lÃ , pas besoin dâ€™un dessin, son poing pÃ¨se entre mes cuisses, il force comme un Ã©carteur chirurgical, *Laisse-toi aller, bon Dieu, Ã´te le jupon au moins, je sais que tu lâ€™as fait avec Shawn.* Et moiÂ : *Je veux pas, Red, allons danser, allons-y avant quâ€™il nâ €™y ait plus ni whisky, ni eau-de-vie, ni rien, Ã´te ta main, Red.* Et luiÂ : *Embrasse-moi au moins, dâ€™accordÂ ?* Et je lâ €™embrasse, enfinÂ : je le laisse coller ses lÃ¨vres aux miennes, je les garde closes, il insiste, appuie si fort que mes lÃ¨vres sâ€™Ã©crasent contre mes dents mais je nâ€™ouvre pas, non, alors la main qui caressait mon cou, une main de footballeur, se referme sur ma mÃ¢choire tel un Ã©tau, la douleur Ã mes joues est si vive que je cÃ¨de, sa langue me paraÃ®t Ã©norme et grenue, lâ€™autre main plonge sous mon corsageÂ : *Tu ne trembles pasÂ ? Les autres filles elles tremblent toujours Ã ce moment-lÃ .* Et moi, arrachant de mon sein glacÃ© cette main moite en forme de poulpeÂ : *Non, tu ne me fais pas trembler, Red. Tu nâ€™es pas Irby Jones, Irby Jones est si beau que je perdrais la tÃªte si seulement il frÃ´lait ma joue mais toi non, tu as juste une haleine Ã©pouvantable et les*

mains qui poissent. Lui, mauvais et dÃ©boutonnant sa braguetteÂ : *Irby Jones est une tapette qui nous reluque sous les douches des vestiaires,* sâ€™emparant alors de ma main gauche et la posant sur son membre brÃ»lant et visqueuxÂ : *Vas-y, princesse, vas-y, Miss Alabama, branle Ã§a, imagine que câ€™est lâ€™engin fragile et parfumÃ© de cette pÃ©dale dâ€™Irby Jones.* La seconde dâ€™aprÃ¨s, il hurlait et sautait de la voiture en courant. Je me fichais pas mal de ce quâ€™il raconterait aux autres pour se vengerÂ : je suis la fille du Juge. Dans la boÃ®te Ã gants, jâ€™ai trouvÃ© un paquet de cigarettes et un flacon dâ€™alcool de maÃ¯s, glissÃ© le tout dans mon corsage. Puis je suis rentrÃ©e en ville Ã pied, mes souliers Ã la main. Sur William Sayre Avenue, les magnolias roses Ã©taient dÃ©jÃ en fleur. Ils devaient sentir fort, mais leur parfum ne mâ€™arrivait pas â€• jâ€™avais la bouche tapissÃ©e dâ€™alcool, de tabac blond et du souvenir amer des baisers de Red.

Que voulez-vous quâ€™il mâ€™arrive dans une ville oÃ¹ une rue sur deux porte mon nomÂ ? Je pouvais bien traÃ®ner toutes les nuits sans chaperonÂ : je suis la fille du Juge, petite-fille dâ€™un sÃ©nateur et dâ€™un gouverneur. Nous avons bÃ¢ti cette citÃ©. Nous avons Ã©rigÃ© ses premiers monuments, son capitale et ses Ã©glises. Les bonnes Ã¢mes pouvaient cancaner Ã loisir. PrÃ©somptueuse, un peu courte en imagination, ma mÃ¨re ne concevait pas quâ€™on puisse sâ€™en prendre Ã sa fille, si dÃ©vergondÃ©e fÃ»t-elle. Câ€™Ã©tait le paradoxe de Minnie Machen SayreÂ : par sa naissance et son mariage, elle incarnait les bonnes maniÃ¨res et dictait des lois non Ã©crites quâ€™elle sâ€™autorisait seule Ã transgresser, Ã dÃ©voyer. Mais au fond dâ€™elle, dans le puits Ã sec de ses dÃ©sirs taris, elle devait bien savoir quâ€™elle nâ€™avait pas eu la trempe, pas la rage nÃ©cessaire, pour devenir actrice comme le ferait Tallulah, ma meilleure amie pour ce qui Ã©tait des incartades et du scandale, Tallulah comme moi intrÃ©pide, comme moi garÃ§on manquÃ©, et on a fait les quatre cents coups toutes les deux, Ã faire se retourner dans leurs tombes du cimetiÃ¨re nos ancÃªtres pionniers, gouverneurs et sÃ©nateurs assez illustres

pour Ãªtre enterrÃ©s non pas dans des caveaux ordinaires mais sous des temples grecs miniatures, oui, oui, le ridicule ne les a pas tuÃ©s, la vanitÃ© non plus, Tallulah qui ferait ce que maman nâ€™osa pas en envoyant dinguer famille et tabous pour son rÃªve de planches et de lumiÃ¨re, et quâ€™importe si câ€™Ã©tait faire la grue, si câ€™Ã©tait salir ce nom compassÃ© de Bankhead, bientÃ´t elle aurait la vie maximum, la vie XXL, et câ€™est en grandes lettres Ã©lectriques que sur Broadway, sur Hollywood Boulevard et bientÃ´t sur les avenues du monde entier son nom de grue clignoterait

TALLULAH BANKHEAD

IN GEORGE CUKOR'S

Â«Â TARNISHED LADYÂ Â»

Ã©blouissant toutes ses contemporaines, les jeunes et les moins jeunes, les innocentes comme les moins vertueuses, foule de filles et de femmes bouche bÃ©e dans le noir, dÃ©vorant dÃ©vorÃ©es d'envie la poupÃ©e gÃ©ante qu'elles ne seraient jamais, une hÃ©roÃ¯ne qui partout Ã©tait reine et se promenait de pays en pays sur cette autre planÃ¨te appelÃ©e cinÃ©ma, une figure Ã©cran entre soi et soi, qu'on rÃ©vÃ¨re aussi bien quâ€™on pourrait la haÃ¯r, *Elle est belle mais il sâ€™en faudrait de peu quâ€™elle soit complÃ¨tement tarte,* un peu comme la fÃ©e dâ€™un conte ratÃ©, une fÃ©e venue trop tard et qui ferait capoter la fin prÃ©vue pour Ãªtre heureuse, une fÃ©e qui nâ€™empÃªcherait rien en somme, ni les espoirs piÃ©tines ni les regrets qui vont avec, une fÃ©e juste consolante, une fÃ©e de secours, une heure ou deux un soir par semaine, afin de mieux retrouver au matin la caisse du drugstore, lâ€™Ã©levage des enfants ou le lit rouge du bordel, prÃ©cisÃ©ment.

Ils se tenaient debout dans le noir, sous la vÃ©randa. Lâ€™ancien gendre idÃ©al avait dÃ» les alerter de mon escapade â€• Ã©vasion serait le mot. En entendant mes pas, PÃ¨re a allumÃ© la lanterne. Ce pauvre juge a pris son air de chien battu. Battu et vaguement dÃ©goÃ»tÃ©. Minnie sembla se souvenir quâ€™il y avait *des limites.* Jâ€™avais Ã©tÃ© sa fiertÃ© pendant dix-huit ans, mes turpitudes et mon insolence lui faisaient redresser la nuque et jouir dâ€™un secret orgueil face aux commÃ©rages. Ce matin-lÃ , jâ€™Ã©tais devenue sa honte. Â«Â Quâ€™as-tu fait de tes gants blancsÂ ?Â Â» Haussement dâ€™Ã©paules. Â«Â Approche. Ouvre la bouche et souffleÂ !Â Â» Je pensais Ã ce bÃ¢tard de Red, langue amÃ¨re qui me bÃ¢illonnait, Ã cette autre bouche en moi, plus bas, oÃ¹ les doigts de Shawn sâ€™Ã©taient insinuÃ©s, plus mystÃ©rieuse et convoitÃ©e que le delta dâ€™un continent hostile.

Le fleuve Alabama long de 312 miles prend sa source Ã Wetumpka longtemps appelÃ© Fort-Toulouse Ã cause des colons franÃ§ais et se jette dans le golfe du Mexique Retire tes putains de doigts, Red, ou je te ferai dormir en prison *aprÃ¨s avoir creusÃ© son delta Ã Mobile* Câ€™est si beau Mobile*, disait Irby Jones* Un jour je tâ€™emmÃ¨nerai *Si seulement Irby Jones Non, Irby Jones ne joue pas au football le samedi Irby Jones le dimanche ne va pas au ranch II lit des romans franÃ§ais quâ€™il me prÃªte ensuite, des romans sans morale Formidables.*

Au matin, jâ€™ai trouvÃ© sous ma porte un mot de ma mÃ¨re hypocrite (Â«Â Toutes nos mÃ¨res sont victoriennesÂ Â», aimait Ã dire Scott)Â : Â«Â Si tu as ajoutÃ© le whisky au tabac, tu peux soustraire ta mÃ¨re. Si tu prÃ©fÃ¨res te comporter comme une prostituÃ©eâ€¦Â Â» Etc.

Il est interdit de fumer â€• mais la famille de maman a bÃ¢ti sa fortune sur le tabac. Des plantations de tabac Ã lâ€™infini, jusquâ€™en Virginie, jusque dans le Maryland. Je suis la fille du Juge, la petite-fille dâ€™un sÃ©nateur et dâ€™un gouverneurÂ : je fume et je bois et je danse et je trafique avec qui je veux. Les jeunes pilotes de la base se seraient battus pour un signe de moi et lorsque enfin je leur accordais

une danse je voyais leurs joues dorÃ©es sâ€™Ã©toiler de fossettes. Il y en avait deux qui rivalisaient de tÃ©mÃ©ritÃ© pour mâ€™avoir, ils dÃ©tournaient leur avion tandem des couloirs aÃ©riens militaires et mettaient le cap sur Pleasant Avenue. ArrivÃ©s au-dessus de notre jardin, ils faisaient des figures dans le ciel, des loopings, des piquÃ©s, des tonneaux â€• et tout Ã§a Ã©tait si drÃ´le, si terriblement excitant, si chevaleresqueÂ ; mÃªme Minnie Ã©tait fiÃ¨re de lâ€™hommage rendu Ã sa poupÃ©e blonde. Un jour de malchance ou de fatigue, le biplane est parti en vrille, et tous les jardins alentour ont retenu leur souffle jusquâ€™Ã ce que retentÃ®t plus loin, au-delÃ des faubourgs, le bref vacarme du crash. Une longue torchÃ¨re sâ€™Ã©leva au-dessus des toits. Deux jeunes corps partaient en fumÃ©e dans une odeur noire de kÃ©rosÃ¨ne â€• deux jeunes corps qui la nuit dâ€™avant dansaient sur leurs jambes immenses et souriaient de leurs joues Ã©toilÃ©es, sentant si bon lâ€™odeur des garÃ§ons bien, le cuir souple, le savon brut et, sous la fraÃ®che eau de Cologne, tandis que lâ€™effort de la danse noyait leur front de sueur et que lâ€™odeur du corps reprenait le dessus, ce si troublant parfum de sauvagine oÃ¹ je baignais, serrÃ©e entre leurs bras, effrayÃ©e, ivre et heureuse.

Leur consomption dura deux minutes â€• un bÃ»cher Ã©clair, gÃ©nÃ©reux, puissant et rapide Ã lâ€™image de ces deux garÃ§ons quâ€™il dÃ©vorait. Il paraÃ®t que jâ€™ai eu une crise alors, â€• la premiÃ¨re â€•, et quâ€™on mâ€™a donnÃ© de la morphine pour mâ€™apaiser.

Depuis lâ€™accident, une bonne partie de la ville professe que je suis le diable Ã tÃªte blonde. Noir et or, oui.

Je suis une salamandreÂ : je traverse les flammes sans jamais me brÃ»ler. Câ€™est de lÃ que me vient mon nom, parce que Minnie avait terriblement aimÃ© une Zelda de papier, hÃ©roÃ¯ne dâ€™un roman oubliÃ© qui sâ€™intitulait *La Salamandre* â€• et cette Zelda Ã©tait une fiÃ¨re danseuse gypsie.

Ce matin, un colis minuscule mâ€™arrivait, qui contenait

la bague de fianÃ§ailles vieille dâ€™un siÃ¨cle, celle-lÃ mÃªme quâ€™il a dÃ» arracher au doigt de sa mÃ¨re pour me lâ€™offrir. Il paraÃ®t que les garÃ§ons font ainsi, dÃ©pouillent leurs mÃ¨res pour habiller leurs fiancÃ©es. Dans le mot dâ€™accompagnement, Scott avait Ã©critÂ : Â«Â PostÃ© ce matin mÃªme ma demande officielle Ã ton pÃ¨re.Â Â»

Le Juge ne mâ€™en a rien dit.

Reine des ploucs

1919, juin

Le lieutenant yankee, je lâ€™ai dit, nâ€™a pas de sueur. Il ne sent que le propre, la bonne odeur du neuf et le luxe des Ã©toffes fines. Cet homme est vÃ©gÃ©tal, dirait-on, la pluie sur sa peau une rosÃ©e sentimentale.

Jâ€™avais craint pour lui, qui venait du froid et des Grands Lacs, la chaleur moite et Ã©touffante, la canicule dâ€™Alabama qui fait tant souffrir les gens des Ã‰tats du Nord et du Midwest. Je me trompais. Jamais il ne se plaint de lâ€™Ã©tuve, ni ne suffoque ni ne transpire.

Tous les hommes sont mus par leur exigence physique et un magnÃ©tisme animal, mâ€™ont mis en garde PÃ¨re le juge et PÃ¨re le rÃ©vÃ©rend (Â«Â Des bÃªtesÂ Â», rÃ©sume sobrement Auntie Julia en reboutonnant plus haut mon corsage, et ma vieille nounou sâ€™y connaÃ®t en maris coureurs et brutaux). Le lieutenant est-il un homme vÃ©ritable ou juste une fascinationÂ ? Ces hommes-lÃ tiennent-ils paroleÂ ? Peut-on vraiment sâ€™en remettre Ã eux pour une forme dâ€™avenirÂ ? Il avait jurÃ© dâ€™Ãªtre cÃ©lÃ¨bre dans les six mois et de revenir Ã Montgomery couvert de dollars. Mais son roman, aucun Ã©diteur nâ€™en veut. Il lâ€™a appelÃ© Â«Â Lâ€™Ã‰gotiste romantiqueÂ Â», un titre Ã coucher dehors, mÃªme sâ€™il dit juste quant Ã lui, quant Ã nous, nos vingt ans. Bien sÃ»r, il nâ€™Ã©coute

pas mes remarquesÂ : seuls importent les compliments Ã©namourÃ©s de Winston et Bishop, ses cothurnes de Princeton. Eux aussi dÃ©sirent Ã©crire. Quâ€™est-ce quâ€™ils ont tous, ces jeunes types, Ã vouloir devenir Ã©crivainsÂ ? Quâ€™ils se contentent de devenir riches et cÃ©lÃ¨bresÂ !

Demain, si aucune lettre nâ€™arrive â€• littÃ©raire ou pas â€•, un cÃ¢ble qui dise clairement Â«Â Je tâ€™Ã©pouseÂ Â» et fixe une date, je romprai nos fianÃ§ailles. Son absence et lâ€™avalanche de courrier contradictoire qui en procÃ¨de ont eu raison de ma patience.

Â«Â Mon BÃ©bÃ©, je pense Ã toi, tu sais.

Et je travaille comme un dingue afin que tu sois fiÃ¨re de moi, que tu veuilles enfin de moi. Le jour, je pisse des copies minables pour les publicitaires, bienheureux si lâ€™un de mes slogans Ã la con est acceptÃ©Â ; la nuit, je continue dâ€™Ã©crire mon roman, et jâ€™envoie aussi des nouvelles aux journaux. En six mois, BÃ©bÃ©, jâ€™ai reÃ§u tant de lettres de refus quâ€™en les punaisant sur les murs de ma chambre, jâ€™ai recouvert trois murs sur quatre. Non, je nâ€™exagÃ¨re pas, et je nâ€™ai pas bu, pour honorer la promesse que je tâ€™ai faite. Câ€™est ainsi, les lettres de refus sont arrivÃ©es par centaines. Mais tu sais que jâ€™ai bon espoir. Je ne reprendrai le train de Montgomery que le jour oÃ¹ je serai publiÃ© avec, pour toi, dans mes bagages, la preuve imprimÃ©e du crime. Jâ€™espÃ¨re que tu me regarderas sous un jour meilleur, alors, et que tu rÃ©aliseras combien jâ€™ai besoin de toi.

Ton Fitz.Â Â»

Â«Â Cher Goofo, Ne vous donnez pas tant de mal si câ€™est pour moi uniquement. Je romps les fianÃ§ailles. Jâ€™ai trois flirts en ce moment, et lâ€™un dâ€™eux promet de mâ€™Ã©pouser puis de mâ€™emmener oÃ¹ je voudrai. Demain si

je le souhaite.

Madame X.Â Â»

Â«Â Cesse de te mentir Ã toi-mÃªme, Zelda SayreÂ !

Rompez, on dit Ã§a dans lâ€™armÃ©e. Mais ce nâ€™est quâ€™un intermÃ¨de, une pause, un entracte. Je reviendrai te chercher, tu verras. Il me serait Ã©gal que tu meures, mais je ne supporterais pas que tu en Ã©pouses un autre. Surtout ce fils Ã papa de Sellers Jr.

Je sais par ta sÅ“ur quâ€™il est grand, quâ€™il est fort, quâ€™il a ce truc bestial qui plaÃ®t aux femmes. Jâ€™imagine surtout quâ€™il est riche, avec tout le coton de son pÃ¨reÂ ! Et vous couchez Ã lâ€™arriÃ¨re de sa voiture, nâ€™est-ce pasÂ ? Câ€™est si originalÂ ! Si digneÂ !

Quand je serai cÃ©lÃ¨bre â€• car je le serai bientÃ´t â€•, il ne sera plus pour toi quâ€™un souvenir Ton salaud qui tâ€™aime (et tu ne vaux pas mieux).

P-SÂ : tu avais beau gigoter et te plaindre la premiÃ¨re fois quâ€™on lâ€™a fait ensemble, tu es mauvaise actrice et trÃ¨s naÃ¯veÂ : jâ€™ai bien senti que tu nâ€™Ã©tais pas vierge.Â Â»

*

Six jours ont passÃ© sans un signe.

Cet homme nâ€™a pas de sueur, dirait-on â€• et peut-Ãªtre pas de larmes, extrapolais-je, sÃ©duite, inquiÃ¨te tout autant.

On mâ€™a Ã©lue reine de lâ€™annÃ©e sur trois

campusÂ : lâ€™universitÃ© dâ€™Alabama, celle de GÃ©orgie et celle de Sewanee. VoilÃ deux ans cela mâ€™aurait terriblement excitÃ©e et flattÃ©e. Aujourdâ€™huiÂ ? Humâ€¦ Je venais de recevoir les honneurs du campus Sewanee quand John DÃ©sirÃ© Dearborn voulut me raccompagner. On sâ€™est arrÃªtÃ©s au virage des Trafiquants. Il est si timide et maladroitÂ : voulant mâ€™embrasser, il nâ€™a rencontrÃ© que mon oreille gauche. Â«Â Sâ€™il te plaÃ®t, ai-je dit. Tu es un type bien. Ne te conduis pas comme les autres.Â Â» Et lui, pÃ¢le soudain, les massÃ©ters bloquÃ©sÂ : Â«Â Tu lâ€™attends, câ€™est Ã§aÂ ? Tu attends le retour du yankeeÂ ? Lâ€™Ã©crivain de tes rÃªves, et qui ne sera probablement Ã©crivain que dans tes rÃªves.Â Â» MoiÂ : Â«Â Oui, jâ€™attends. Et oui, je suis fatiguÃ©e dâ€™attendre. Je ne veux pas rester plus longtemps Ã traÃ®ner mes jours et mes nuits dans cet air poisseux. Jâ€™Ã©touffe. Cette humiditÃ©â€¦ Cette poussiÃ¨re qui colle Ã la peauâ€¦

Sais-tu que jâ€™ai des crises dâ€™asthme, et que lâ€™air dâ€™ici est lâ€™un des pires Ã respirerÂ ?

â€• Ã‰pouse-moi. Je tâ€™emmÃ¨nerai sur la banquise pour notre lune de miel, et un sorcier Ã fourrures guÃ©rira ton asthme Ã tout jamais.

â€”Â Tu es gentil, John D., et tu es drÃ´le. Mais quâ€™est-ce que vous avez tous Ã vouloir mâ€™Ã©pouserÂ ? Moi, si jâ€™Ã©tais un homme â€• si je nâ€™Ã©tais pas obligÃ©e comme femme dâ€™en passer par lÃ pour avoir une place dans la sociÃ©tÃ© â€•, si jâ€™Ã©tais un mec, je ne me marierais pas.

â€”Â Mais lui, tu lâ€™attends. Et tu vas lâ€™Ã©pouser.

â€”Â Ohâ€¦ je ne lâ€™aime plus vraiment comme au dÃ©but. Pas comme lâ€™annÃ©e derniÃ¨re. Je me demande mÃªme si je lâ€™ai aimÃ© au sens oÃ¹ la plupart des gens entendent le mot aimer. La distance mâ€™angoisse. Quand il est loin, jâ€™ai lâ€™impression que notre histoire se vide, quâ€™elle fuit de toutes parts, et bientÃ´t ce nâ€™est plus quâ€™une baudruche, une illusion perdue. Câ€™est si affreux,

alors, ce que jâ€™Ã©prouve Ã me dÃ©tacher de lui.

â€”Â Je te comblerai de prÃ©sence, je te rendrai heureuse, Ã©panouie, plus radieuse encore quâ€™aujourdâ€™hui.

â€”Â Si ce que tu veux, câ€™est baiser, faisons-le maintenant.

â€”Â Tu ne devrais pas parler ainsi, Zelda Sayre. Câ€™est trÃ¨s vilain dans la bouche dâ€™une jeune fille.

â€”Â Moi, je mâ€™en fiche un peu, sauf que Ã§a fait mal. La premiÃ¨re fois, Ã§a mâ€™a fait si mal que je me suis Ã©vanouie. Câ€™Ã©tait avec Sellers Jr, lâ€™hÃ©ritier, oui, dans une chambre enfumÃ©e de ZÃªta Sigma. Puis je lâ€™ai fait avec le lieutenant yankee, deux annÃ©es plus tard. Difficile de dire si jâ€™ai eu mal ou non. On Ã©tait soÃ»ls tous les deux. Mais au rÃ©veil, je saignais. Si tu veux, tu peux Ãªtre le troisiÃ¨me. Ã‡a tâ€™Ã©vitera de mâ€™accabler avec des sottises Ã©cÅ“urantes comme "Ã‰pouse-moi".Â Â»

Et lui, pÃ¢le comme la mort, voix brisÃ©eÂ : Â«Â Je ne suis peut-Ãªtre pas le plus beau ni le plus brillant, Zelda Sayre, mais je ne suis pas sans cÅ“ur ni fiertÃ©. Ne te sers pas de moi pour rompre avec ton fiancÃ©.Â Â» Il fit silence, puis raffermit sa voixÂ : Â«Â De toute faÃ§on, si ce que tu veux câ€™est te propulser dans le monde, choisis plutÃ´t le levier yankee. Lui te donnera accÃ¨s aux illusions. Quant Ã moi, je ne quitterai jamais notre Sud. Câ€™est la terre Ã©lue, la plus noble, la plus propre et la plus courageuse que lâ€™univers ait comptÃ©.

â€”Â AmenÂ Â», ai-je ponctuÃ©. Dans les yeux liquides de John DÃ©sirÃ© Dearborn, jâ€™ai lu comme en un miroir que jâ€™Ã©tais un monstre.

Et jâ€™ai Ã©crit le lendemain Ã Scott. Lui ai dit que jâ€™allais Ã©pouser Francis Stubbs qui fait la couverture des journaux et gagne dÃ©sormais une fortune dans le championnat national. Â«Â Câ€™est drÃ´le que vous portiez le mÃªme prÃ©nom. Mais toute comparaison sâ€™arrÃªte

lÃ .Â Â»

Stubbs mâ€™emmÃ¨ne dans son auto Ã Atlanta et me montre la maison que nous aurons dans le riche quartier Buckhead, oÃ¹ nous serons voisins du gouverneur. En GÃ©orgie, tout est plus grand et majestueux. Le gouverneur habite un palais blanc entourÃ© de colonnes antiques. Dix-huit colonnes, si jâ€™ai bien comptÃ©.

Notre future maison, Ã Stubbs et moi, en compte dÃ©jÃ huit.

Une tornade

1919, aoÃ»t

Jâ€™ai lu hier dans le *Smart Set* votre premiÃ¨re nouvelle publiÃ©e. Vous devez Ãªtre fier, Fitz, mon Goofo. HÃ©lasÂ ! sur la photo, vous aviez une tÃªte de jardin potager.

Votre beau visage soumis Ã la mise en plis, calamistrÃ© et grimaÃ§ant telle une actrice de cinÃ©ma, câ€™est tout juste si je le reconnaissais. Les cernes retouchÃ©s, trop de fard gris sur les paupiÃ¨res et trop de crayon noir sous les cils. Vos grands yeux verts si clairs, pourquoi les passer au charbonÂ ? Que signifient ces fantaisiesÂ ? Laissez-moi le mascara et tous les trucs de fille.

Vous devriez montrer plus de dignitÃ©, Fitz, mon ami. Ne pas vous laisser manipuler ainsi, Ã moins que Ã§a ne vous plaise, peut-Ãªtre, de faire la poupÃ©e muette. Quelle Ã©tait cette coquetterie, lâ€™an passÃ©, quand vous nâ€™aviez pas un sou en poche, dâ€™aller Ã New York chez le tailleur le plus cher vous faire confectionner un uniformeÂ ? Vous dites que je suis un tourbillon, mais vous mâ€™avez tout lâ€™air dâ€™un moulin Ã dollars, une toupie de casino. Un homme a-t-il besoin dâ€™adoucir la guerre par des chiffonsÂ ? Et puis, pourquoi Ãªtes-vous si biensÃ©antÂ ? Pourquoi ne mâ€™emmenez-vous pas le soir dans une autoÂ ? Quâ€™est-ce donc qui coule dans vos veines de yankeeÂ ? Du sang de navetÂ ? Est-ce que je ne vous attire pas un peuÂ ? Suis-je

laide et grossiÃ¨re, ou bien Ãªtes-vous un autre Irby JonesÂ ?

Jâ€™ai dit Ã maman que vous seriez demain le plus grand Ã©crivain du pays et aprÃ¨s-demain le plus grand Ã©crivain au monde. Maman a dit que jâ€™Ã©tais folle.

Jâ€™ai longuement exposÃ© au magistrat moisi que je dois appeler PÃ¨re le dÃ©tail de vos premiers revenus dans les journaux et chez les publicitaires, de sorte quâ€™il ne puisse me promettre que je courais Ã un destin de misÃ¨re. Cet homme, sa nuisance, câ€™est pas croyable.

Le jour oÃ¹ je couperai mes cheveux Ã lâ€™Ã©gal des hommes, comme je me le suis promis et mÃªme si cela vous dÃ©plaÃ®t, ce jour-lÃ oÃ¹ tomberont en morte enfance les boucles blondes qui me contraignaient de faire la greluche sudiste, ce jour-lÃ je ne jouirai vraiment quâ€™Ã lâ€™idÃ©e de la tÃªte de mon pÃ¨re, ce spectacle de lui, mÃ¢choire dÃ©crochÃ©e, teint fantÃ´me, et ses rÃ¢les, ses jÃ©rÃ©miades, ses insultes rÃ©gurgitÃ©es, mÃ¢chonnÃ©es puis ravalÃ©es.

Jâ€™aurai dÃ©lacÃ© le corset ridicule puis lâ€™aurai jetÃ©. Il en sera mort de honte â€• câ€™est bien le moins quâ€™il puisse faire â€• non sans avoir suppliÃ© le comtÃ© de me pardonner avant la lapidation.

Mâ€™Ã©pouserez-vousÂ ? Le voulez-vous sincÃ¨rementÂ ? Si oui, dÃ©pÃªchez-vous. Vous faites lâ€™homme Ã genoux devant moi, mais jâ€™en vois dâ€™autres, et des plus convaincants que vous. Je veux partir, fuir cet Ã©den abominÃ©. Eden â€• câ€™est vous qui le dites, car pour moi, câ€™est le cimetiÃ¨re des ambitions.

Je sais bien que nous sommes un peu plus riches que la moyenne â€• et que vous, votre famille, Ãªtes dÃ©cents, pas vraiment pauvres, mais dans la gÃªne. Ces choses-lÃ trouvent leur arrangement. ChutÂ !

Bien sÃ»r je triche quand je me moqueÂ : jâ€™ai vu des Ã©preuves argentiques de Lawrence dâ€™Arabie, et je dois

reconnaÃ®tre, sans prÃ©sumer de mon inclination Ã©ventuelle, que Fitz est le portrait crachÃ© du splendide aventurier chevaucheur de chameaux.

. . . .

1940,Highland Hospital

Ma grand-mÃ¨re Sayre fut embrochÃ©e par un cerf lors dâ€™une chasse Ã courre Ã la mode anglaise.

Je ne crois pas vous lâ€™avoir jamais dit. Mon grand-pÃ¨re le gouverneur fit interdire la chasse Ã courre dans tout le comte, et l'on se mit a maudire ma famille. Les biches pullulaient, les bois des cerfs dÃ©truisaient les jeunes arbres, les bÃªtes passaient de plantation en plantation, vandales et vengeresses, se revanchant de ceux qui dÃ©truisaient leurs forÃªts pour y faire des champs dont biches et cerfs nâ€™ont que faireÂ : du coton, qui va manger du cotonÂ ? (Et quand ce nâ€™est pas du coton, câ€™est du tabac.)

Quand jâ€™Ã©tais petite, je faisais ce rÃªve Ã©veillÃ© que le cerf assassin continuait de hanter les alentours et quâ€™Ã chacun de ses bois Ã©tait restÃ©e accrochÃ©e une boucle d'oreille de Granny. Que si j'Ã©tais sage il m'offrirait les boucles de diamant et m'emporterait sur son dos, loi, trÃ¨s loin de notre sinistre Sud et de ce sinistre comtÃ©.

. . . .

1919, septembre

Jâ€™ai reÃ§u hier un tÃ©lÃ©grammeÂ : les Ã©ditions Scribner prennent son roman. Ils ont juste changÃ© le titre, et câ€™est tant mieux. Une seconde nouvelle sera publiÃ©e demain dans le *Saturday Evening Post.* Le succÃ¨s sera au rendez-vous, je nâ€™ai pas peur.

Avec toi, Goofo, je nâ€™ai aucune peur. Je sais que nous accomplirons de grandes choses. Tu mâ€™emmÃ¨neras au nord, dans ces villes de ton enfance, Buffalo, Niagara, ensemble on se jettera dans les chutes pour voir qui rebondit le mieux. Ã‰videmment, ce sera moi car je suis lÃ©gÃ¨re et tellement plus physique que toi, beau gosse empotÃ© de PrincetonÂ !

Jâ€™ai lâ€™air de me moquer, et câ€™est plus fort que moi. Si tu savais comme je tâ€™aime entre deux sarcasmes. Commeâ€¦ tu me manques.

Et jâ€™aime cette idÃ©e de nous marier le jour prÃ©cis oÃ¹ le livre sera en librairie. La fÃªte sera double. Interminable.

Suite 2109, Hotel Biltmore, NYC

1920

Minnie avait ditÂ : Â«Â Tu ne comptes pas Ã©pouser ce garÃ§on quand mÃªmeÂ ?Â Â» Ã€ la vue du bracelet-montre en platine et diamants, son visage sâ€™Ã©tait congestionnÃ©, ses grosses joues tremblotaient, sa poitrine se soulevait de colÃ¨re. On eÃ»t dit un dindon obÃ¨se. Â«Â Quelle sorte dâ€™existence attends-tu dâ€™un buveurÂ !â€¦ un noceurÂ ! un dilettanteÂ !â€¦ Le fils dâ€™un vendeur de savon foutu Ã la porteÂ !Â Â»

MoiÂ : Â«Â Un jeune homme qui peut faire Ã sa fiancÃ©e de tels cadeaux nâ€™est pas ce que jâ€™appellerais un dilettante. Hollywood a achetÃ© les droits de ses nouvelles une petite fortune.Â Â»

ElleÂ : Â«Â HollywoodÂ ! Pauvre linotteÂ ! On ne se nourrit pas de diamants et de simagrÃ©es. Dâ€™oÃ¹ tiens-tu cette vulgaritÃ© dâ€™espritÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â Sa mÃ¨re a encore un peu de fortune.Â Â»

MinnieÂ : Â«Â De quoi sauver la face, chez eux, lÃ -haut. Pas de quoi demeurer dans la sociÃ©tÃ© dâ€™ici.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Eh bien, ce nâ€™a aucune importance car je mâ€™en vais.Â Â»

Dans les yeux de ma mÃ¨re, jâ€™ai vu se dÃ©clarer la

guerre.

Ma mÃ©salliance fit le tour de la ville et Scott, sans avoir posÃ© nulle question, mais avec son intuition folle, lâ€™a devinÃ© ce jour oÃ¹ il vint me chercher Ã la gare pour mâ €™enlever dans le train qui repartait immÃ©diatement Ã New York. Toutes mes copines Ã©taient lÃ (elles avaient sifflÃ© dâ€™admiration en voyant la montre puis ouvert des yeux mÃ©lancoliques en voyant Scott en photo dans le *Post,* une vignette ovale au-dessus de sa premiÃ¨re nouvelle au titre propitiatoireÂ : Â«Â Les enfants perdusÂ Â»), elles mâ €™avaient fait un grand bouquet de camÃ©lias rouges et Auntie avait dÃ©licatement piquÃ© dans mes cheveux une guirlande de gardÃ©nias. Oui, ma nourrice Ã©tait lÃ , et mes amis Ã©taient lÃ , et Shawn aussi, et Irby Jones, venus me rappeler quâ€™ils mâ€™aimeraient toujours, oÃ¹ que jâ€™aille et me perde. Mes parents nâ€™Ã©taient pas lÃ, ni mes sÅ“urs.

De ses yeux verts, Scott mâ€™interrogea. Je secouai la tÃªte. Alors il a rougi, tout son visage sâ€™est empourprÃ©, jâ €™ai cru quâ€™il allait faire une apoplexie ou je ne sais quoi. Il a serrÃ© les dents, les yeux verts se sont glacÃ©s. Un pÃ¨re ruinÃ©, un pÃ¨re chÃ´meur, un pÃ¨re incapable, vivant aux crochets de sa belle-famille. Ma pauvre fille, tu ne pouvais pas tomber plus bas quâ€™en Ã©pousant une telle engeance.

Je ne sais pas grand-chose de la douleur de Scott, sauf cette honte qui semble collÃ©e Ã sa peau. Je ne sais pas ce quâ€™on ressent Ã Ãªtre dÃ©classÃ© et Ã vouloir encore, devenu pauvre, Ã©voluer dans un monde de riches. Sa mÃ¨re avait vidÃ© les comptes d'Ã©pargne de son hÃ©ritage pour lui payer un collÃ¨ge privÃ©. Il avait un bon copain, Tom, qui passait le chercher pour aller en cours dans une limousine avec chauffeur, et Francis, c'est certain, la tÃªte lui tournait du dÃ©sir de retrouver son rang. C'est avec Tom, encore, qu'il allait au cours de danse et de maintien sur Summit Avenue, oÃ¹ l'Ã©lite de Saint Paul, Minnesota, envoyait ses rejetons boutonneux apprendre la valse et l'Ã©tiquette.

. . . .

AhÂ ! Goofo, ma PoupÃ©e, mon BouffonÂ !â€¦ On Ã©tait si semblables, lui et moi, on l'Ã©tait dÃ¨s la naissance, deux danseuses mondaines, deux gosses de vieux, deux enfants gÃ¢tÃ©s, intenables et, lui comme moi, mÃ©diocres Ã l'Ã©cole, un duo de brillants Â«Â Peut-mieux-faireÂ Â», deux crÃ©atures insatiables et condamnÃ©es Ã Ãªtre dÃ©Ã§ues.

On avait tant de choses en commun. Dans un entretien au *New Yorker,* ce brave vieux fidÃ¨le de Wilson disait hier que le plus curieux Ã©tait notre ressemblance physique. Â«Â Avant mÃªme d'Ãªtre mariÃ©s, ils avaient un air de familleÂ Â», dit Wilson. Â«Â Comme frÃ¨re et sÅ“ur. C'Ã©tait bizarre, l'une des nombreuses choses insolites chez eux.Â Â»

Je ne l'ai jamais remarquÃ©, quant Ã moi, mais je me souviens d'un soir, dans notre suite de l'Algonquin HÃ´tel, oÃ¹ je m'Ã©tais grimÃ©e, coiffÃ© les cheveux en arriÃ¨re avec la raie au milieu et un tube entier de brillantine, avant de passer un costume de Scott

(câ€™Ã©tait sa tenue de mess, je crois, un tuxedo bleu nuit aux revers filÃ©s dâ€™argent, ganses de satin sur la couture du pantalon et boutons gravÃ©s de lâ€™aigle impÃ©rialiste), puis jâ€™avais nouÃ© une cravate noire sur ma peau nue. Le costume tombait parfaitement, comme taillÃ© pour moi, mes hanches droites et ma poitrine sÃ¨che de garÃ§onÂ : ce dÃ©colletÃ© sur ma gorge, je le sentais, devenait vertigineux. Pour la premiÃ¨re fois Ã Manhattan jâ€™Ã©tais une femme sexy, une bombe comme ils disent, une femme avec qui lâ€™on sort fou de fiertÃ© et avec qui lâ€™on rentre fou de dÃ©sir â€• plus du tout la dinde excentrique de province. Toute lâ€™assistance avait applaudi, mÃ©dusÃ©e, certains mÃªme gÃªnÃ©s car je savais mimer moi aussi, et jâ€™avais Â«Â attrapÃ©Â Â», comme disent les acteurs, bien des expressions de Scott. Mais lui nâ€™apprÃ©cia que peu le numÃ©roÂ : Scott aimait sa roulure aristo, sa crottÃ©e Ã lâ

€™esprit cinglant, sa meilleure alliÃ©e sur la couverture des magazines. Scott, ce quâ€™il aimait et dÃ©sirait, câ€™Ã©tait sa Southern Belle. Pas un travelo dans le miroir.

*

Il mesurait Ã peine trois centimÃ¨tres de plus que moi (sa compÃ©tition avec les aviateurs de Sheridan sâ€™en trouva exaspÃ©rÃ©e â€• si Ã©lancÃ©s, eux, si athlÃ©tiques â€• sans parler du seul vrai rival quâ€™il aurait Ã souffrir, ce gÃ©ant dâ€™Edouard faisant deux tÃªtes de plus que nous). JuchÃ©e sur des escarpins Ã talons hauts, je le dÃ©passais sensiblement. Une petite voix en moi, enfouie, insoupÃ§onnÃ©e, sâ€™Ã©levait alors de je ne sais quels abysses ataviques (quoi au justeÂ ? lâ€™antÃ©diluvienne leÃ§on des corps qui remonterait Ã la mÃ©moireÂ ? ou lâ€™Ã©vangile du vase sacrÃ©, du vase massacrÃ© quâ€™on appelle Ã‰ternel fÃ©mininÂ ?), la douce voix de nos ancÃªtres, donc, me susurraitÂ : Â«Â VoÃ»te le dos, incline-toi, va pas froisser le mÃ¢le orgueil de ton Ã©poux plus susceptible quâ€™une fillette.Â Â» Je me suis pliÃ©e Ã la voix parasite.

Sept ans plus tard, Lioubov Egorova la premiÃ¨re sâ€™en apercevrait tandis que dans son studio je reprenais lâ€™exercice du ballet, mes ongles ensanglantÃ©s dans les pointesÂ : Â«Â EhÂ ! Câ€™est quoi, cette nuque courbÃ©e, ces Ã©paules rentrÃ©es. Marchez Ã plat et faites-moi ressortir tout Ã§a. Dos droit et menton levÃ©, nâ€™est-ce pas le minimumÂ ?Â Â» Jâ€™ai renoncÃ© aux talons hauts, pris lâ€™habitude des souliers plats si peu sensuels mais qui reposent mes pieds douloureux de vieille danseuse de vingt-huit ans.

Pourquoi faut-il toujours les mÃ©nager, eux, comme sâ€™ils Ã©taient des guerriers de cristalÂ ?

CathÃ©drale Saint-Patrick

CinquiÃ¨me Avenue, NYC

Â«Â **S**ur la joue, jeunes mariÃ©sÂ ? ÃŠtes-vous bien sÃ»rsÂ ?Â Â» ironisait lâ€™Ã©vÃªque.

Ce matin-lÃ , Scott avait une haleine de bourbon Ã vomir, et nous nous sommes considÃ©rÃ©s sans nous embrasser, Scott a ri parce quâ€™il devait bien faire lâ€™homme et que, lÃ , vraiment, faire lâ€™homme Ã©tait trop absurde pour lui, alors il nous a toisÃ©s, lâ€™Ã©vÃªque et moiÂ : Â«Â OK, je me prosterne.Â Â» Et quand il a Ã©tÃ© Ã genoux, il a soufflÃ©Â : Â«Â Je te hais comme un mec. Je tâ€™adore comme mon mec.Â Â»

Â«Â AmenÂ !Â Â» hurlait la nuÃ©e dans la cathÃ©drale Saint-Patrick. Â«Â Dieu bÃ©nisse cette unionÂ !Â Â» a clamÃ© lâ€™Ã©vÃªque. La nef vibrait de rires, mes tympans bourdonnaient sous les applaudissements, le vertige me prenait.

â€”Â Sur le perron, les flashes des photographes achevÃ¨rent de mâ€™Ã©tourdir. Ce nâ€™Ã©tait rien encore. Juste le dÃ©but Ã©mu, brouillon et tÃ¢tonnant â€• les prÃ©mices dâ€™un aveuglement supÃ©rieur. Le ciel sur la CinquiÃ¨me Avenue nâ€™Ã©tait pas tendre non plusÂ : blanc-gris, blanc sale, mÃ©tallique et blanc comme nÃ©ant.

Dans la limousine, Scott enlaÃ§a mes Ã©paules et colla ses lÃ¨vres humides Ã mon oreille. Â«Â BÃ©bÃ© fait une colÃ¨re. BÃ©bÃ© est si belle en colÃ¨re.Â Â» (Jâ€™ai

repoussÃ© la bouche et lâ€™haleine avec.) Scott ouvrit le minibar et dÃ©vissa une bouteille de bourbon quâ€™il me tendit comme Ã un pote. Je bus au goulot, comme font les potes. Je me sentais soudainâ€¦ comment direÂ ?â€¦ dÃ©placÃ©e, inepte et mensongÃ¨re dans ma dentelle blanche, sous mon tulle blancÂ : jâ€™Ã©tais Ã moi seule lâ€™imposture de cette cÃ©rÃ©monie. Scott nâ€™avait pas demandÃ© si jâ€™Ã©tais vierge. Jâ€™y avais vu un signe galant, ou disonsÂ : une nouvelle manifestation de son Ã©lÃ©gance dÃ©senchantÃ©e, parce que la question Ã©tait embarrassante Ã poser et que la rÃ©ponse, oui comme non, nâ€™apporterait que le doute.

Mais lÃ , dans ma longue robe ivoire, sous le voile blanc et moussu que jâ€™arrachai tant bien que mal, luttant avec lâ€™Ã©cheveau dâ€™Ã©pingles que le coiffeur franÃ§ais Ã la mode avait piquÃ©es dans mon cuir chevelu prÃ©alablement brÃ»lÃ© au fer, lÃ , enfin, je compris que Scott nâ€™avait rien Ã fiche que je sois vierge. Je le regardais tÃ©ter le bourbon, yeux mi-clos, son profil souriant entre deux lampÃ©es. *La route ne sera pas un chemin de roses.* Ã€ peine mâ€™Ã©tais-je dit Ã§a, la voiture freina, la portiÃ¨re sâ€™ouvrit, mais ce nâ€™Ã©tait pas le macadam oÃ¹ jâ€™atterrisÂ : un long tapis rouge sâ€™offrait Ã mes escarpins blancs. Jâ€™attendis que Scott eÃ»t fait le tour de la limo, hilare et titubant. Je passai ma main de dentelle Ã son bras et ensemble nous fendÃ®mes la haie dâ€™honneur.

Flashes encore, encore les mains qui claquent. Je frissonne. Un voile noir. Mes genoux lÃ¢chent, je perds conscience, je tombe. Et les bouches, Ã©cartelÃ©es, sans voix. Des bouches de bruit.

. . . .

1940

Â«Â En blancÂ ?Â Â» mâ€™a fait rÃ©pÃ©ter le jeune docteur qui ressemble Ã Irby Jones â€• les mÃªmes grands yeux ultramarins, les mÃªmes Ã©pais cils noirs, et cette peau blanche marmorÃ©enne, presque effrayante, comme si tout le sang du visage sâ€™Ã©tait rÃ©fugiÃ© dans les lÃ¨vres incarnat. Â«Â ÃŠtes-vous bien certaineÂ ? Je crois me rappeler que dans une sÃ©ance prÃ©cÃ©dente, vous vous plaigniez de vous Ãªtre mariÃ©e Ã la sauvetteâ€¦Â Â» (Il feuillette Ã rebours son calepin de notesÂ :) Â«Â Sans cÃ©rÃ©monie, disiez-vousÂ : "comme une voleuse" Ã©taient vos mots prÃ©cis.Â Â»

Sans fÃªte et sans mes parents. Le Juge et Minnie nâ€™avaient pas daignÃ© faire le dÃ©placement. Ce mariage faisait lâ€™unanimitÃ© contre luiÂ : les amis de Scott dÃ©sapprouvaient tout autant que ma famille. Je crois que ma robe Ã©tait bleue. Mon chapeau aussi. Et sous le chapeau, mes cheveux avaient vraiment Ã©tÃ© brÃ»lÃ©s par ce connard de coiffeur franÃ§ais. Et dans le taxi, aprÃ¨s la bÃ©nÃ©diction, Scott avait vraiment ouvert une bouteille de bourbon quâ€™on avait sirotÃ©e â€• le goÃ»t mâ€™en revient, nausÃ©eux, sur la langue. Quant au restaurant, non, je ne revois rien. Câ€™Ã©tait peut-Ãªtre juste un bouge comme un autre.

Â«Â ViergeÂ ? interroge encore lâ€™interne. Mais il vous a envoyÃ© des pilules abortives, six mois avant votre mariage. Pourquoi avorter si vous Ã©tiez viergeÂ ?

â€• Jâ€™ai refusÃ© ses pilules. Avec violence, avec un immense dÃ©goÃ»t de moi aussi. Je lui ai demandÃ© sâ€™il me prenait pour une pute. Je me serais sentie une pute si jâ€™avais avalÃ© une seule de ces pilules. Ce fut notre premiÃ¨re scÃ¨ne.

â€”Â Mais lâ€™enfant, alorsÂ ?

â€”Â Entre le jour oÃ¹ je lui Ã©crivais Ã New York pour

lui faire part de ma peur et celui oÃ¹ jâ€™ai reÃ§u en rÃ©ponse le sachet de pilules, mes rÃ¨gles Ã©taient arrivÃ©es. Mes rÃ¨gles bordÃ©liques. Je savais que je nâ€™Ã©tais pas enceinte.

â€”Â Donc vous mentez. En lui faisant cette scÃ¨ne, vous mentiez.

â€”Â Oui, je mens, je mens comme 99,99 % des gens sur cette planÃ¨te.

â€”Â On parle lÃ de manipulation.

â€”Â Et je manipule, oui, comme 99,98 % des gens sur terre.

â€”Â Cela vous rend fiÃ¨reÂ ?

â€”Â Maintenant Ã§a suffit. Mon mari ne vous paie pas pour mâ€™insulter. En dix ans, vous Ãªtes au moins le trentiÃ¨me psychiatre qui prÃ©tend rÃ©soudre mon cas. Si je compte les deux continents, vous Ãªtes le cinquantiÃ¨me. Quâ€™on me reconduise Ã ma cellule.

â€”Â Votre chambre, madame.

â€”Â Ma cellule. Je sais ce que je dis. *Docteur.Â Â»*

. . . .

1920

On nous a virÃ©s du Biltmore pour comportement indÃ©cent. On sâ€™est repliÃ©s au Commodore HÃ´tel. Le Tout-Manhattan dÃ©filait dans notre suite, jour et nuit, et nous avons fait tant de bruit et tant dâ€™embouteillages dans les ascenseurs, que le Commodore nous a congÃ©diÃ©s Ã

son tour. Avec injonction policiÃ¨re de rembourser les moquettes trouÃ©es par les cigarettes.

Scott devait se remettre au travail et je devais, moi, remplir ma fonction biologiqueÂ : je portais mon premier enfant. Alors on a louÃ© cette chaumiÃ¨re Ã Westport. Dâ€™abord, les copains venaient de Manhattan le week-end, Ã peine arrivÃ©s ils Ã©cumaient en bande les bars de bourgades voisines, naguÃ¨re si paisibles, aujourdâ€™hui tapageuses. La semaine, Scott dessoÃ»lait et nous nous disputions souvent pour un oui ou pour un non. Lâ€™ennui a commencÃ© lÃ , entre nous, dans la belle demeure de bord de mer qui avait tout pour devenir la maison du bonheur. Je nageais dans le Sound, des heures et des heures. Jâ€™essayais dâ€™apprendre le japonais avec Tanaka, notre domestique. Mais câ€™Ã©tait trop difficile, trop lent, bien au-delÃ de ma patience. Je suis allÃ©e trouver Scott dans son bureau sur lâ€™ocÃ©an, et je lui ai ditÂ : Â«Â Tu sais le franÃ§ais, nonÂ ?

â€”Â Mouais. Si on veut. Tu renonces au japonaisÂ ? Ã‡a ne te ressemble pas dâ€™abandonner. Pour le franÃ§ais, tu peux prendre ma mÃ©thode Rosen-thal. Elle est dans la cantine de Princeton.Â Â»

Je voyais Ã son dos raidi que je lâ€™agaÃ§ais. Câ€™est Ã©tonnant, lâ€™expressivitÃ© dâ€™un dos â€• quâ€™une nuque crispÃ©e puisse vous dire *Je ne tâ€™aime plus* quand le visage encore nâ€™y arrive pas.

Â«Â Jâ€™apprendrai sur place.

â€”Â Comment Ã§aÂ ?

â€”Â Tirons-nous en France.Â Â»

Mon frÃ¨re aÃ®nÃ© Anthony Jr disait quâ€™il fallait aller Ã Paris car câ€™Ã©tait lÃ que toutes les choses importantes se passaient, en littÃ©rature, en danse, en musique, en peinture. Toujours sans se retourner, Scott a grommelÃ©Â : Â«Â Ouais, un jourâ€¦ Pourquoi pasÂ ? Câ€™est une bonne idÃ©eâ€¦ Quand tu auras accouchÃ©, quand je ne serai plus

saignÃ© Ã blanc de devoir pisser tant de copie pour nous faire vivre tous les trois.Â Â» Alors il releva la nuque et tourna la tÃªte de trois quarts. Â«Â Tu nâ€™as pas oubliÃ© le bÃ©bÃ©, nâ€™est-ce pasÂ ?Â Â»Jâ€™ai reculÃ© dans le couloir. Jâ€™ai cru que jâ€™allais pleurer. Jâ€™ai seulement pensÃ© *Tu me le paieras.* Et je suis retournÃ©e nager dans le bras de mer.

La fille du Juge ne pleure pas. Pas pour le fils dâ€™un vendeur de lessive au dÃ©tail. Si mes yeux sont rouges, câ€™est Ã cause du sel et de lâ€™iode.

. . . .

1940, mars

Vous Ã©tiez trop jeune, docteur, vous ne pouvez pas imaginer, Ã nous voir dÃ©catis aujourd'hui et tombÃ©s dans l'oubli, comme nous Ã©tions cÃ©lÃ¨bres, l'Idole et moi â€“Â Â«Â son IdÃ©aleÂ Â», disaient les chroniqueurs mondains. On faisait la une des journaux, on avait nos portraits au frontispice des thÃ©Ã¢tres et des cinÃ©mas de Manhattan. On nous payait des fortunes pour des publicitÃ©s oÃ¹ tout notre effort consistait Ã arriver Ã lâ€™heure, dessoÃ»lÃ©s, souriants et propres. Câ€™est nous qui avons inventÃ© la cÃ©lÃ©britÃ© et surtout son commerce.

Nous marchions toujours devant, mais devant nous encore, sur les tapis rouges, les photographes allaient Ã reculons et nos souliers en Ã©crasant les ampoules des flashes faisaient grincer mes dents comme si jâ€™avais mÃ¢chÃ© du verre pilÃ©.

Â«Â HumÂ Â», toussota le carabin en blouse blanche. Il

hÃ©sitait Ã parler. Â«Â Jâ€™ai une vague idÃ©e, oui, de qui vous Ã©tiez. Vous vous souvenez de Lillian GishÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â Bien sÃ»r, je me souviens. Lâ€™amnÃ©sie nâ€™entre pas dans les symptÃ´mes de mon dÃ©sordre. On a dÃ» vous le dire. Lillian Ã©tait une grande actrice et notre voisine Ã Westport, un temps. Nous ne recevions que des hommes. Lillian Ã©tait la seule femme invitÃ©e. Quand nous sommes retournÃ©s vivre en ville, souvent nous dÃ®nions au *Blue Bar* de lâ€™Algonquin, en petit comitÃ©, et quand nous Ã©tions nombreux on prenait la grande table ronde. Lâ€™assistance Ã©tait toujours passionnante, lâ€™hÃ´tel en Ã©bullition. Ã€ cette Ã©poque, le cinÃ©ma se faisait Ã New York, vous savez. Les gens de cinÃ©ma se mÃªlaient Ã ceux du monde littÃ©raire, les romanciers aux actrices. Lillian Ã©tait ma prÃ©fÃ©rÃ©e.Â Â»

Le gaminÂ : Â«Â Mlle Gish Ã©tait interrogÃ©e dans le *Hollywood Chronicle* la semaine derniÃ¨re et a parlÃ© de vous. De votre Ã©poux et vous, elle a dÃ©clarÃ©Â : "Les annÃ©es vingt, câ€™Ã©tait eux". Je cite de mÃ©moire.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Elle dit Ã§a, LillianÂ ? Câ€™est gentil Ã elle. Dâ€™habitude, les acteurs sont incultes. Elle, non. Câ€™est curieuxÂ : je nâ€™ai eu que deux amies femmes, et les deux Ã©taient des actrices. Sans parler de Love, bien sÃ»r.Â Â»

Lui, fronÃ§ant ses sourcils dâ€™enfantÂ : Â«Â Vous voulez direâ€¦ la danseuse russeÂ ? Votre maÃ®tresse de ballet, LioubovÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â En secret, je lâ€™appelais Love. Câ€™Ã©tait purement platonique, comme vous savez.Â Â»

LuiÂ : Â«Â Non, je ne sais pas.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Eh bien, sachez-le. Mais vous, dites-moi, un garÃ§on si sÃ©rieux, vous lisez les feuilles Ã potins du cinÃ©maÂ ? Ã§a alorsÂ !â€¦ je lâ€™aurais jamais cru.Â Â»

Il a rougi, cachÃ© son sourire dans son poing. Ses mains

sont si belles. On dirait des ailes.

MoiÂ : Â«Â Un jour, câ€™Ã©tait en 22 ou 23, avant le dÃ©part en Europe, nous Ã©tions lui et moi trÃ¨s beaux encore et photogÃ©niques, on nous a proposÃ© de jouer notre propre rÃ´le dans lâ€™adaptation au cinÃ©ma dâ€™un roman de Scott. Jâ€™Ã©tais terriblement impatiente, traqueuse et survoltÃ©e. Scott a tout fait capoter en refusant. Sans lui, je les intÃ©ressais moinsÂ : câ€™Ã©tait le binÃ´me ou rien. Ils ont pris une actrice pour finir. "Une professionnelle", ont-ils dit, avec une nuance de mÃ©pris pour elle qui mâ€™a glacÃ© le sang. Scott ne mâ€™a laissÃ© aucune chance, jamais. Il sâ€™est plutÃ´t acharnÃ© Ã griller mes chances.Â Â»

*

Parfois lâ€™excitation Ã©tait si grande, elle bondissait dans mes veines, et je sentais les joues me cuire par un afflux de sang et de vie et de peur souterraine. Je valais quelque chose. Le cÅ“ur tambourinait Ã se rompre. La joie serait-elle douloureuseÂ ? Quand je suis heureuse â€• si seulement il mâ€™arrivait de lâ€™Ãªtre encore â€• Ã§a fourmille dans mes jambes, jâ€™avale trop dâ€™air, jâ€™Ã©touffe, mes yeux se voilent, il faut se rendre et rideauÂ ! je tombe.

Jâ€™aurais voulu vous le dire, docteur, mais je garde un peu de moi pour moi.

*

Et câ€™est lÃ , Ã Westport, dans la maison du bonheur,

que la poupÃ©e en moi sâ€™est dÃ©glinguÃ©e. Câ€™est lÃ quâ€™un matin, sur la plage de Sound & Compo, dans ce cadre si beau, oÃ¹ lâ€™air Ã©tait si vif, et lÃ©ger, exaltant, oÃ¹ les gens Ã©taient minces, et beaux, et supÃ©rieurs, câ€™est lÃ que jâ€™ai ressenti le manque dâ€™Alabama, le manque de cette terre abhorrÃ©e qui Ã©tait la mienne.

Terre rouge, argile lourde pour faire des briques rouges et dans ces briques rouges Ã©lever des villes, des demeures solides, rien qui bouge dans le rouge, rien qui inquiÃ¨te non plusÂ ; et puis le parfum lourd et poisseux des pins mâ€™a manquÃ©, que jâ€™exÃ©crais jeune fille, dont je croyais quâ€™il Ã©tait la cause de mon asthmeÂ ; et aprÃ¨s les pinÃ¨des, câ€™est la cuisine dâ€™Auntie Julia qui me manqua, baignant dans le gras et le sucre, Ã©cÅ“urante et dÃ©licieuse, ses fumets rÃ©pandus dans toutes les piÃ¨ces, imprÃ©gnant le papier peint, les rideaux, les tapis, les sofas, imprÃ©gnant jusquâ€™aux lambris, jusquâ€™aux oreillers des lits dans le chÃ¢teau de brique rouge.

Sensation plus perverse encore, lâ€™insidieux relent de moisi me manquaitÂ ; Ã chaque retour dans ma maison natale, il me rendait phobique, me donnait le sentiment dâ€™Ãªtre saleÂ ; je mâ€™y habituais, pourtant, au point de lâ€™oublier dÃ¨s la premiÃ¨re nuit sur place. Sâ€™habituer, oublier.

Nulle part je ne serais heureuse. Nulle part ne me soulagerait.

Avant la lobotomie. Je sais que lâ€™opÃ©ration nâ€™est pas si terrible, juste un poinÃ§on quâ€™on enfonce au marteau sous lâ€™Å“il, qui remonte au cerveau corrompu, lâ€™enclume orbitale se referme et plus de souci, ni angoisse ni chagrin â€• pas mÃªme une cicatrice. Juste un coquart qui sâ€™en va en quelques jours. *Je garde ce que je peux de mon moi mauvais mais vivant. Vous comprenez, jeune hommeÂ ?*

. . . .

. . . .

Dans ce cloaque de chic â€“Â notre vieÂ â€“, quelqu'un soudain apparut, qui voulait mon bien. C'Ã©tait un soir, une rÃ©ception que Scott donnait Ã la Villa Marie. L'homme s'appelait Ã‰douard Jozan. Tous ses copains et ses frÃ¨res d'armes l'appelaient Joz.

Je portais ma robe en peau dâ€™ange. Si belle, si rose. Une robe ruineuse â€• mais soyeuse, crÃ©meuse sous la dentelle. Scott ne prit mÃªme pas la peine de tendre lâ€™oreille au gros Ã©diteur parisien, notre voisin lâ€™Ã©tÃ© Ã Valescure, qui lui criaitÂ : Â«Â SacrÃ© veinardÂ ! Bon Dieu, ScottÂ ! jamais aucun putain dâ€™Ã©crivain nâ€™a eu une aussi belle et brillante putain de femme.Â Â» La chieuse merveilleuse, câ€™Ã©tait moi. Scott nâ€™Ã©coutait pasÂ : il nous suivait, Joz et moi, Ã chaque pas que nous faisions, pas de danse ou pas de marche. *Le voici jaloux,* me suis-je dit. *Profite sans frein du bÃ©nÃ©fice de cette jalousie.* Mais trÃ¨s vite ce sentiment de mon Ã©poux mâ€™est sorti de la tÃªteÂ ; en moins dâ€™une heure, prise Ã mon jeu, jâ€™Ã©tais amoureuse du bel homme avantageux qui parlait anglais avec un accent sensuel Ã vous faire frissonner des dents.

*

Lui ne souhaite pas me contenir (dit-il), mais mâ€™affranchir (dit-il encore). Ces FranÃ§ais sont impayablesÂ : me comparer Ã une esclave, employer Ã mon endroit les mÃªmes mots que pour une esclave, seul un FranÃ§ais aura lâ€™impudence de le faire. Quand il me serre dans ses bras brÃ»lants, je nâ€™ai plus vraiment de voix.

Lâ€™AVIATEUR FRANÃ‡AIS

Â«Â Je volerai comme un oiseau, je volerai
pour toi si seulement tu mâ€™aimes.
â€”Â Alors, vole.
â€”Â Je ne peux pas voler, mais aime-moi
quand mÃªme.
â€”Â Pauvre enfant sans ailes.
â€”Â Câ€™est si difficile de mâ€™aimerÂ ?Â Â»

ZELDA FITZGERALD,
Accordez-moi cette valse.

L'irrÃ©parable

1924,juillet

Jâ€™aime le pÃ©rilâ€¦ les prÃ©cipicesâ€¦, les dÃ©s quâ€™on jette Ã©tourdiment en pariant sa vie entiÃ¨re, et je nâ€™attends mÃªme pas quâ€™ils aient fini de rouler pour dÃ©cider de ma ruine. Me perdre, jâ€™aime aussi, Ã lâ€™occasion. Câ€™est moi. Rien ne mâ€™en guÃ©rira.

Les garÃ§ons â€• ahÂ ! ces garÃ§ons nâ€™aiment pas quâ€™on les batte Ã la course. Ni dans aucune autre discipline, dâ€™ailleurs. Moi, une fille, je leur brÃ»lais la vedetteÂ : câ€™Ã©tait moi la premiÃ¨re en piscine, et câ€™Ã©tait moi encore la premiÃ¨re sur la cendrÃ©e. Aux patins Ã roulettes, jâ€™Ã©tais la championne du comtÃ©. Tallulah nâ€™Ã©tait pas la derniÃ¨re non plus. Il fallait nous voir dÃ©valer les avenues, Perry Hill Street, Sayre Street Hill, puis remonter les pentes, accrochÃ©es telles des ventouses au cul des camions et aux pare-chocs des autos. Les piÃ©tons hurlaient, les voitures klaxonnaient et les conducteurs nous insultaient, blÃªmes, le profil figÃ© dâ€™effroi lorsque deux gamines de quarante kilos les dÃ©passaient avec des airs furieux dâ€™apprentis succubes. Mais nos propres cris dâ€™excitation couvraient le vacarme. Semaine aprÃ¨s semaine, nous resserrions les courroies des patins pour aller encore plus vite, freiner le plus tard possible et nÃ©gocier les virages Ã la corde.

Lâ€™aviateur a riÂ : Â«Â Mais tu Ã©tais une terreurÂ ! Â Â» Jâ€™Ã©tais la fille du Juge, comment expliquer Ã§a Ã quelquâ€™un qui ne connaÃ®t pas lâ€™AlabamaÂ ?

Lâ€™aviateur, jâ€™ai tant regret de lui. Vous pourrez toujours dire. Jamais vous ne vous ferez Ã lâ€™idÃ©e. Lâ€™idÃ©e que câ€™Ã©tait lui, lâ€™homme tant attendu. Le plus bel homme de la CÃ´te. Le plus bel homme, et jâ€™Ã©tais sa cÃ´te.

PleurezÂ ! Pleurez doncÂ ! Vous Ãªtes seuleÂ ! Seule Ã creverÂ !

Cette paillote oÃ¹ nous vivions, je lâ€™aurais voulue pour tombeau. Un mausolÃ©e de plein air, Jozan et moi saisis dans notre lit par la lave, lâ€™aviateur et moi gisant enlacÃ©s sur le catafalque dâ€™un matelas pourri qui pourtant abrita la seule passion du monde. Dans cette cabane de vent, nous nâ€™avions rien. Un briquet Ã amadou pour faire le barbecue sur la plage, et deux jerricanes dâ€™eau pour notre soif, notre cuisine et nos ablutions, des jerricanes que Joz allait remplir chaque matin Ã la fontaine de la place du village.

â€¦ Il se moque de mon obsession dâ€™hygiÃ¨ne (sa tÃªte ahurie, lorsque je lui ai dit que je prenais quatre bains par jour) mais moi jâ€™ai lâ€™impression de puer. Â«Â Voyons, Zelda, on vit au soleil, Ã poil, et on nage une heure sur deux. Comment pourrais-tu sentir mauvaisÂ ?Â Â» Oui mais voilÃ , lâ€™heure oÃ¹ lâ€™on ne nage pas, on la passe Ã faire lâ€™amour. Sur le marchÃ© du port, quand nous allons chercher lÃ©gumes et poissons, les gens me regardent en arrondissant leurs grands yeux noirs. Et je me dis que je pue le sexe, que Ã§a doit Ãªtre Ã§a quâ€™ils sentent dans mon sillage, un nuage de foutre et dâ€™autres fluides Ã©manant de moi. Et je voudrais fuir au loin, disparaÃ®tre sous le sable, mais Joz retient ma nuque dans son poing, mâ€™embrasse Ã pleine bouche dans les allÃ©es du marchÃ©, puis pose sa main sur mes reins et je me soumets, nous marchons ainsi, la poissonniÃ¨re en le reconnaissant sâ€™exclameÂ : Â«Â VÃ©,

le beau gosseÂ ! On dirait bien quâ€™il a pris une sirÃ¨ne dans ses filetsÂ ! Boudie, quâ€™elle est belle.Â Â» Et il rit, si fier. Je me demande combien de sirÃ¨nes la poissonniÃ¨re a vues, puis rÃ©prime aussitÃ´t cette pensÃ©e qui me point le cÅ“urÂ : le temps avec lâ€™aviateur mâ€™est comptÃ©, je le sais. Je ne le perdrai pas en vaine jalousie. Il faut jouir de ce quâ€™il me donne, que je nâ€™avais jamais connu et ne connaÃ®trai plus aprÃ¨s, jâ€™en suis tristement sÃ»re.

Il y a quelque chose chez Jozan, au-delÃ de sa beautÃ© fÃ©line, de sa sueur envoÃ»tante, il y a cet intÃ©rÃªt quâ€™il porte aux femmes. Et je crois que cela vaut pour la plupart des hommes franÃ§aisÂ : ils aiment vraiment les femmes, tandis que les nÃ´tres, les hommes dâ€™Alabama et du reste de lâ€™AmÃ©rique, semblent nous craindre, nous mÃ©priser par rÃ©flexe et â€•Â certains dâ€™entre euxÂ â€• nous maudire.

Les hommes franÃ§ais, ce nâ€™est pas quâ€™ils soient plus beaux, loin de lÃ . Câ€™est juste quâ€™ils nous dÃ©sirentÂ : pour eux, une femme qui cÃ¨de n'est pas pas une putain mais une reine.

Â«Â BÃ©bÃ©, implorait Scott, arrÃªtons ce cirque, veux-tuÂ ? Accordons nos violons.Â Â» Scott est trÃ¨s fÃ©ru des expressions franÃ§aises, mÃªme sâ€™il ne les connaÃ®t quâ€™Ã travers sa mÃ©thode Rosenthal, rÃ©visÃ©e avant chaque dÃ©part. Mais moi qui ne connaissais pas la mÃ©taphore populaire, jâ€™ai entenduÂ : Â«Â Accordons nos violencesÂ Â», et jâ€™ai dit oui, tout de suite.

L'autre plus belle nuit de ma vie

Lâ€™aviateur avait des bras immenses, des bras enveloppants, deux ailes chaudes oÃ¹ je tremblais. Lâ€™aviateur nâ€™avait que moi Ã aimer â€• disait-il. Il prÃ©tendait aussi que jâ€™Ã©tais seule, la seule Ã lâ€™aimer.

SeuleÂ ? Sans blagueâ€¦

Â«Â Vous nâ€™avez pas Ã vous en faire, jâ€™ai dit, car vous Ãªtes sans rival. Depuis six mois que nous sommes ici, mon mari nâ€™est entrÃ© quâ€™une fois dans ma chambre.Â Â» Il a voulu remplir mon verre. Â«Â Non, merci. Je suis heureuse. Je voudrais vraiment ne rien rater de ce bonheur. La grosse Migraine et sa sÅ“ur NausÃ©e attendront.Â Â»

LuiÂ : Â«Â Attendre quoiÂ ? Je pars demain et je veux coucher avec toi, tout de suite, et quand je reviendrai tu divorceras. Donne-moi ta bouche. Et tes seinsâ€¦ tes seins jâ€™en rÃªve, jâ€™en perds la tÃªte, tes seins comme Ã§a, ouiâ€¦ VoilÃ â€¦ comme Ã§a, ouiâ€¦ Ouvre-toi. Tu es si belle, si salope aussi. Tu me tues, pardonâ€¦ Pardon, je ne voulais pas dire Ã§a, Ã©carte, oui, attendsâ€¦ Jâ€™attendsâ€¦ Prends-moi en toi. Câ€™est bien comme Ã§a, prends-moi. Prends ce que tu voudras et quand tu voudras te dÃ©prendre, je me retirerai.Â Â»

Je nâ€™avais jamais regardÃ© un homme dormir, je veux direÂ : lâ€™homme nu de lâ€™amour. Sa poitrine se soulÃ¨ve, lente, impressionnante, le duvet sur son torse se hÃ©risse,

duvet encore perlÃ© de sueur. Plus bas je glisse, le duvet se fait dense et la toison plus sombre, friselÃ©e et soyeuse, est une cachette brun-roux oÃ¹ dort dans son Ã©tui de peau fine le sexe dÃ©tendu, couleur dâ€™acajou, si diffÃ©rent des autres appendices que jâ€™ai pu connaÃ®tre et qui ne furent pas bien nombreux mais plutÃ´t rosÃ¢tres, plutÃ´t anÃ©miques â€• froncÃ©s, renfrognÃ©s dans la nuit de la honte â€•, semblables Ã ces larves de hannetons que la terre transie cache dans son hiver.

Jâ€™aime cet homme brun, cet homme Ã la peau tannÃ©e, Ã lâ€™odeur violente, au sexe brÃ»lant qui en moi se rÃ©pand par longues saccades. Â«Â Ã§a y est, ChÃ©rie, je gicleÂ Â»Â ; et je voudrais trouver les mots pour lui rÃ©pondre mais je ne les connais pas. Alors je me contente de crier que jâ€™aime.

*

1926, Pleasant Avenue

Jâ€™ai Ã©pousÃ© une poupÃ©e mÃ¢le et blonde pas capable de bander. Une poupÃ©eâ€¦ comment la dÃ©crireÂ ? â€¦ allez, je tâ€™Ã©pargne lâ€™ennui. Ma vie fut-elle seulement ce grand ratageÂ ?

Â«Â Non, bien sÃ»r, Miss Zelda, vous Ãªtes jeune encore et notre monsieur a beaucoup Ã apprendre.

â€”Â Merci, Auntie. Prends-moi plutÃ´t dans tes bras. Je nâ€™ai plus lâ€™Ã¢ge des mensonges, mais jâ€™aurai toujours lâ€™Ã¢ge des caresses. Cueillons toutes les pivoines, Auntie, et tressons nos cheveux de fleurs. On sera les filles nÃ©nupharsÂ ; deux vraies filles du Sud.

â€• Deux filles du fleuve, Miss Zelda, et notre Alabama est la plus belle riviÃ¨re au monde. Dit-on.Â Â»

Notre Alabama, Auntie, et le RhÃ´ne franÃ§ais.

Le delta du RhÃ´ne, Auntie, tu serais Ã©tonnÃ©e. Lâ€™aviateur mâ€™avait emmenÃ©e lÃ -bas.

Â«Â Miss Zelda, tu vas te faire mal encoreÂ ! *Baby girl,* il faut oublier, renoncer Ã chÃ©rir tes pÃ©chÃ©s ou le bon Dieu te jettera direct en enferÂ !Â Â»

On avait poussÃ© la porte dâ€™un cabanon abandonnÃ© et on y est restÃ©s trois jours et trois nuits. Des gardians â€• *câ€™est leurs cow-boys Ã eux, Auntie, la winchester en moins* â€• nous ont louÃ© deux chevaux camarguais, des bÃªtes Ã©paisses et pourtant agiles. On montait toute la journÃ©e, Ã cru, parmi les marais du delta infestÃ©s de moustiques, jâ€™avais lâ€™intÃ©rieur des cuisses en sang, je brÃ»lais (le soleil brille et brÃ»le aussi lÃ -bas), mais je sentais seulement les muscles de ma monture, la soie rude de son dos, aucune douleur, non, rien dâ€™autre en fait que lâ€™air salÃ© et le regard de lâ€™aviateur posÃ© sur ma nuque, sur mon cul, sur mes cuisses.

Mon corps est un fleuve, mon corps sâ€™appelle Alabama au centre de mon corps est le Delta dans la baie de Mobile mes jambes dessinent une presquâ€™Ã®le nommÃ©e Plaisir Elle plonge dans le Golfe du Mexique Un jour je tâ€™y emmÃ¨nerai Un jour, Joz, je te le jure Un jour nous nous rejoindrons Ã Pleasure Island pour ne plus nous quitter *Jamais PlutÃ´t crever disais-je et jâ€™ai tenu promesse Mon corps est un Rio tari Corps de cailloux Corps grand dÃ©sert Corps du dÃ©lit.*

*

Ses ailes de poitrine, en mÃ©tal argentÃ©, sont collÃ©es Ã son cÅ“ur avec les insignes et la barrette. Jâ€™aimerais quâ

€™il mâ€™enlÃ¨ve sur ces ailes-lÃ . La nuit je ne dors pas, la nuit je me lÃ¨ve, je dÃ©croche du cintre sa veste dâ€™uniforme et la presse contre moi, jâ€™Ã©treins sur ma peau nue le parfum de son absence, sachant que nous sommes des fantÃ´mes â€• et je baise le mÃ©tal froid des ailes dÃ©ployÃ©es. Garde-moiÂ ! Replie tes ailes et enveloppe-moiÂ ! Garde-moi en toi, mÃªme quand la loi nous aura sÃ©parÃ©s.

*

Sur la corniche de lâ€™EstÃ©rel, la voiture souvent mordait la lÃ¨vre du prÃ©cipiceÂ : les pneus crissaient, la carlingue flottait, les roues cÃ´tÃ© abÃ®me semblaient perdre le contact avec le bitume â€• mais moi, quelle adhÃ©rence avais-je encore avec ce mondÃ©Â ? Je ne criais mÃªme pas. Joz parut dÃ©Ã§u. Sans doute Ã©tait-il habituÃ© Ã ce que les autres filles hurlent, supplient, pissent dans leur culotte et se raccrochent Ã sa nuque. Je me contentais dâ€™allumer une cigarette dans mes mains en cornet, puis la dÃ©posais Ã sa bouche si rouge, si charnue. AllezÂ : je savais quâ€™il Ã©tait fier de moi et je crÃ¢nais pour lui montrer, Ã lui comme aux autres, que je valais bien le temps quâ€™on me consacrait. Il mâ€™appelait *partner,* il mâ€™appelait copilote. OhÂ ! jâ€™Ã©tais si fiÃ¨re. Je voudrais tant piloter moi-mÃªme, ai-je dit. Il a jouÃ© lâ€™Ã©tonnÃ©Â : Â«Â Une femme comme toi devrait savoir conduire.

â€• Je ne parle pas de voiture.

â€”Â Ah nonÂ ?

â€”Â Je parle de ces jeunes femmes, elles ont mon Ã¢ge, HÃ©lÃ¨ne Dutrieu, Adrienne Bolland, Germaine je-ne-sais-plus-quoi. Je veux que tu mâ€™apprennes Ã voler.

â€”Â Une aviatriceÂ ? Tu veux vraiment ressembler Ã cette engeance de femmes qui rÃªvent dâ€™avoir un mancheÂ ?Â Â»

Et il a Ã©clatÃ© de rire. Je ne comprenais pas tout. Lorsquâ€™il se mettait Ã parler franÃ§ais, je savais que câ€™Ã©tait pour se moquer de moi. Il me chassait du cÅ“ur mÃªme de mon amour, ce cÅ“ur que formaient nos deux corps nus enlacÃ©s sur le sable â€• et câ€™Ã©tait comme sâ€™il mâ€™avait dâ€™un coup de pied aux fesses remise dans le bateau pour New York. Â«Â Tu es folle, mon loustic. Je tâ€™adore.Â Â» Je le battais Ã toutÂ : Ã la course, Ã la nage, et mÃªme au galop. Je le battais au plongeon dans les calanques de la cÃ´te. Une nuit, pourtant, jâ€™ai bien failli y passer, quand, me jetant dâ€™une falaise inconnue, trÃ¨s vite je me ramassai dans une eau trompeuse et me dÃ©chirai la moitiÃ© du corps sur les fonds rocheux. Je frissonnais dans ses bras. Plus je claquais des dents, plus il me serrait contre lui, toute menue, comme un grand rien contre lui si plein. Sa poitrine chaude s'Ã©tendait tel un continent, et sur ce continent j'Ã©tais bien. J'avais la paix, enfin. J'avais l'amour.

(Quand Scott pour se venger voudra me conduire en exil, nous reprendrons la grande corniche, et j'aurai peur alors â€“Â parce qu'il Ã©tait saoul, tellement ivre qu'il lÃ¢chait le volant pour fouiller ses poches Ã la recherche d'une cigarette et la voiture Ã chaque embardÃ©e nous plongeait un peu plus sÃ»rement dans la mort, le vacarme, la charpie, et tout ce cirque suicidaire n'avait rien Ã voir, strictement rien, avec la conduite souple et sexy de l'aviateur. Sans qu'il dessoÃ»le jamais, nous atteindrons au matin la Suisse, le pays neutre oÃ¹ sont Ã©touffÃ©s les conflits. Et c'est lÃ , dans une clinique Ã©quipÃ©e, c'est Ã Lausanne et son palace de haute sÃ©curitÃ© que Scott me fera punir, dans le moins neutre et le plus Ã©touffÃ© des secrets.)

. . . .

. . . .

1940

Entre ceinture et nombril, dans ces quelques millimÃ¨tres qui sÃ©paraient la boucle du ceinturon et le centre de cet homme, un fin triangle de duvet brun sâ€™offrait comme un sexe de vierge. Câ€™Ã©tait dÃ©licieux et si douloureux pour moi que parfois je lui demandais â€• quelle tÃªte il faisait alorsÂ ! â€• de cacher son nombril sous les linges. Lâ€™odeur de lâ€™aviateurÂ : aujourdâ€™hui encore, par Ã©clairs sidÃ©rants, lâ€™odeur de sa poitrine me tire les larmes des yeux et fait trembler ma main sur la toile. Je nâ€™en dis rien. Si je dis quâ€™il est avec moi dans la piÃ¨ce, tout prÃ¨s de moi, quâ€™il est penchÃ© lÃ , sur ma nuque, et me regarde peindre, ils diront que les hallucinations reviennent. Se souvenir si fort est une folie. Si seulement je pouvais peindre son odeur. Â«Â Ces choses que vous avez refoulÃ©esÂ Â», me dit le docteur. Mais non, justement, je ne peux rien refoulerÂ : tout est prÃ©sent, prÃ©sent et agissant tout le temps, au premier plan. Je me dÃ©sagrÃ¨ge de ne pouvoir oublier, Ã©touffer, rejeterÂ : je nâ€™ai ni Ã©cran ni arriÃ¨re-plan. Pas mÃªme une arriÃ¨re-pensÃ©e. â€¦ EhÂ ! câ€™est moi quand mÃªme, petite-fille dâ€™un sÃ©nateur et dâ€™un gouverneurâ€¦, fille du juge prÃ©sident de la Cour suprÃªme, câ€™est moi, paresseuse Ã lâ€™Ã©cole avec un gros zÃ©ro de conduite, et finalement lâ€™Ã©pouse du grand Ã©crivain du moment.

Maman Minnie Minnie ma mÃ¨re oÃ¹ Ãªtes-vous Maman ai-je Ã©tÃ© si laide que vous mâ€™effaciez Que plus personne jamais ne mâ€™aimeÂ ?

Ma robe est en peau dâ€™ange et câ€™est une trÃ¨s belle robe. Minnie me lâ€™avait offerte avant notre dÃ©part dans une boutique faussement franÃ§aise dâ€™Atlanta (un vieux Texan tenait la caisse, jurant que la robe Ã©tait Â«Â dâ€™Ã©poqueÂ Â», voulant sans doute dire quâ€™elle Ã©tait de marque), et je suis mal Ã lâ€™aise. Tous ces mensonges. Est-ce quâ€™on sent sur moi lâ€™odeur du sexeÂ ? Est-ce quâ€™on devine que les bains de mer ont remplacÃ© ces derniers jours les bains dâ€™huile parfumÃ©eÂ ?â€¦ Scott me regarde Ã la dÃ©robÃ©e, dâ€™un air douloureux, Ã©perdu. Il est dÃ©jÃ soÃ»l avant que les premiers invitÃ©s nâ€™arrivent. La sociÃ©tÃ© ne semble rien dÃ©celer, on me dit au contraire que je suis en beautÃ©, comme frappÃ©e de bonheur. Je me sens calme, si pleine, si calme. Je descends sur la plage de la Villa Marie et jâ€™attends sans raison que lâ€™aviateur surgisse. Jâ€™entends un sifflement. Je crois Ã des garnements qui viennent me reluquer dans mes maillots de bain couleur chair, ces maillots qui furent mon premier grand scandale au pays. (Ã‰videmment, pendant une seconde ou deux, avant que les yeux ne s affÃ»tent, on peut croire que je ne porte rien.) Le sifflement reprend, suivi dâ€™un murmure. Le temps que je le rejoigne derriÃ¨re la dune, Joz est dÃ©jÃ nu, allongÃ© sur un duvet de lâ€™armÃ©e.

1924, Ã©tÃ©

Â«Â Ce soir, je tâ€™ai fait un enfant.Â Â»Je ris mais il clÃ´t mes lÃ¨vres dâ€™un baiser autoritaire. Â«Â Ne ris pasÂ : jâ

€™en suis certain. Un homme peut savoir Ã§a. Nous voici liÃ©s, Zelda. Tu ne pourras plus me quitter. Et je suis Ã toi.Â Â» Je redescendais la dune, du sable collÃ© partout, dans les cheveux, sur mes joues et sur mes fesses sous la robe. Ã‡a grattait tellement que jâ€™ai resongÃ© Ã la graviÃ¨re de Roquemore, oÃ¹ lâ€™on plongeait nues, Tallulah et moi, sous les regards congestionnÃ©s des garÃ§ons dont la plupart nâ€™osaient mÃªme pas escalader le piton. Jâ€™ai Ã©clatÃ© de rire et suis entrÃ©e dans lâ€™eau tout habillÃ©e. Ã€ mon retour dans le patio, les regards ne se sont guÃ¨re attardÃ©s sur moiÂ : oui, je ruisselais, oui, ma robe trempÃ©e devenait transparente, mais ce nâ€™Ã©tait rien dâ€™autre quâ€™une nouvelle frasque et jâ€™en avais commis de plus scandaleuses (croyaient-ils).

Les chevaux sâ€™Ã©chappent. Petit galop dâ€™abord, lâ€™aviateur tient encore mon regard dans le sien et je souris Ã ses dents parfaites, presque inquiÃ©tantes sous la lune, nos chevaux jouent le jeu, il et elle sâ€™Ã©pousent, nos chevaux Ã frÃ´ler leurs lÃ¨vres Ã©changent leur Ã©cume, puis sa jument secoue la tÃªte, elle ralentit, encense, lâ€™air de rire, insolente, elle brandit ses naseaux au ciel, le ciel est noir dâ€™Ã©toiles, si placide, si tranquille toile, puis, aussi soudainement quâ€™elle sâ€™Ã©tait refrÃ©nÃ©e, la jument sâ€™emballe et file au grand galop vers lâ€™horizon de la nuit. Ã€ croire que cette plage nâ€™a pas de finÂ : elle court autour du monde dans un temps arrÃªtÃ©, câ€™est un tropique, un Ã©quateur, la jument emporte lâ€™aviateur, qui saitÂ : peut-Ãªtre a-t-elle sorti ses ailes, et sur ses ailes dÃ©ployÃ©es elle mâ€™enlÃ¨ve mon amant, elle me le vole, ils volent, ayant outrepassÃ© les lois de la gravitÃ© et les strictes conditions dâ€™une vie animale, sur une orbite perpÃ©tuelle.

â€¦ *Chevaux me reviennent,* et le soleil de Catalogne, et les arÃ¨nes de Barceloneâ€¦ EffacezÂ ! Effacez toutÂ !â€¦

Fendant la foule des visages rigolards â€• la plupart inconnus de moi, encore de ces demi-mondains ou parasites quâ€™il avait ramassÃ©s dans ses nuits de beuverie â€•, Scott fracassa son verre dâ€™absinthe Ã mes piedsÂ : Â«Â Nâ€™as-tu donc aucune honteÂ ? Les filles bien ne se donnent pas en public. Tu nâ€™es quâ€™une grue.Â Â» Et il me cracha au visage. Deux hommes eurent juste le temps de retenir ses Ã©paules et Ã§a main droite au moment oÃ¹ il la levait sur moi.

Ce fut un choc bien diffÃ©rent dâ€™une gifle ou dâ€™un coup de poingÂ : non, je nâ€™avais aucune honte. De presque rien. Mais il le savaitÂ :jâ€™avais fait bien pire, cent fois pire que dâ€™aller me baigner tout habillÃ©e dans une robe transparente. Jâ€™avais dansÃ© sur toutes les tables de tous les clubs de Manhattan, mes robes relevÃ©es Ã la taille, je croisais les jambes trÃ¨s haut, je fumais en public, je mÃ¢chais de la gomme et je me pintais jusquâ€™Ã rouler dans le caniveau. Et il aimait Ã§a, il encourageait ces dÃ©bordements qui nous faisaient une sacrÃ©e cote dans le monde et surtout une lucrative publicitÃ©.

Jâ€™ai compris que lâ€™obscÃ©nitÃ© nâ€™Ã©tait pas ma tenue ni ma nuditÃ© sous la robe, mais ce bonheur qui mâ€™envahissait comme une ivresse, cet air dâ€™extase quâ€™il ne mâ€™avait jamais connu, je crois, et qui nâ€™a pu lui Ã©chapper puisque mÃªme les marchands du port le voyaient sur moi. Le voyaient sur Joz et moi. Les gens qui sâ€™aiment sont toujours indÃ©cents. Et pour ceux qui ont perdu lâ€™amour, le spectacle des amants est une torture quâ€™ils nient en crachant dessus ou en sâ€™en moquant.

Jâ€™ai eu peur. Jâ€™ai eu peur quâ€™il ne me reprenne. Lâ€™enclos Ã©tait grand ouvert, oÃ¹ jâ€™avais passÃ© ma vie â€• et quelle apprÃ©hension, Ã lâ€™instant dâ€™en franchir les limites.

Lui qui nâ€™entrait plus dans ma chambre depuis des mois, il sâ€™y glissa ce matin-lÃ et sâ€™assit au bord de lâ

€™oreiller. Sans se dÃ©shabiller, dÃ©grafant juste son pantalon, il emprisonna ma nuque dans sa main droite (celle-lÃ qui voulait me cogner quatre heures plus tÃ´t) et mâ€™obligea Ã descendre vers la puanteur du prÃ©puce enflammÃ© par lâ€™alcoolÂ : Â«Â Les filles bien ne font pas Ã§a, murmurait-il en broyant ma nuque, elles nâ€™embrassent pas lÃ oÃ¹ lâ€™homme pisse. Les filles bien ignorent jusquâ€™Ã lâ€™existence de telles pratiques. Mais tu as cessÃ© dâ€™Ãªtre une fille respectable. Alors, apprends.Â Â»

*

1924

Lâ€™aviateur mâ€™aime nue. Il ne se cache pas non plus. Il riait les premiÃ¨res fois lorsque je recouvrais dâ€™un pan de drap ma poitrine dÃ©nudÃ©e. Si nue que Ã§a me faisait presque mal.

On sort le soir sur la plage, un verre de Champagne Ã la main, et je me sens dÃ©livrÃ©e, me sens reine, dÃ©sirÃ©e. RespectÃ©eÂ ?

Cette nuit-lÃ , cochÃ©e dans ma mÃ©moire, tatouÃ©e au ciel perpÃ©tuel, il tire les draps, il ditÂ : il fait si chaud. Quel besoin de draps aurions-nousÂ ? Et il arrache les draps, la couverture, le traversin.

Il me baise, trÃ¨s doucement, Ã cru sur le matelas de toile rayÃ©e beige et blanc.

Jâ€™accepte, jâ€™entreprends, je me signale par ma vertuÂ : oui, oui, non â€• Ã§a jamaisÂ !

Jâ€™aime lâ€™entendre rire. Dans ses bras, je dÃ©couvre

autre chose, il ne sâ€™agit plus de viol marital, il ne sâ€™agit plus seulement de mouiller, dâ€™Ã©jaculer, de saigner et de sâ€™enquiquiner des heures entiÃ¨res sans sâ€™avouer quâ€™on ne sâ€™aime plus, non, soudain il y a autre chose, sans les draps et sur nos chairs, autre chose que la saletÃ© et la honte cousue avec.

OhÂ ! regarder lâ€™amant dormirÂ : un dessert pour insomniaque. (Le mien sent le pain dâ€™Ã©pice et le miel.)

Et ce centre Ã eux, un centre mÃ©dian, abrite cette chose de chair qui dort, innocente, ratatinÃ©e ou pas encore dÃ©roulÃ©eÂ : on la connaÃ®t dans son innocence de limace, mais il arrive, par une fatale surprise, quâ€™elle porte la vie ou le venin. Câ€™est dans le mÃªme lot, parfois, les deux pour le prix dâ€™un. Et parfois, je suis prise de panique Ã lâ€™idÃ©e que Scott mâ€™a refilÃ© en mÃªme temps quâ€™un nouveau chiard une horreur de maladie. Mais Scott ne couche avec personne, jâ€™en ai peur. Le dernier enfant quâ€™il eÃ»t Ã©tÃ© en mesure de me faire aurait cent ans de gestation. Tout aura bientÃ´t trouvÃ© sa fin.

Je disÂ : il ne se cachait pas, et ce nâ€™est pas tout Ã fait vrai. Jozan refusait de raser sa moustache, et, comme un matin jâ€™insistais, il me dit quâ€™il avait eu un bec-de-liÃ¨vre Ã la naissanceÂ : une vilaine cicatrice lui en Ã©tait restÃ©e. Peu Ã peu, cette cicatrice interdite sâ€™insinua entre nous. Quelle connerieÂ ! Lâ€™aviateur Ã©tait toujours aussi beau, et dÃ©sirable, et bÃ¢ti pour sâ€™envoyer, sâ€™envoyer partout, sur le sable des plages, Ã lâ€™ombre des pinÃ¨des et des chÃ¢taigneraies, sur les rochers brÃ»lants. Ã€ prÃ©sent, jâ€™Ã©vitais ses lÃ¨vres, moitiÃ© dÃ©goÃ»t, moitiÃ© apprÃ©hension. Embrasser, ce nâ€™est pas blesserÂ !

Allez, je saisÂ : je ne suis pas ce quâ€™on appelle quelquâ€™un de gentil ni de bon. Je reste Ã jamais la fille du Juge. La dÃ©vergondÃ©e que tout le monde a baisÃ©e, sauf quâ€™au soir de mes noces je nâ€™avais couchÃ© quâ€™avec deux

hommes, et le deuxiÃ¨me Ã©tait mon mari.

Fitz ne mâ€™a pas Ã©pousÃ©e pour le sexeÂ : il avait dÃ©jÃ testÃ©, et, sâ€™il sâ€™attendait Ã un feu dâ€™artifice, il eut Ã peine de quoi frÃ©mir. Une bÃ»che, jâ€™Ã©tais une bÃ»che bien longue Ã enflammer, comme il sâ€™en plaignit des annÃ©es plus tard au merveilleux copain et confrÃ¨re, jâ€™ai nommÃ© Lewis Oâ€™Connor. Qui me le rÃ©pÃ©ta le lendemain pour mâ€™exprimer le pouvoir quâ€™il dÃ©tenait sur mon mari. Je lâ€™ai regardÃ©e, cette pÃ©dale va-t-en-guerre, et jâ€™ai ditÂ : Â«Â Ne rÃªvez pas, Lewis. Scott ne rime pas vraiment avec *hot.Â Â»*

Lâ€™aviateur franÃ§aisÂ : dans ses bras, jâ€™Ã©tais une brindille, une allumette.

Jâ€™ai demandÃ© une derniÃ¨re fois Ã Jozan de raser la moustache cache-misÃ¨re. Il a demandÃ©Â : Â«Â Est-ce que tu mâ€™aimes au moinsÂ ?Â Â» Jâ€™ai jurÃ© que oui. Et nâ€™ai ressenti aucun dÃ©goÃ»t rÃ©flexe Ã la vue de la cicatrice. Mieux, jâ€™ai embrassÃ© ses lÃ¨vres neuves. Et son sexe me rÃ©pondit, immense.

Pour nous, le fleuve des heures est un rapide qui roule, gronde et bouillonne vers les chutes avec tant dâ€™Ã©cume que notre propre bonheur nous Ã©clabousse. Et me fait sombrer cÅ“ur et Ã¢me dans lâ€™apprÃ©hension de la fin.

Je sais la fin, mais je ne la dis pas. Je le laisse Ã son ivresse amoureuse, Ã la joie du moment, puisque cet homme est bÃ¢ti pour le bonheur et nâ€™aura pas grand regret de ce bonheur-ci plus que du prÃ©cÃ©dent ou du prochain.

Ne me demandez pas comment je sais Ã§a. Je le sais, câ€™est tout.

Ã‰pingles de nourrice

Ce garÃ§on sur la plage oÃ¹ je meurs dâ€™ennui mâ€™a dit que jâ€™Ã©tais belle. Et mÃ»re, si jâ€™ai bien compris son italien. Aurais-je vieilli si viteÂ ? Jâ€™aurais pu douter du compliment si une main du garÃ§on ne sâ€™Ã©tait aussitÃ´t posÃ©e Ã son entrecuisse dans un geste si cru et naÃ¯f quâ€™il nâ€™y avait pas moyen de douter de son excitation. Jâ€™aimerais nâ€™Ãªtre que belle, et vierge, et immature. Nâ€™Ãªtre que moi, moi au point final. Au point originel. Câ€™est le mÃªme.

Aime-moi. Emporte-moi. Â«Â *Ti supplico. Amami.Â Â»*

Lâ€™aviateur faisait lâ€™amour en franÃ§ais et sa cour en italien. Sa famille maternelle venait des faubourgs misÃ©reux de Rome et, lorsque Scott mâ€™a dit que nous irions vivre Ã Rome tout lâ€™hiver afin quâ€™il y finisse son livre loin des tentations parisiennes, jâ€™ai frÃ©mi sans trouver le courage de lui dire non car il aurait demandÃ© pourquoi, et câ€™eÃ»t Ã©tÃ© un nouvel enfer.

*

Patti est mal Ã©levÃ©e, essaie de me dire la nourrice italienne que nous traÃ®nons depuis Rome et que Scott a grassement payÃ©e afin quâ€™elle abandonne sa maison pour

nous suivre Ã Capri. Je proteste, je veux lâ€™envoyer paÃ®tre et lui rappeler avec fermetÃ© sa place de domestique, mais ma voix flanche et me trahit. Câ€™est moi qui fuis, rougis et bÃ©gaie dâ€™embarras. La nourrice sâ€™enharditÂ : Â«Â *Eâ€™ viziata, la tua bambina.Â Â»* Scott a surgi dans la cuisine et fronce les sourcils dans ma direction. Je le laisse parler Ã lâ€™horrible bonne femme, la don-don dÃ©lÃ©guÃ©e de la planÃ¨te des femmes. Â«Â Elle suce son pouce, Ã quatre ansÂ ! *Eâ€™ una vergognaÂ !*

â€• Elle nâ€™a que trois ans et quatre mois, corrige Scott.

â€”Â Câ€™est ainsi quâ€™on lâ€™aimeÂ Â», dis-je avec un peu de mon aplomb retrouvÃ©, et je couvre de baisers les joues rebondies de ma fille, ses joues et tout son corps dorÃ©s par les bains de mer.

Scott me fusille de ses yeux verts oÃ¹ les pupilles dilatÃ©es semblent deux canons.

Â«Â Il y a une tradition, poursuit la matrone sans se dÃ©monter, une coutume Ã©prouvÃ©e qui explique que nous, les Italiens et les Italiennes, ayons les plus beaux sourires du monde.Â Â» (Dâ€™oÃ¹ tient-elle cetteÂ Â» connerieÂ ? Il leur manque deux dents sur troisÂ !) Â«Â Nous empÃªchons le bÃ©bÃ© de sucer son pouce dÃ¨s la naissance, car sucer son pouce dÃ©forme le palais Ã jamais et fait pousser les dents de traviole. Ã€ cela un seul remÃ¨deÂ : ligoter le nourrisson. Une technique a fait ses preuves, qui consiste Ã immobiliser les coudes du gosse dans son berceau avec deux Ã©pingles de nourrice passÃ©es entre sa brassiÃ¨re et lâ€™alÃ¨se, deux Ã©pingles qui le menottent au matelas et empÃªchent ses mains dâ€™atteindre sa bouche.Â Â»

Le pÃ¨re, alorsÂ : Â«Â Ma fille a des dents parfaites et le sourire dâ€™un ange. Nous nâ€™aurons plus besoin de vos services. De toute faÃ§on, nous rentrons en France. Venez dans mon bureau chercher vos gages.Â Â»

Scott dÃ©testait lâ€™Italie. Et moi, je nâ€™avais pas le cÅ“ur maternel. Pas le cÅ“ur quâ€™il faut pour torturer lâ

€™enfant en vue de son salut. De retour de la poste, oÃ¹ il disait aller pour tÃ©lÃ©graphier chez son Ã©diteur Ã New York, Scott mâ€™annonce quâ€™il a louÃ© pour six mois une villa Ã Antibes, merveilleuse, assure-t-il, recommandÃ©e par je ne sais plus laquelle de nos relations. Â«Â Merveilleuse, ouiÂ ?â€¦Â Â»Je le dÃ©visage, hÃ©bÃ©tÃ©e. Jâ€™ai peur, tellement peur de retourner sur le lieu de mon crime. Si lâ€™aviateur Ã©tait toujours basÃ© lÃ -basÂ ? Si jâ€™allais tomber sur lui par hasardÂ ? Antibes est si proche de FrÃ©jus. Une villa immense, insiste-t-il, fournie avec les cinq domestiques pour presque rien. Une affaire Ã saisir. Et lorsquâ€™il mâ€™en dit le prix, je gÃ©misÂ : Â«Â Mais Ã§a va nous ruiner, GoofoÂ ! Tu vas tout ruinerâ€¦Â Â»

Je ne sais sâ€™il veut me mettre Ã lâ€™Ã©preuve ou sâ€™imposer Ã lui-mÃªme de mater ses angoisses. Quelles que soient ses visÃ©es, sadiques ou masochistes, il joue avec le feu.

Dans la maison voisine habite une danseuse Ã©toile cÃ©lÃ¨bre. Elle ne prend jamais le soleil et ne sort que le soir. Je guette ses apparitions sur la terrasse, nous nous faisons signe de la mainÂ ; si jâ€™ose prononcer deux mots au-delÃ de Bonsoir, elle se mord la lÃ¨vre infÃ©rieure et rentre se rÃ©fugier dans son monde de silence et de musique. Elle est si Ã©poustouflante de beautÃ©. Si pleine dâ€™elle-mÃªme. Je voudrais tant retrouver lâ€™Ã©nergie de la danse. Plus quâ€™une Ã©nergie câ€™est une ivresse, oui, mais la plus merveilleuse, la plus lumineuse des drogues qui fait se conjuguer lâ€™air et la chair. DanserÂ : ne plus penser Ã voler.

*

Ã€ Antibes, jâ€™ai pu croire en une forme de paix retrouvÃ©e. Scott Ã©tait remontÃ© Ã Paris pour la sortie de *Gatsby,* et les nouvelles du pays Ã©taient joyeusesÂ : le roman

faisait un tabac, la presse et le public adoraient â€• en quelques jours il caracolait en tÃªte des ventes. Jâ€™Ã©tais fiÃ¨re de lui, de nousÂ : câ€™Ã©tait un si beau livre, et encore une fois jâ€™en Ã©tais lâ€™hÃ©roÃ¯ne dÃ©sirable et fatale.

Dans lâ€™immense villa entiÃ¨rement blanche, la rÃ©verbÃ©ration du soleil sur les murs Ã©tait certains jours insoutenable. Jâ€™ai commencÃ© Ã porter des verres fumÃ©s. Je nageais jusquâ€™Ã lâ€™Ã©puisement, jâ€™allais chez nos voisins Murphy monter Ã cheval le soir. Parfois ils me gardaient Ã dÃ®ner, mais câ€™Ã©tait pour sâ€™appesantir sur mon Ã©tat fragile, ma grande solitude (sous prÃ©texte de faire observer ses oreilles par un grand spÃ©cialiste parisien, Scott avait emmenÃ© Parti avec lui), sur ma frugalitÃ© (Â«Â Voyons, Zelda, on ne se nourrit pas de tomates et de ChampagneÂ !Â Â») et, pour finir, je revenais de ces soirÃ©es avec un cafard dÃ©cuplÃ©. Jâ€™ai rÃ©sistÃ© plus dâ€™une fois Ã lâ€™envie dâ€™appeler la base aÃ©rienne pour savoir sâ€™il y Ã©tait toujours en poste. Certaines nuits anxieuses, jâ€™ai failli reprendre la corniche jusquâ€™Ã Saint-RaphaÃ«l pour y retrouver Joz. Mon corps nâ€™avait jamais tant souffert que du manque de ce corps. En mâ€™arrachant Ã lui, câ€™est comme si lâ€™on mâ€™avait plongÃ©e dans la glace. Dâ€™abord on grelotte, on sent le froid, puis lâ€™esprit sâ€™engourdit et toute la surface du corps se met Ã brÃ»ler, brÃ»ler pire que dans un feu.

Je me mÃ©fiais de moiÂ : ces corniches qui dÃ©fient les prÃ©cipices (qui semblent leur faire lâ€™amour en mÃªme temps) mâ€™avaient tant de fois donnÃ© lâ€™envie de fermer les yeux et de jeter la voiture dans le vide. Ces soirs-lÃ , je prenais des cachets, des bromures et beaucoup de Champagne. Je me rÃ©veillais douze heures plus tard, hagarde et migraineuse, mais avec la fiertÃ© dâ€™avoir tenu bonÂ : une Ã©pouse hÃ©roÃ¯que.

Oui, jâ€™ai cru quelques semaines que tout nâ€™Ã©tait peut-Ãªtre pas perdu pour Scott et moi.

*

Puis ce gros lard est entrÃ© dans notre vie. Lâ€™amateur de corridas et de sensations fortes. Lâ€™Ã©crivain le plus pute et la gloire montante de notre pays. Il nâ€™Ã©tait pas si gros ni si cÃ©lÃ¨bre, alors. Il nâ€™avait pas mÃªme publiÃ©. Câ€™est Scott qui a dÃ» Ã©crire Ã Maxwell, chez Scribner, pour lui recommander de lire et dâ€™Ã©diter ce jeune homme prometteur. Jeune, mais dÃ©jÃ la vantardise lâ€™Ã©touffaitÂ ; la mythomanie le bouffissait. Je les revois arriver tous deux, hÃ¢ves et mal rasÃ©s, lâ€™air heureux, je les revois passer la porte vitrÃ©e de la villa du cap dâ€™Antibes et jâ€™entends Scott nous prÃ©senter, Ã©muÂ : Â«Â Zelda, voici Lewis. Lewis Oâ€™Connor, dont je tâ€™ai dÃ©jÃ parlÃ©.Â Â» Je fus aussitÃ´t frappÃ©e par la morgue de Lewis, par cette assurance que seuls les imbÃ©ciles et les faux artistes ont dâ€™eux-mÃªmes. Ã€ peine nous nous serrions la main, jâ€™eus envie de le gifler.

De savoir que Scott lâ€™avait ramassÃ© au Dingo nâ€™arrangeait rien.

Ils avaient fait la route toute la nuit ensemble, dans la Renault Sport que Scott avait achetÃ©e avec les premiers dollars de *Gatsby*. Ã€ la faÃ§on dont ses regards sâ€™arrÃªtaient, Ã©carquillÃ©s, sur lâ€™admirateur hypocrite (je ne crois pas une seule seconde que Lewis ait lu une traÃ®tre ligne de Fitzgerald avant de le rencontrer dans ce bouge), je compris que Scott Ã©tait vampÃ©, Ã genoux devant ce cadet si viril et sportif. OhÂ ! Scott aurait tant voulu Ãªtre un champion de football. Ã€ quinze ans, câ€™est dans les pages sportives quâ€™il voyait son nom sâ€™Ã©taler, pas Ã la rubrique Livres, pas mÃªme Ã la rubrique mondaine, mais lâ€™universitÃ© lâ€™a recalÃ©. Pas gaulÃ© pour.

Deux hommes ne mesurent jamais la dimension physique de leur attirance lâ€™un envers lâ€™autre. Ils lâ€™enfouissent sous les mots, sous des concepts sentimentaux tels que la

fidÃ©litÃ©, lâ€™hÃ©roÃ¯sme ou le don de soi.

Jâ€™ai tout de suite compris que le poussah nâ€™avait quâ€™un objetÂ : ravir sa gloire Ã Scott. Comme jâ€™ai compris que jâ€™Ã©tais un obstacle, une rivale, lâ€™ennemie Ã ses yeux. Mais pour dÃ©trÃ´ner Scott, il lui faudrait des armes dont il nâ€™a pas idÃ©e, tant il est loin de comprendre notre littÃ©rature de libÃ©ration. Quant Ã y appartenir, quelle farceÂ ! Il nous assomme avec ses rÃ©cits sanguinolents. Lâ€™Ã©crivaillon aime saisir les couilles du taureauâ€¦ Ã‡a doit lâ€™impressionner, ou lâ€™exciter, lui qui nâ€™en a pas. Ã€ moins quâ€™il ne prÃ©fÃ¨re les couilles du torero, qui sont tout de mÃªme celles quâ€™on voit le mieux, ensachÃ©es dans la culotte moulante, or et rose.

Son regard nâ€™est pas juste un regardÂ : câ€™est une nuÃ©e de papillons qui fondent, aveuglÃ©s, sur la braguette de Scott. Non, je ne suis pas dÃ©mente. Je nâ€™invente pas. Je prononce.

Lui, la grosse fÃ©e si fiÃ¨re, intimant Ã ScottÂ : Â«Â Sois un homme.Â Â»

Disant, ogre folasse, comme je lâ€™entendis un jour par une porte entrouverteÂ : Â«Â Tiens ta femme, ou elle te nuira.Â Â» Et Scott, alorsÂ : Â«Â Ma femme, jâ€™en fais mon affaire.Â Â»

Retour Ã la maison mÃ¨re

1925

Ai-je Ã©tÃ© assez punieÂ ? On dirait que non.

â€¦ *Cauchemar me revient,* suffocant, des arÃ¨nes de Barcelone. Ces hommes en noir comme une assemblÃ©e de croque-morts, leurs grosses femmes en noir, voix de bÃªtes Ã©gorgÃ©es sous le chapeau de paille, leurs enfants dÃ©goÃ»tants, excitÃ©s Ã la vue du sang.

Et le sang ne manqua pas. Il paraÃ®t quâ€™elles sont trÃ¨s belles, les arÃ¨nes de Barcelone, jâ€™y Ã©tais, je devrais mâ€™en souvenir, mais je ne me rappelle pas les mosaÃ¯ques. Je revois la foule endimanchÃ©e, parfumÃ©e, quelques reliefs de tortilla Ã©parpillÃ©s sur les chemises blanches et les corsages noirs. Je revois la paradeÂ ; la fanfare, je lâ€™entendsÂ ; et la clameurÂ ; je revois le cheval candide, allant son trot lÃ©ger, presque magique sous le lourd caparaÃ§on vermeil, et je me souviens dâ€™avoir peinÃ© avec lui, dâ€™avoir priÃ© pour lui, un soleil de mort Ã©blouissait la place en ricochant sur lâ€™apparat grotesque (lâ€™armure grinÃ§ante du cheval, oui, et les bolÃ©ros vert et or des cavaliers) et câ€™est tout juste si je revois la tÃªte noire aux naseaux Ã©cumants incliner ses cornes sous le ventre du cheval puis, lâ€™ayant embrochÃ©, soulever telle une chiffe cette poupÃ©e de mille kilos de muscles et de dorures. Le cheval, sans un son, basculaÂ : de son ventre ouvert coulaient

les entrailles. Le temps de comprendre, le sable Ã©tait une mare de sang. Cheval Ã©ventrÃ© les quatre fers en lâ€™air. Le mÃ©tal dorÃ© de son dÃ©guisement aveugle encore les spectateurs, qui nâ€™a servi Ã rien, ne lâ€™a protÃ©gÃ© de rien. Et prÃ¨s de nous, dans les gradins, Croque-morts en foule rouspÃ©tant, Femmes empaillÃ©es se signant et leurs Infants vÃªtus de blanc hurlant de plaisir Ã lâ€™odeur du sang chaud. Et tout contre moi, blottie, les yeux cachÃ©s sous ses petites mains, il y a Patti, quatre ans Ã peine. Ma fille en moi rÃ©fugiÃ©e. Ma fille enfouie dans ma poitrine et hurlant au secours. Je la dÃ©colle Ã peine de moi, je vois ses larmes, je vois surtout que le sang est en train de quitter son visage adorÃ©, alors ma fille se dresse et chancelle, lÃ¨ve sur son pÃ¨re et Lewis un regard blessÃ©, et dâ€™entre mes bras ma fille sâ€™Ã©vanouit, tombe sur le gradin, meurt, on dirait. Ce jour-lÃ , un cheval a Ã©tÃ© sacrifiÃ© afin que la barbarie trouvÃ¢t son dÃ». Et la barbarie fut doublement flattÃ©eÂ : aprÃ¨s lâ€™interminable agonie du cheval traÃ®nÃ© par un char sur le sable honteux, elle eut droit Ã lâ€™exÃ©cution du taureau criminel dont le sang ne bouillonna pas moins en longues gerbes gÃ©nÃ©reuses. Lâ€™un hennissait et se dÃ©battait, ses yeux affolÃ©s se rÃ©vulsaient de ne pas comprendre, ses jambes dressÃ©es au ciel imploraient une raisonÂ ; lâ€™autre, le noir criminel, avait entre les omoplates un sabre si long quâ€™il le traversait de part en part et le fit flÃ©chir sur ses pattes avant et se rendre (si tant est quâ€™il y ait eu bataille) et lorsquâ€™elle le vit ainsi courbÃ© et rendant les armes la Foule des gradins se dressa pour hurler sa Joie, les Fossoyeurs ouvrirent leurs braguettes, les Femmes arrachÃ¨rent leurs mantilles et toutes se ruÃ¨rent sur les Queues puantes que le Jour du Seigneur il est permis de communier, et tandis quâ€™elles avalaient le Corps du Christ et la Semence du PÃ¨re, les Infants terrorisÃ©s cherchaient oÃ¹ donner de la bouche, oÃ¹ et comment inventer une nouvelle Boucherie, une autre Foutrerie, et tout cela suÃ§ait, palabrait, Ã©tudiait, tandis que sur son brancard le mÃ©chant taureau mal achevÃ© pleurait encore comme un tout petit veau. Et personne nâ€™avait plus un regard pour lui, lâ€™Ã©missaire mourant, naguÃ¨re si dangereux, naguÃ¨re

appelÃ© le Diable.

. . . .
. . . .

Â«Â La corrida, docteur, sachez que c'est juste aprÃ¨s la messe. On ne quitte pas ses habits du dimanche, on avale bien vite une tortilla, et hopÂ ! on file Ã la Plaza de toros voir cracher le sang. Le sang et les tripes.Â Â»

. . . .
. . . .

Je suis devenue la mÃ¨re de ma fille. Ma fille qui m'ignore, ne sait que rÃ©clamer que son pÃ¨re. Ce jour-lÃ est cochÃ© dans le calendrier vierge et vide de tant dâ€™annÃ©es passÃ©es Ã sâ€™Ã©viter. Je me suis sentie morte, moi aussi, anÃ©antie, puis tellement plus forte. Â«Â Tu es un porc, ai-je dit Ã Lewis, tu es la truie pourrie qui couve des serpents. Nâ€™approche plus jamais ma famille. Disparais ou je te tuerai Ã mains nues.Â Â» Jâ€™ai pris Patti dans mes bras, puis nous sommes descendues, gradin aprÃ¨s gradin, vers la premiÃ¨re bouche de sortie. Jâ€™ai donnÃ© des coups dans les dos gras, dans les jambes variqueuses. Ceux qui protestaient, je leur enfonÃ§ai mon talon dans le pied en disant les seuls mots que je connaissaisÂ : *mierda de puta,* ou lâ€™inverse, *puta de mierda,* je ne sais plus. Le soleil accablait ma nuque, la sueur noyait mes yeux, de noires lucioles tournoyaient dans lâ€™air et tout semblait sans issue.

Sur la place ombrÃ©e de palmiers trÃ´nait une fontaine, un bassin dâ€™eau si fraÃ®che quâ€™on sâ€™y est plongÃ©es, Patti et moi, tout habillÃ©es. Deux veuves de croque-morts nous regardaient depuis une tonnelle. Elles ont

ri, leurs bouches noires rÃ©unies ne comptaient pas plus de cinq dents, mais elles souriaient de toutes leurs cinq dents et nous adressaient des signes affectueux pour nous dire que oui, le sens de la vie câ€™Ã©tait la fontaine, pas lâ€™arÃ¨ne.

OhÂ ! PattiÂ ! Ton nom jamais assez dit.

*

1924

La pire punition lorsquâ€™ils mâ€™arrachÃ¨rent aux bras de Joz ne fut pas lâ€™humiliation publique. OhÂ ! je fus bouclÃ©e trois mois dans une maison vide Ã lâ€™Ã©cart de tout, surveillÃ©e par une cuisiniÃ¨re aux yeux noirs enfoncÃ©s comme des clous dans son visage oÃ¹ transparaissait la tÃªte de mort, escortÃ©e pas Ã pas par un jardinier factice qui sursautait au moindre bruissement dans les mimosas, Ã la moindre brise dans les ajoncs.

Câ€™est elle qui ouvrait ma chambre le matin, câ€™Ã©tait lui qui mâ€™enfermait Ã clef le soirâ€¦

Dans cette solitude jâ€™Ã©crivais, mon cÅ“ur incarcÃ©rÃ© avait pour le soutenir un esprit encore sain. Jâ€™ignorais que Scott lisait mes cahiers dÃ¨s que je quittais ma chambre pour aller sur la plage, flanquÃ©e de mon garde du corps. Ces mots de moi, il les copierait, texto, parfois des dialogues entiers, des pages entiÃ¨res qui formeraient les nouvelles alimentaires quâ€™il envoyait Ã New York, dans mon dos. Mais tout Ã§a nâ€™Ã©tait rien encore.

Le vrai chÃ¢timent fut Ã©noncÃ© en ces termes sobres par une lettre que Scott me fit envoyer par un avocatÂ : Â«Â En devenant une Ã©pouse adultÃ¨re, tu comprendras que

tu as perdu tes droits de mÃ¨re. Je ne laisserai pas une gÃ©nitrice au comportement indÃ©cent prendre aucune dÃ©cision pour le prÃ©sent et lâ€™avenir de ma fille. Je te prierai donc de te faire discrÃ¨te et de renoncer Ã tout droit de regard sur lâ€™Ã©ducation de Patricia Frances. Et comme tu nâ€™as pas plus le sens des responsabilitÃ©s que de sens moral, je pense que cet arrangement te soulageraÂ : te voici dÃ©chargÃ©e de ces devoirs qui incombent Ã tout bon parent. Je choisirai les nourrices, les domestiques, les prÃ©cepteurs, les Ã©coles, lâ€™occupation des loisirs et les dates et lieux de vacances, bien sÃ»r.Â Â»

Jâ€™ai Ã©tÃ© assez faible pour me soumettre. Quel avocat mâ€™aurait dÃ©fendue, moiÂ ? Et qui appelerÂ ? Certes pas le JugeÂ : nous Ã©tions Ã des milliers de kilomÃ¨tres, sÃ©parÃ©s par un ocÃ©an, et jâ€™ai pensÃ© que cette distance qui leur permettait dâ€™Ã©chapper au scandale, mes parents nâ€™auraient pas envie de la rÃ©duire.

Patti fut perdue pour moi Ã jamais. AprÃ¨s lâ€™incident de Barcelone â€• cette parenthÃ¨se violente qui pour moi, si paradoxal que cela paraisse, allait demeurer un souvenir heureux â€•, trÃ¨s vite elle se rendit Ã lâ€™Ã©videnceÂ : câ€™est de son pÃ¨re quâ€™elle avait besoin jour aprÃ¨s jour, lui qui tenait la maison et les cordons de la bourse, lui qui Ã©tait cÃ©lÃ¨bre et adulÃ© (mÃªme si ce fut de moins en moins vrai, mais les enfants interprÃ¨tent les signes dâ€™amour ou de rejet, pas ceux de la dÃ©sillusion et du dÃ©pit), câ€™Ã©tait lui qui dÃ©cidait pour son bien et câ€™Ã©tait moi la femme Ã©chevelÃ©e, la forcenÃ©e qui criait accro Ã sa morphine, moi qui disparaissais des mois, des annÃ©es en clinique â€• moi qui mettais le feu Ã la maison.

*

1940, avril

Jâ€™ai quittÃ© le Highland Hospital pour revenir vivre Ã Montgomery, avec ma mÃ¨re, dans son douaire du 322, Sayre Street. Ce qui sâ€™appelle retourner Ã ses racines. Ou plus inquiÃ©tantÂ : retomber en enfance. Il y a un petit bungalow, un peu en contrebas de la maison mÃ¨re. Câ€™est lÃ que jâ€™ai voulu vivre, seule, frugale et peinarde. Au moins ne suis-je pas obligÃ©e de manger trois fois par jour. Jâ€™ai tant Ã©paissi, me suis tant dÃ©formÃ©e que je ne me vois plus dans la glaceÂ : en mÃªme temps que mes traits sâ€™empÃ¢tent, que mon menton sâ€™alourdit, mes yeux se creusent, sâ€™enfoncent dans les orbites. Je grossis par manque dâ€™exercice, par excÃ¨s de neuroleptiques, et je dÃ©teste cela. Ils mâ€™ont portÃ© le coup fatal avec leur *choc sucrÃ©*.

Je crois bien que je ne me suis jamais sentie aussi minable que dans cette cure dâ€™insulineâ€¦ on mâ€™a fait bouffer des fÃ©culents, on mâ€™a gavÃ©e de sucres, par voie orale et sous perfusionâ€¦ puis les shoots dâ€™insuline me plongeaient dans le coma. Ils lâ€™ont tellement fait que je ne suis pas sÃ»re dâ€™avoir repris conscience dans ces trois mois que durÃ¨rent les chocs sucrÃ©s, oÃ¹ jâ€™ai pris vingt kilos.

(Mon Dieuâ€¦, bordel de Dieu, si quelque chose existe au-dessus de ma tÃªte, une instance supÃ©rieure â€• ahÂ ! quâ€™elle me dÃ©livre de ces tortures philanthropiquesÂ !)

Patti dit que mon embonpoint nâ€™a aucune importance puisque jâ€™Ã©tais trop maigre avant. Aucuneâ€“ importanceÂ ! Je me sens perdre tous mes moyens, non seulement physiques mais intellectuels. Je suis enfermÃ©e derriÃ¨re deux capitonsÂ : celui des murs de lâ€™asile, et celui de ma graisse.

De ma fenÃªtre, je vois les avions pulvÃ©risateurs sâ€™Ã©lancer vers les champs, quâ€™ils arrosent dâ€™une fine pluie jaune ou bleue selon la nature du produit qui tue. Jâ€™ai tant de chagrin. Pourquoi Scott voulait-il me garder, pourquoi mâ€™a-t-il enfermÃ©e pour me garder, si câ€™Ã©tait pour me lÃ¢cher Ã lâ€™heure oÃ¹ je dÃ©crÃ©pis et me faneÂ ? Jâ€™aurais pu avoir Joz. Je lui aurais fait deux enfants, ce fils,

Montgomery, et une fille, Alabama, on aurait construit une maison en dur sur la plage et jâ€™aurais peint, jâ€™aurais Ã©tÃ© lÃ -bas, dans ses bras sÃ»rs, au meilleur endroit du monde pour peindre. Je pouvais compter sur lui.

Scott, je nâ€™arrive mÃªme pas Ã le haÃ¯r. Ã€ prÃ©sent, je le regarde comme on regarde un gamin de dix ans. Je lâ€™aime trop pour lui dire combien il mâ€™a fait du mal.

Il y a bien longtemps que nous ne parlons plus, Minnie et moi. Son absence Ã mon mariage, la mort du Juge puis le suicide dâ€™Anthony Jr ont eu raison de notre ancienne complicitÃ©. Nous jardinons ensemble. Maman est une mine dâ€™enseignements sur le jardin, elle sait bouturer et greffer comme une vraie pro. Souvent, je dois mâ€™arrÃªter, fourbue dÃ¨s le milieu dâ€™aprÃ¨s-midiÂ : jâ€™ai abandonnÃ© tout exercice, les neuroleptiques, les drogues diverses et les sÃ©jours en cage ont dÃ©truit mon corps qui ne rÃ©pond plusÂ ; Minnie, elle, court sur ses quatre-vingts ans et certains jours mâ€™en remontre en alacritÃ©. Lorsquâ€™elle me voit trop pÃ¢le, en nage et Ã©puisÃ©e, Minnie me fait asseoir sous un porche ou Ã lâ€™ombre fraÃ®che dâ€™un paulownia et nous buvons du thÃ© glacÃ© en silence. Il nâ€™est jamais question de Francis et de sa maÃ®tresse californienne, jamais question de mes Ã©crits ni de mes tableaux, et trÃ¨s rarement question de Patti qui vit Ã lâ€™universitÃ© trÃ¨s loin de nous.

Â«Â Plus loin que ce globe d'attenteÂ Â»

1926

Dans mon accoutrement dâ€™hier soir, un long fourreau noir brodÃ© de paillettes dâ€™or qui miroitait sous les Ã©clairages du Ritz, je me croyais dÃ©sirable, si prÃ©cieuse â€• lâ€™idioteÂ ! Jâ€™Ã©tais la femme de lâ€™Ã©crivain le plus cÃ©lÃ¨bre du monde et le plus jeune dans sa catÃ©gorieÂ : vingt-neuf ans. Et moi, dÃ©faite Ã pas vingt-six ans, on aurait dit que jâ€™Ã©tais sa suivante, sa chienne. Scott mâ€™a regardÃ©e de son *glance* bleu-vert, du mÃªme bleu polaire quâ€™il fait dans ses verres de gin.

Â«Â Voici que tu te couvres dâ€™Ã©cailles, me dit-il, balbutiant. Câ€™Ã©tait donc Ã©crit.Â Â»

Jâ€™ai cru Ã une hypnagogie, une hallu dâ€™ivrogne.

Â«Â Je tâ€™aimais tant, Scott. Je ne suis pas une sirÃ¨ne. Je nâ€™ai aucune magie. Rien que mon amour pour toi, Goofo.

â€”Â Tu dis Ã§a. Personne nâ€™y croira.Â Â» Il se mit Ã glousserÂ : Â«Â Et puis, je ne pensais pas Ã une sirÃ¨ne. Je pensais Ã une vipÃ¨re. Tu es si abjecte.Â Â»

Alors lâ€™idÃ©e mâ€™est revenue, lâ€™idÃ©e soufflÃ©e par Jozan lâ€™annÃ©e derniÃ¨reÂ : Â«Â Dis-lui quâ€™il est cocu. Cocu, il te rendra ta libertÃ©.Â Â» Mais non. Cocu, il me

revoyait comme Ã©tant sa femme â€• sinon dÃ©sirÃ©e, Ã jamais possÃ©dÃ©e.

Nous ne sommes pas tout Ã fait ordinaires, il faut croire. De mâ€™avoir perdue mâ€™a rendue soudain nÃ©cessaire. Scott faisait tout en romancierÂ : aprÃ¨s mâ€™avoir punie, il a cherchÃ© Ã me changer.

Il a choisi les plus renommÃ©s des psychiatres. Ainsi restons-nous entre cÃ©lÃ©britÃ©s.

*

Il y avait tant de cuistres chez les Stein. Ce prÃ©tentiard de Lewis avait dÃ©jÃ pourri la soirÃ©e en obtenant de lire ses derniÃ¨res nouvelles que seuls quelques FranÃ§ais, nâ€™y comprenant goutte, applaudissaient. Je me suis sauvÃ©e avec RenÃ©. Vraiment, je prÃ©fÃ¨re aller danser Ã La Revue nÃ¨gre, au Polidor, Ã La Coupoleâ€¦ RenÃ© est ce jeune poÃ¨te pas trÃ¨s viril (Scott lâ€™abomine) qui vit avec Coconut, une irrÃ©sistible pÃ©dale de chez nous â€• et par ailleurs bon peintre, jâ€™en suis certaine. Ils mâ€™entraÃ®nent dans les bouges de la Rive droite, les bars dâ€™invertis de Montmartre et des Champs, oÃ¹ je ne me sens finalement pas si mal, et aussi les bals cosmopolites, que jâ€™adore, oÃ¹ les faces vont du plus pÃ¢le au plus noir en passant par toutes les nuances de basanÃ©. Il y a bien longtemps que Scott ne danse plus avec moi ni avec personne. Les dancings lâ€™ennuient, il trouve Ã©pouvantables ces murs rouges et les lanternes orange ou bleues, il ne supporte plus les orchestres de tango qui prÃ©cÃ¨dent la formation de jazz. Moi je mâ€™y sens dans un Ã©tat Ã©trange, ailleurs et en mÃªme temps chez moiÂ : avec leur lumiÃ¨re tamisÃ©e, si douce Ã mes yeux fragiles, avec leur musique excitante, ces boÃ®tes me rappellent les speakeasies de Manhattan et surtout la guinguette clandestine, dans une anse du fleuve Alabama, oÃ¹ le samedi soir Auntie Julia et sa sÅ“ur

chantaient au milieu dâ€™hommes soÃ»ls et belliqueux. Avec Tallulah, on prenait nos bicyclettes et on allait regarder leur tour de chant Ã travers deux planches disjointes dâ€™une cloison du bastringue. Puis on faisait comme ellesÂ : enfermÃ©es dehors, on dansait des heures entiÃ¨res, sans retenue, la robe relevÃ©e Ã la taille.

Coconut glousse quand de grands gars sans doute un peu vÃ©naux se frottent contre lui en dansant ou le soulÃ¨vent dans leurs brasÂ : parfois, ils disparaissent dans des sous-sols interdits aux femmes, le fumoir, disent-ils, dâ€™oÃ¹ Coconut ressort tout rouge, un sourire stupide aux lÃ¨vres et lâ€™Å“il vitreux de qui vient dâ€™Ãªtre baisÃ©. Â«Â Cette ville est Ã©tonnante, nonÂ ? me souffle-t-il Ã lâ€™oreille. On dirait que tous les pÃ©dÃ©s, toutes les gouines et tous les nÃ¨gres dâ€™AmÃ©rique ont choisi Paris comme citÃ©-refuge. Pas de prohibition, pas dâ€™inhibitions.

â€”Â Alors, Coco, explique-moi pourquoi je nâ€™ai pas le droit de fumerÂ ?Â Â»

Lorsquâ€™il Ã©clatait de rire, Coconut me mettait mal Ã lâ€™aise. Son rire de gorge charriait plus de chagrin que de joie.

RenÃ© me dit, lui, des choses plus Ã©tranges. Comme de changer dâ€™orbite. De quitter la trajectoire, *loin, plus loin que ce globe dâ€™attente.* Il dit que le suicide est un acte chic, pourvu quâ€™on meure entourÃ© de camÃ©lias blancs et de quelques gobelets emplis de violettesÂ : le sang sur les draps nâ€™en paraÃ®tra que plus vermeil. Jâ€™ai une faiblesse pour ces hommes-lÃ , ces visions-lÃ . Pourquoi ne suis-je pas un hommeÂ ? Mon amour des hommes sâ€™en serait trouvÃ© facilitÃ©Â ! Je suis diffÃ©rente. Fragile, disent-ils. FÃªlÃ©e, enfoncent-ils. *So weird.*

Â«Â Le camÃ©lia est lâ€™emblÃ¨me de mon pays, ai-je dit. Un Ã‰tat que vous ne pouvez pas connaÃ®tre â€• le trou du cul du monde. Il sâ€™appelle Alabama.

â€”Â Alors je viendrai me suicider chez vous. LÃ -bas, en

Alabama.Â Â»

3

APRÃˆS LA FÃŠTE

Â«Â Il sâ€™agit dâ€™une petite anxieuse Ã©puisÃ©e par son travail dans un milieu de danseuses professionnelles. RÃ©actions violentes, plusieurs tentatives de suicide toujours interrompues Ã temps.Â Â»

PROFESSEUR CLAUDE,

psychiatre Ã la Malmaison,

Rapport sur Zjlda Fitzgerald.

Autruches

1940

Lâ€™explication de la vie nâ€™explique rien.

Plus je me livre au jeune docteur du Highland Hospital, plus je mesure lâ€™Ã©chec de lâ€™intelligence Ã saisir son essence. Jâ€™en ai tant vu de ces docteurs. (Â«Â Au moins centÂ !Â Â» affirme Scott et jâ€™entends quâ€™il fait lâ€™addition des honoraires.)

Celui-ci est jeune, et doux, son regard bleu marine me regarde sans me dissÃ©quer ni me soupÃ§onner.

Treize mois dans ma vie â€• cela semble peu mais câ€™est bien trop dÃ©jÃ â€•, jâ€™ai dÃ» me cacher pour Ã©crire. Jâ€™avais trente et un ans. Jâ€™acceptais pourtant lâ€™empire et lâ€™emprise sur moi dâ€™un Ã©poux jaloux, nÃ©vrosÃ© et perdu. Jusquâ€™au jour oÃ¹ câ€™est devenu invivable.

Et pour une fois, depuis dix ans, depuis vingt cliniques au moins sur les deux continents, cette fois enfin le jeune docteur mâ€™a ditÂ : Â«Â Je vous crois.Â Â»

. . . .

Scott, bourrÃ©, pisse dans le lavabo. Parfois Ã cÃ´tÃ©. On trouve au matin des gouttelettes d'urine sÃ©chÃ©es sur le carrelage, et des coulures jaunes sur la faÃ¯ence. Est-ce que je vis dans un zooÂ ? Est-ce que la gloire est lÃ pour cacher le zooÂ ? Câ€™Ã©tait pourtant notre accord â€• du moins nous lâ€™Ã©tions-nous promis â€•, tout sâ€™autoriser Ã lâ€™intÃ©rieur de la plus grande propretÃ©. Je crois bien que je suis en train de perdre mon mari. Lâ€™homme dÃ©licat, si tatillon naguÃ¨re et dotÃ© dâ€™un odorat soupÃ§onneux, sâ€™accommode aujourdâ€™hui des bras de nâ€™importe quelle grognasse Ã lâ€™encolure cernÃ©e de gris. Il ne sent mÃªme plus sa propre haleine, fÃ©tide, irrespirable. Il sâ€™habitue Ã baisser. Ã‰pouse la pente. La prÃ©cÃ¨de, qui saitÂ ?

Car le monde nous abÃ®me maintenantÂ : ils disent que Scott vieillit trop vite, quâ€™il grossit, que lâ€™alcool le dÃ©figure. Mais que croient-ils, les imbÃ©cilesÂ ? Ses livres lui passent par le corps, ses romans trop rares et ses textes mercenaires tellement, tellement nombreux. Accessoirement, ses livres sont passÃ©s par mon corps aussi. Les gens, Ã©crire, pour eux, câ€™est comme une longue conversation que lâ€™on aurait avec soi-mÃªme, comme une confession devant le prÃªtre de la famille (je me rappelle le presbytÃ¨re de Saint-Patrick, tout le laÃ¯us catho de ce curÃ© irlandais qui sentait la friture et jâ€™avais mal au cÅ“ur Ã cause des tubÃ©reuses en vase sur le petit autel, les tubÃ©reuses et lâ€™huile rance, leur parfum capiteux mÃªlÃ© au graillon, la tÃªte me tournait, mauvais mÃ©nage, me disais-je, dangereux mariage, jâ€™ai cru dÃ©faillir, tomber sur le pavÃ© noir et blanc), et pour dâ€™autres encore, Ã©crire câ€™est comme se coucher devant un monsieur ou une demoiselle Freud.

Mais nonÂ : Ã©crire câ€™est passer tout de suite aux choses sÃ©rieuses, lâ€™enfer direct, le gril continu, avec parfois des joies sous les dÃ©charges de mille volts.

*

Hier, rue de Fleuries, chez les Stein.

LewisÂ : Â«Â Ã‰crire, câ€™est boxer avec ses confrÃ¨res, quâ€™ils soient vivants ou morts.Â Â» Ils applaudissaient, gloussaient, Scott le dÃ©vorait des yeux, triste autant que sÃ©duit.

Â«Â Quel connard, a murmurÃ© RenÃ©. Câ€™est Ã§a, la relÃ¨ve amÃ©ricaineÂ ?

â€”Â Il est Ã peu prÃ¨s aussi profond quâ€™un bain de pieds, a dit Coconut, en franÃ§ais et assez haut pour Ãªtre entendu. Viens, Zelda, on va lÃ oÃ¹ sont les vrais hommes qui boxent.Â Â»

Scott mâ€™a regardÃ©e partir avec eux en souriant de mÃ©pris. Puis il se tourna, les yeux mouillÃ©s, vers le gÃ©ant dÃ©poitraillÃ© qui dÃ©jÃ le conchiait en privÃ©. Mais Scott lâ€™ignorait. Scott voulait un homme Ã aimer, Ã rÃ©vÃ©rer, quelque cruel et traÃ®tre que fÃ»t cet homme.

Je ne prÃ©tends pas me mesurer Ã lâ€™amour quâ€™il eut pour son pÃ¨re mais, parfois, je me demande si un jour il mâ€™a aimÃ©e plus que Lewis, plus que Wilson, plus que Bishop. Cet ardent dÃ©sir de me possÃ©der, Ã©tait-ce bien ce quâ€™on nomme lâ€™amourÂ ? Jamais je nâ€™ai Ã©tÃ© regardÃ©e de la faÃ§on recueillie et absolue dont il regardait Lewis cette nuit-lÃ . Des flammes dansaient dans ses pupilles dilatÃ©es. De ses yeux je nâ€™ai connu, moi, que lâ€™iris vert pÃ¢le, Ã©lÃ©gant, presque transparent, et le blanc explosÃ© dâ€™alcool. Ce feu dans les pupilles noires, quel sentiment lâ€™attisait soudainÂ ? Je nâ€™ai pas fini de me poser la question. Je nâ€™aurai jamais fini.

*

Je nâ€™ai pas connu ma mÃ¨re Ã lâ€™heure de sa fraÃ®cheur (elle Ã©tait vieille et obÃ¨se et les reins corrompus quand je naquis) mais un clichÃ© dâ€™elle Ã vingt ans la montre dans toute sa sÃ©ductionÂ : peau laiteuse, yeux bleu porcelaine, et avec Ã§a un nez presque aquilin, un nez noble pour aller avec le corset, les longues anglaises blondes, le nom rÃ©vÃ©rÃ© du pionnier.

Ma pauvre mÃ¨re nâ€™a pas toujours Ã©tÃ© un modÃ¨le de femme amÃ©ricaineÂ : il fut un temps oÃ¹ elle se rÃªvait actrice et chanteuse. Mais son pÃ¨re (mon grand-pÃ¨re esclavagiste et sÃ©nateur) lui signifia quâ€™il lâ€™Ã©tranglerait de ses propres mains plutÃ´t que de la voir chanter nue dans un lupanar. Nue, câ€™est lui qui le disait. Elle voulait juste jouer le rÃ©pertoire. *BrimÃ©e, bridÃ©e, brisÃ©e.*

Et brimant, brisant Ã son tour.

Auntie Julia, les soirs de rÃ©cital, avait toujours des gardÃ©nias dans les cheveux. Sa sÅ“ur Aurora, dont chanter Ã©tait le seul revenu avouable, se produisait dans une robe aussi fine que du papier Ã tabac, et sa seule fantaisie Ã©tait un Ã©ventail de plumes Ã baguettes de strass â€• un luxe sensuel qui me sidÃ©rait. Tal et moi avions fini par trouver une place confortable Ã lâ€™arriÃ¨re de la guinguette et un point de mire parfait, une trappe entrouverte par laquelle nous ne voyions les chanteuses que de dos, Auntie et ses Ã©paules lourdes, Aurora et ses jolies fesses nues sous la robe, et, de face, comme si câ€™Ã©tait nous quâ€™ils fixaient, tous ces hommes excitÃ©s aux yeux noirs en fusion. Un soir que nous Ã©tions lÃ , cachÃ©es, Ã resquiller le spectacle interdit, deux clients nous ont surprises. La tÃªte de ces hommesÂ !â€¦ quand ils ont rÃ©alisÃ© que deux adolescentes blanches Ã©taient lÃ , filles de sÃ©nateur et de juge â€• ceux-lÃ mÃªmes dont le boulot est de pendre haut et court les nÃ©gros comme eux â€•, quand ils ont commencÃ© Ã imaginer les reprÃ©sailles si jamais le marshal et ses hommes avaient vent de cette incursion. Que ne dirait-on pasÂ ? Quâ€™ils les avaient violÃ©es, Ã©videmment, forcÃ©es Ã boire

puis forcÃ©es tout court, et que ne diraient-elles pas, ces petites sorciÃ¨res blanches et riches, pour sâ€™exonÃ©rer aux yeux de leurs pÃ¨res dÃ©tenteurs de la LoiÂ ?

En trois phrases et vingt secondes, Auntie mâ€™avait appris la politique. Et je dois confesser que je nâ€™ai pas aimÃ© Ã§a. Tallulah non plus. Parce quâ€™on Ã©tait trop bien sous la galerie de la guinguette, Ã suivre la musique, Ã danser, dÃ©braillÃ©es oui, mais sans lâ€™idÃ©e du crime, sans lâ€™idÃ©e de provoquer. On Ã©tait bien, on dansait. Danser nâ€™est pas un crime.

. . . .

Ã€ lâ€™Ã©poque de sa cour, Scott mâ€™avait fait cadeau dâ€™un grand Ã©ventail en plumes dâ€™autruche bleues que jâ€™ai gardÃ© avec moi toute ma vie, mÃªme au grÃ© de mes transferts hospitaliers. Lâ€™Ã©ventail trouvait toujours sa place â€• sinon son utilitÃ© â€• dans un soufflet de valise.

*

Dans les bus de Paris, dans les bars, dans les boÃ®tes de jazz, je frÃ´le beaucoup de noirs (ici, les gens bien disent Â«Â hommes de couleurÂ Â», exactement comme lâ€™aristocratie dâ€™Alabama Ã laquelle jâ€™appartiens) et ces noirs vont libres, pas sÃ©parÃ©s des blancs, ils sourient avec simplicitÃ© et, bien quâ€™ils soient propres, *cent fois plus propres que les colorÃ©s de chez nous,* parfois la tÃªte me tourne sâ€™ils entrebÃ¢illent leur veston ou retroussent les manches de leur chemise impeccable, car alors je retrouve Auntie, ma nannyâ€¦ *enfinâ€¦, pas elle en personne, mais le jeune fils dâ€™Auntie, si doux, si bien Ã©levÃ©, qui bossait aux*

Ã©curies et me hissait, petite, sur mon poney appaloosa. Parfois je faisais exprÃ¨s de rater lâ€™Ã©trier pour tomber dans ses bras. Et dans ses bras câ€™Ã©tait câ€™Ã©tait câ€™Ã©tait mal Câ€™Ã©tait si doux que câ€™Ã©tait mal Je crois.

Ã€ y resonger aujourdâ€™hui, avec sa robe blanche constellÃ©e de taches noires comme peintes Ã lâ€™encre de Chine dâ€™un pinceau lÃ©ger, ce double poney â€• pour moi un cheval immense â€• cherchait Ã nous dire quelque chose.

Ce jour de 1920 oÃ¹ je quittai la maison, oÃ¹ Scott vint me chercher Ã la gare â€• ce jour oÃ¹ mon prince mâ€™enleva â€•, ma mÃ¨re devenue Ã©trangÃ¨re mâ€™inspecta sous la vÃ©randa, des pieds Ã la tÃªte, avec dÃ©goÃ»t. Enfin elle vit dans mes cheveux la guirlande de gardÃ©nias composÃ©e par AuntieÂ : Â«Â Bien sÃ»râ€¦ Il ne te manquait plus quâ€™une coiffure de nÃ©gresse.Â Â»

Danser

Place de Clichy. Jâ€™ai fait tant dâ€™heures Ã la barre et sur les pointes que mes pieds Ã©taient en sang, mon entrecuisse dÃ©chirÃ© par les Ã©tirements. Lioubov dit que je suis une exaltÃ©e, puis elle rit en attrapant une cigarette rose Ã bout dorÃ©, de celles quâ€™elle fait venir, jâ€™ignore comment, de sa Russie perdue. Quand jâ€™ai dÃ» chercher un taxi sur le boulevard, je marchais Ã peine, boitillant, les pieds en feu et les jambes en canard. Le taximÃ©don hÃ©sitait Ã me faire monter dans sa voiture, comme si jâ€™Ã©tais dingo ou dangereuse. Lui aussi a fini par rigolerÂ : Â«Â Ã€ vous voir marcher comme Ã§a, jâ€™ai cru que vous Ã©tiez en train dâ€™accoucher et que vous perdriez les eaux sur ma banquette arriÃ¨re. Alors, comme Ã§a, vous Ãªtes danseuseÂ ? Dans quel cabaretÂ ?Â Â»

Je voulais Ãªtre une ballerine. On ne commence pas la danse Ã trente ans, mâ€™avait dit Lioubov, mais jâ€™ai posÃ© une belle liasse de billets verts sur la table. Â«Â Jâ€™ai vingt-sept ans, madame. Et jâ€™ai dansÃ©, enfant, jusquâ€™Ã seize ans.Â Â» Elle a haussÃ© les Ã©paules et tirÃ© plus fort sur la cigarette rose Ã bout dorÃ©. Â«Â Alors, câ€™est Ã peine si vous aurez besoin de moi.Â Â»

Jâ€™aurais voulu quâ€™on me laisse le temps. Avant dâ€™Ãªtre Ã©toile, avant mÃªme dâ€™Ãªtre corps de ballet, quâ€™on me laisse Ãªtre une dÃ©butante, une petite fille Ã tutu ridicule, un petit rat menu et rapide. Ã€ vingt-huit ans, on nâ€™a plus le temps. Câ€™est fichu, me disaient les yeux peints de Lioubov. Et que jâ€™Ã©tais quand mÃªme bien dÃ©rangÃ©e. Â«Â Ce sera tous les soirs aprÃ¨s 18 heures, la

fin de mes cours.Â Â» MoiÂ : Â«Â Mais je ne veux pas Ãªtre seule. Je veux faire du ballet.Â Â» Elle, pompant plus fort la cigarette rose et orÂ : Â«Â Je veux vous voir demain seule. AprÃ¨s on dÃ©cidera.Â Â»

â€¦ Fitz se plaint. Jâ€™arrive en retard dans les soirÃ©es. Jâ€™arrive Ã peine prÃ©sentable aux dÃ®ners chez les Stein, les Murphy, les Molloy, les Gulbenkian, les Malone â€•*please, leave me alone.*

Parfois je sens la sueur sous les bras, dit-il. Parfois jâ€™ai oubliÃ© de me recoiffer dans le taxi et je ressemble Ã une femme des rues, dit-il aussi. Je lui fais honte. Ce nâ€™est pas nouveau, mais Ã§a va empirant. Au sous-sol du DÃ´me, il y a Lulu qui mâ€™aide Ã me repoudrer. Sa coco ne me fait rien, je crois, mais je la prends quand mÃªme parce quâ€™elle dit quâ€™avec un grand verre de bourbon cul sec, derriÃ¨re, Ã§a dÃ©cuple mes chances dâ€™avoir lâ€™air heureuse et fiÃ¨re de moi. Parfois, je voudrais ne jamais remonter des lavabos, rester assise Ã cÃ´tÃ© de Lulu Ã dÃ©visager les clients jeter leurs piÃ©cettes dans la soucoupe. Certains descendent juste pour lui acheter des cigarettes, dâ€™autres lui font des signes indiens et elle disparaÃ®t dans son vestiaire pour leur tendre en Ã©change dâ€™un billet pliÃ© en quatre le petit papier pliÃ© en huit contenant la dose Lulu.

Les hommes, on les entend pisser dans lâ€™urinoir, on entend la chasse, mais on nâ€™entend pas lâ€™eau du robinet, ni le glissement du savon sur son axe oblique, ni le rouleau de la serviette Ã mains. AprÃ¨s, ils vont vous caresser la joue, ils vont vous beurrer un toast et vous baiserez leurs doigts pour les remercier. Quand il est soÃ»l, Francis lui aussi oublie de se laver les mains. Jâ€™ai envie de le tuer alors.

Ã‡a sent la crevette dÃ¨s quâ€™il est entrÃ© dans le lit et quâ€™il brasse lâ€™air des draps. Comment ne le sentent-ils pas eux-mÃªmesÂ ? Ils rougiraient et bondiraient hors de la couche si seulement ils pouvaient savoir, si seulement ils sentaient leur odeur de crevette. Ou de fromage italien. Ou de cadavre.

Mais non, ils sâ€™Ã©vitent eux-mÃªmes. Câ€™est leur plus gros boulot, lâ€™emploi principal de leur tempsÂ : Ã©viter ce corps dont ils se vantent et nâ€™ont que dÃ©goÃ»t eux-mÃªmes.

Jâ€™entre dans le boudoir oÃ¹ Scott Ã©crit. Jâ€™attends que ses doigts hÃ©sitent, que les touches de la machine se dÃ©tachent du papier, quelques secondes en suspens avant de frapper Ã nouveau. Le dos de Scott sursaute dans le fauteuil.

Je lui demande, je dois crier un peuÂ : Â«Â PourquoiÂ ? Pourquoi est-ce que je ne me reconnais pas sur les photosÂ ? Pourquoi est-ce que je suis un jour cette jeune femme blonde et souriante, si mutine, si dÃ©licate, une tÃªte dâ€™actrice bouclÃ©e tel un agneau, et pourquoi dix jours plus tard cette affreuse matrone Ã la mÃ¢choire carrÃ©e, aux traits nommasses, une gueule de docker en grÃ¨veÂ ?Â Â»

Scott se retourne, me toiseÂ : Â«Â Pour ce qui me concerne, tu es toujours la mÃªme, BÃ©bÃ©.Â Â»

Jâ€™ai interdiction de dire Â«Â le bureauÂ Â» pour dÃ©signer la piÃ¨ce oÃ¹ il Ã©crit. Le bureau câ€™est pour les clercs, les dactylos, les assureurs et les gosses de riches qui ont une chambre Ã eux avec un secrÃ©taire Ã rouleau et un siÃ¨ge de cuir bien Ã eux. Il est snob comme un pauvre â€• un pauvre honteux.

Aux visiteurs je dis Â«Â son salon privÃ©Â Â», ou bien je dis Â«Â le cabinet de travailÂ Â», mais Ã moi-mÃªme je ne me mens pas et je dis Â«Â la piÃ¨ce oÃ¹ Ã§a pueÂ Â». Le tabac, lâ€™alcool chic dont lâ€™odeur maltÃ©e a infestÃ© jusquâ€™aux murs, le corps de lâ€™homme qui ne prend plus soin de lui, oublie les douches matin et soir, oublie le bain hebdomadaireÂ ; lâ€™homme crasseux, dÃ©formÃ©, avachi, qui se laisse aller.

Pour moi, je nâ€™ai pas Ã regretter ma solitudeÂ : jamais,

dans les suites ni les villas ni les appartements, on nâ€™a pensÃ© Ã me rÃ©server une piÃ¨ce, ohÂ ! un dÃ©barras mâ€™aurait comblÃ©e, un cagibi Ã moi oÃ¹ jâ€™aurais pu Ã©crire. Cela ne figure pas au programme du Couple IdÃ©al, cela ne ferait pas bien non plus dans le catalogue de la GÃ©nÃ©ration Foutue qui est une affaire de mecs blancs narcissiques.

Lewis, si seulement je pouvais le castrer, jâ€™en serais heureuse Ã un point que personne nâ€™imagine. Lui couper ses boules de sÃ©crÃ©tion dont il est fier comme de deux cancers. HÃ©las, pas plus que la table pour Ã©crire, je nâ€™ai le lit de dissection quâ€™il faut pour ces jeux-lÃ . Ni la cruautÃ©, dâ€™ailleurs. La mauvaise fille en moi fatigue. Se lasse. Expire bientÃ´t.

Retour de nos bouges nocturnes, il nous faut souvent traverser le Paris des pauvres, des quartiers angoissants, des rues noires au pavÃ© gras sous la semelle, mÃ©lange dâ€™eaux usÃ©es et de suie, tandis que derriÃ¨re les faÃ§ades rongÃ©es de lÃ¨pre, dans les couloirs tÃ©nÃ©breux et les escaliers aux rampes branlantes, lâ€™odeur du chou et du rata le dispute au remugle des latrines sur le palier. Ce matin, tandis que nous cherchions un taxi en quittant La Cigale (on sâ€™Ã©tait tellement ennuyÃ©s Ã boire du Champagne tiÃ¨de, coincÃ©s entre Picasso, mÃ©prisant, Cocteau, jacassant, un joli gigolo, lâ€™air ailleurs, ainsi que trois princesses emplumÃ©es jouant les muses alors quâ€™elles ne sont que des comptes en banque), nous avons errÃ© par les ruelles au milieu des poubelles renversÃ©es. Les bouchers portaient sur lâ€™Ã©paule des carcasses blanc et rouge Ã lâ€™odeur froide et gÃªnante, dans les bistrots on Ã©tendait la sciure du jour sur le carreau et les concierges, vidant Ã grands gestes leurs seaux de lessive Ã la crÃ©osote, semblaient viser les pieds des passants et le cul des chiens errants. Scott a balbutiÃ© ces mots si justesÂ : Â«Â Faubourgs malheureuxâ€¦ Tout enduits de malheur.Â Â»Je lâ€™ai serrÃ© contre moi, jâ€™ai baisÃ© sa bouche et oubliÃ© lâ€™haleine fÃ©tide. Je lâ€™aime tant,

certaines fois.

Câ€™est comme vivre dans une sphÃ¨re de lumiÃ¨re, une aura qui nous enrobe tous deux et se dÃ©place avec nous. Dans ces instants-lÃ , nous sommes Ã©ternels.

*

Hier, la nuit, nous avons tellement ri et dÃ®nÃ© de si bonne humeur, la compagnie Ã©tait merveilleuse et il fallut danserâ€¦

HÃ©las, dans mes chaussons de satin, Ã§a saigne et sâ€™Ã©crabouille. Mon destin fait des siennes, et le maigre espoir se fait nouille. Certains disent que je lâ€™ai cherchÃ©e, que jâ€™ai voulu et fomentÃ© ma dÃ©chÃ©ance. Les imbÃ©cilesÂ !

Je me souviens des nuits au camp Sheridan, oÃ¹ je dansais jusquâ€™Ã ne plus sentir sous mes pieds que la brÃ»lure du cuir frottÃ© au parquet de la piste. Jâ€™Ã´tais mes escarpins et je continuais pieds nus. Les aviateurs applaudissaient, et les mÃ©canos, et les radios, et les aiguilleurs. Mes jupes tourbillonnaient et, dâ€™un doigt brandi ou dâ€™une grimace de la bouche, je reproduisais les signes des garÃ§ons que je ne comprenais pas. Jâ€™Ã©tais la jeune putain, la petite salope bourgeoise de Montgomery, la Miss Alabama des casernes et des prisons. Et je nâ€™en savais rien.

Qui condamneraÂ ? Qui dira quâ€™on nâ€™est pas bien dans les bras dâ€™un homme, entre ces bras enveloppants dâ€™un garÃ§on si doux, si sÃ©rieux, qui part Ã cette absurditÃ© de guerreÂ ? On voudrait tant les chasser, ceux qui gÃªnent, toutes ces gueules cassÃ©es quâ€™on croise dans les mÃ©tros et les coupe-gorge de Paris, toutes ces gueules illisibles sous les coutures et les raccords plastiques. Leur difformitÃ© physique est le reflet de notre monstruositÃ©

morale.

Â«Â Je voudrais un peu plus de tenue, se plaint Lioubov. Jâ€™ai lâ€™habitude de gens qui sacrifient tout pour la barre et le miroir. Ils confondent lâ€™exercice et lâ€™art, mais ce qui vous semble sacrilÃ¨ge est la vÃ©ritÃ© triste et vraie. Car il nâ€™y a pas de don, ma beautÃ©, pas de destinÃ©e, il nâ€™y a que cet exercice terrible et exclusif de suer, de gÃ©mir, dâ€™implorer qui finit par fonder lâ€™art. Ã€ condition quâ€™on oublie le miroir.

Â«Â Comment voudriez-vous danserÂ ? Vos jambes sont si maigres, la cheville nâ€™est pas plus grosse que mon poignet. Et de la cheville au genou, vous nâ€™avez rien que les os â€• aucun muscle, pas mÃªme un dÃ©but de mollet. Vos jambes sont atrophiÃ©es, mon petit. Autant vous le dire avant que vous ne couriez vers de faux espoirs.Â Â» Si câ€™est ainsi, je redoublerai de travail. Et je ferai couper toutes les photos oÃ¹ jâ€™apparais en pied, que plus jamais lâ€™on ne puisse voir ces jambes de bois.

La nuit tombait. Je me suis assise dans le soir, sur ce banc du boulevard des Batignolles oÃ¹ les marronniers embaument et dâ€™oÃ¹ je peux voir le cinÃ©ma PathÃ©-ClichyÂ : ce nâ€™est pas un cinÃ©ma, pas un thÃ©Ã¢tre. Câ€™est un vaisseau merveilleux, une proue de verre qui sâ€™avance sur la place et veut plonger dans la rue dâ€™Amsterdam, dÃ©valer de ses cales jusquâ€™Ã la gare Saint-Lazare. Certains soirs, je quitte le studio trop fourbue, trop fatiguÃ©e pour avoir envie de voir du monde. Je vais sur ce banc des Batignolles et je contemple le navire-cinÃ©ma jusquâ€™Ã en oublier lâ€™heure. Je me demande si jâ€™ai dÃ©jÃ vu un bÃ¢timent plus beau, un monument devrais-je dire, si fragile et glacÃ© et viril et brillant de mille feux.

â€¦ Comme scintillent un peu plus tard les marches du mÃ©tro, bitume noir incrustÃ© de mica qui fait de chaque

pas, chaque degrÃ©, une lente descente vers le ciel inversÃ©, cette nuit noire des tunnels oÃ¹ tu cherches en vain sous la voÃ»te une constellation amie.

Terrasse de La Rotonde. Je suis en retard mais personne nâ€™a rien dit, ils Ã©taient tous Ã admirer Kiki, jeune et jolie catin qui pose pour des pauvres rapins, tellement intoxiquÃ©e quâ€™on voit dÃ©jÃ la suite. Comment les hommes couchent avec Ã§a, sans dÃ©goÃ»t de passer aprÃ¨s tous les autres. Ils nâ€™ont donc aucune fiertÃ©, Ã moins quâ€™ils nâ€™aiment tremper leur chose dans les miasmes du prÃ©cÃ©dent, que lâ€™excitation leur vienne de la pollution. Cinq heures plus tard, cette Kiki chantait encore, au Jockey, et le patron de la boÃ®te lâ€™a fait taireÂ : on ne pouvait plus danser, elle Ã©touffait la musique de ses braillements. Mon pied gauche me faisait un mal de chien, je voulais rentrer, mais sans pouvoir marcher. Scott haussait les Ã©paules. Pas envie de quitter le dancing pour me trouver un taxi.

Scott dit que je suis jalouse, que cette Kiki est lâ€™Ã©gÃ©rie des grands peintres modernes et que je nâ€™entends rien Ã ses talents de chanteuse. Scott ditÂ : Â«Â Je tâ€™interdis de prendre le mÃ©tro. Nâ€™as-tu aucune idÃ©e du danger â€• sans parler de lâ€™inconvenanceÂ ! OhÂ ! et puis, cesse de boiterÂ ! Tu fais pitiÃ©.Â Â»

Je ne sais plus comment on a atterri au bar du Lutetia, et encore moins comment on sâ€™est retrouvÃ©s Ã lâ€™aube dans la voiture du shah de Perse, Scott hurlant, rouge dâ€™excitation, heureux comme un gaminÂ : Â«Â Il mâ€™a filÃ© ses clefs, BÃ©bÃ©Â ! jâ€™ai les clefs du carrosse.Â Â» Jâ€™Ã©tais Ã lâ€™arriÃ¨re avec deux putes â€• une fille, un garÃ§onÂ ; Ã lâ€™avant, il y avait Maxwell, si mal Ã lâ€™aise, qui supplia Scott de lui laisser le volant et, lorsque la limo sâ€™engagea incertaine dans lâ€™un des guichets du Louvre, jâ€™entendis Maxwell murmurerÂ : Â«Â Merci mon Dieu.Â Â» Mais au second guichet, Ã lâ€™angle de Rivoli, la voiture quitta son axe et le pilier de gauche arracha lâ€™aile avant et la portiÃ¨re du conducteur. Alors, oui, jâ€™ai hurlÃ©. Je crois que jâ€™ai profÃ©rÃ© des insultes que jâ€™ignorais

connaÃ®tre. Maxwell disaitÂ : Â«Â Calmez-vous, Zelda, vous nâ€™arrangez rienÂ Â», Scott balbutiait entre deux rires idiotsÂ : Â«Â OupsÂ ! mon bÃ©bÃ© est pas contente, mon bÃ©bÃ© fait colÃ¨reÂ Â», et jâ€™avais si mal au pied, si atrocement mal que je ne pouvais mÃªme pas sauter de voiture et mâ€™enfuir.

Au bas de notre immeuble, Maxwell a pris congÃ© et ordonnÃ© aux deux putes de le suivre. Nous Ã©tions Ã peine sortis de lâ€™ascenseur grinÃ§ant (une fois encore, Scott passa devant et laissa se refermer sur mes doigts la portiÃ¨re Ã croisillons), nous nâ€™avions mÃªme pas franchi le seuil de lâ€™appartement, quâ€™il attaqua. Gomment osais-je lui parler comme Ã§a en publicÂ ? PireÂ : devant son Ã©diteurÂ ? Le shah de Perse, on sâ€™en fout, mais MaxwellÂ ?

Et moiÂ : Â«Â Tu tâ€™inquiÃ¨tes du jugement de Maxwell, qui est peut-Ãªtre notre seul ami vÃ©ritableÂ ? Maxwell, qui tâ€™a ramassÃ© ivre mort tant de fois, qui tâ€™a sorti de tant de bars quâ€™il connaÃ®t par cÅ“ur la couleur et lâ€™odeur de ton vomiÂ ? Moi, je mâ€™inquiÃ¨te de ce putain de carrosse, comme tu disÂ ! Avec quel argent allons-nous le rÃ©parerÂ ?Â Â»

Lui, alors, voulant marcher sur moi mais trÃ©buchant sur le tapisÂ : Â«Â EspÃ¨ce de garceâ€¦ Maxwell est mon ami, pas le tienâ€¦ Ne sera jamais le tienâ€¦ Max sait Ã quoi sâ€™en tenir sur toi, ne tâ€™inquiÃ¨teÂ !Â Â» Il fait un pas, titube, se rÃ©cupÃ¨re puis virevolte, sâ€™emmÃªle cette fois les deux pieds dans le tapis â€• *de Perse, lui aussi,* songÃ©-je sans pouvoir en rire. Je lâ€™aide Ã se relever, je le soulÃ¨ve par les aisselles, il veut me repousser, me frapper, mais ses poings sont deux moignons hagards. Je le lÃ¢che, ses mains et ses bras battent lâ€™air avec frÃ©nÃ©sie pour garder lâ€™Ã©quilibre, son visage fanÃ© retrouve un instant la tension et lâ€™Ã©clat de la jeunesse puis la gravitÃ© lâ€™emporteÂ : il se renverse, catapultÃ© en arriÃ¨re sur le cul et sa tÃªte cogne contre un pied de table.

Lui, des larmes de rage dans les yeuxÂ : Â«Â GarceÂ !

Garce mauditeÂ ! tu as couchÃ© avec Max aussiÂ ? Tu as couchÃ© avec tous mes amisÂ ! Pour quâ€™ils me dÃ©testentâ€¦ quâ€™ils me tracentâ€¦ me trissentâ€¦ me trahissentÂ !Â Â»

Moi, mâ€™entendant direÂ : Â«Â Je nâ€™ai couchÃ© avec personne, Scott. *Personne de tes amis.Â Â»*

RelevÃ©, il se cramponne au dossier dâ€™un fauteuil, me mesure du regard, tente aussi de mesurer les distances et le chemin le plus court jusquâ€™Ã la salle de bains oÃ¹ je me suis rÃ©fugiÃ©e, il sâ€™Ã©lance, il accÃ©lÃ¨re mais les genoux lÃ¢chent et flageolent comme les jambes du taureau dans lâ€™arÃ¨ne, il y met tant de dÃ©sespoir quâ€™il dÃ©rape et finit Ã genoux sur le carrelage, le menton fracassÃ© contre le rebord de la baignoire. Je lui jette une boÃ®te de compresses et le flacon dâ€™eau oxygÃ©nÃ©e.

MoiÂ : Â«Â Te voici enfin avec une cicatrice, Goofo, une balafre comme les vrais durs, les vrais hommes. Tu pourras te vanter toi aussi de lâ€™avoir eue au combat.Â Â»

Lui, gÃ©missantÂ : Â«Â Lewisâ€¦, non. Tu ne lâ€™auras pas. Lewis est Ã moi.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Je dirais plutÃ´t que câ€™est toi qui lui appartiens. Et je te le laisse. Cet ami-lÃ ne sera jamais le mien, câ€™est sÃ»r.Â Â»

En refermant la petite armoire Ã pharmacie, je croise mon image dans le miroir. Jâ€™ai cent ans. Cent ans et câ€™est irrÃ©versible. Lâ€™aviateur est si loin. Quâ€™ai-je faitÂ ?

*

Lewis, Lulu le surnomme Oâ€™Connard. Â«Â Vous, les Amerloques, je vous ai Ã la bonne en gÃ©nÃ©ral â€• et câ €™est pas uniquement la cause aux pourliches â€• mais Ã§ui-

ci, vraiment, je ne peux pas le sentir. Non mais, quel prÃ©tentiardÂ ! Croit-y mâ€™en imposerÂ ? Le roi nâ€™est pas mon cousinÂ ! La vÃ©ritÃ©, câ€™est que les types comme lui je les connais et jâ€™en croise treize Ã la douzaineÂ : Ã§a veut pisser plus haut que son auguste cul, mais moi je vous le dis, Zelda, câ€™est quâ€™un loquedu. Un qui se raconte des films, un mythomane, voilÃ ce quâ€™on murmureÂ : ses faits dâ€™armes, sa bravoure Ã la guerre et le nombre de ses combats â€• tout aurait Ã©tÃ© sacrement gonflÃ©, sinon inventÃ© total pipeau.Â Â»

Il est si infatuÃ©, si gros de sa personne. Sa faÃ§on de me toiser en tÃ©tant son cigare cubain puis de tourner vers Scott un regard accablÃ© â€• dÃ©menti par le sourire carnassierÂ : Â«Â Pauvre Fitz, tu as vraiment Ã©pousÃ© une conne doublÃ©e dâ€™une cinglÃ©e redoublÃ©e dâ€™une salope.Â Â»

Et ce brave Fitz, rosissant tel un premier communiant, buvant le calice et gobant lâ€™hostie de sa parole, comme sâ€™il nâ€™Ã©tait pas lui le grand Ã©crivain de notre gÃ©nÃ©ration, et lâ€™autre, Oâ€™Connard comme dit Lulu (Ã§a me fait encore hurler de rire), le styliste indigent de la gÃ©nÃ©ration et le plus mauvais Ã©crivain amÃ©ricain de tous les temps. Scott sâ€™imaginait quâ€™il avait besoin de Lewis, de sa geste sportive et de ses certitudes patriotiques pour y reposer ses tourments dâ€™homme et son inquiÃ©tude dâ€™artiste, quand câ€™Ã©tait lâ€™autre, le poussah Ã la veine Ã©puisÃ©e, le suceur de novilleros qui venait sâ€™abreuver Ã son gÃ©nie, sucer un peu de ce sang Ã©lu qui lui manquera toujours, lui qui allait montrer dans ses romans ultÃ©rieurs quâ€™il nâ€™avait strictement rien pigÃ© aux hommes comme aux femmes. Pour comprendre, il faut aimer. Lewis le connard nâ€™aimait que sa personne, et câ€™Ã©tait si peu, le tour en Ã©tait fait si viteâ€¦

Â«Â Un attrape-gogosÂ Â», voilÃ ce quâ€™elle dit, Lulu, de Lewis le hÃ©ros, mais elle en a tant vu, de ces fabulateurs, qui la soÃ»laient de leurs bobards. Je dis Ã Lulu quâ€™elle a un bien beau foulard sur la tÃªte. Â«Â Câ€™est du Schiaparelli,

beautÃ©. Une dame du monde â€• ou du demi-monde â€•, lâ€™a oubliÃ© sur une banquette, et câ€™est Gaston, le chef de rang, qui a descendu les marches pour me lâ€™offrir.Â Â» Elle dÃ©noue le carrÃ© pour me le montrer en son entier, et je sourisÂ : sous la soie de luxe, Lulu cachait sa mise en plis. Elle tÃ¢te les bigoudis pour vÃ©rifier que les cheveux ont sÃ©chÃ©, puis elle dÃ©fait tranquillement les rouleaux, se grattant Ã§Ã et lÃ le cuir chevelu avec une aiguille. Ses ongles Ã©brÃ©chÃ©s sont peints dâ€™un vernis vieux bronze, Ã la couleur exacte des piÃ¨ces qui tombent dans la soucoupe.

Lioubov a poussÃ© un cri dâ€™effroi en dÃ©couvrant mon pied infectÃ©Â : Â«Â Vous Ãªtes folle de rester comme Ã§a.Â Â» On a pris un taxi jusquâ€™Ã LariboisiÃ¨re, oÃ¹ un chirurgien a incisÃ© lâ€™abcÃ¨s puis mâ€™a dit dâ€™une voix de basseÂ : Â«Â *Mon petit enfant* (jâ€™ai ressenti un frisson Ã mâ€™entendre appeler ainsi, jâ€™ai pensÃ© en un Ã©clair aux bras secs du Juge, aux mains arides de ce pÃ¨re qui ne mâ€™avait jamais serrÃ©e contre lui ni caressÃ©e. Câ€™Ã©tait comme si le chirurgien Ã gros favoris rouges â€• une face dâ€™ogre assez repoussante, pour dire la vÃ©ritÃ© â€• voulait mâ€™apprendre enfin ce que câ€™Ã©tait quâ€™un vrai pÃ¨re, un pÃ¨re enveloppant), mon petit enfant, vous pourrez vous estimer heureuse si nous nâ€™avons pas Ã vous amputer. Il y a une cochonnerie installÃ©e dans votre blessure, qui sâ€™appelle un staphylocoque dorÃ©.

â€• DorÃ©Â ? Câ€™est dÃ©jÃ Ã§a.Â Â»

Je faisais la fiÃ¨re, mais jâ€™entendis ma voix trembler sous le plastron.

Â«Â Ne riez pas trop, mon petit. Jâ€™ai une autre nouvelleÂ : il faudra mettre une croix sur la danse.

â€”Â Pour combien de semainesÂ ?Â Â»

Il Ã©carquilla ses gros yeux Ã cils rouges.

Â«Â Maisâ€¦ pour toute la vie, mon petitÂ ! Plus de danse, jamais. Jâ€™ai dÃ» vous retirer un muscle de la voÃ»te plantaire, et plusieurs ligaments resteront atrophiÃ©s.

â€”Â Je vais Ãªtre infirmeÂ ? La gangrÃ¨ne va sâ€™installer et vous allez me couper le pied, câ€™est Ã§aÂ ?

â€”Â Comme vous y allezÂ ! vous ne connaissez donc que les extrÃªmesÂ ? La question de la gangrÃ¨ne, jâ€™en fais mon affaire, laissez-moi la rÃ©gler. Vous, je vous demande dâ€™Ãªtre raisonnable. *(Ici, Lioubov Egorova eut un haussement dâ€™Ã©paules et hocha la tÃªte avec une incroyable classeÂ ; je me suis souvenue quâ€™elle Ã©tait princesse en son pays, la princesse Troubetskoy.)* Avec votre caractÃ¨re bien trempÃ©, je suis certain que vous galoperez de nouveau. Câ€™est Ã peine si lâ€™on vous verra boiter. Boitiller, peut-Ãªtreâ€¦ Boitocher, guÃ¨re plus. Je vous fais confiance pour corriger Ã§a trÃ¨s vite.Â Â»

Sanatorium de la Malmaison

1930, avril

Â«Â **J**e nâ€™ai jamais Ã©tÃ© une maÃ®tresse de maison ni une femme au foyer. Je laisse Ã§a aux bonnes femmes. Je nâ€™ai jamais su organiser un dÃ®ner, encore moins cuire un Å“uf. La vaisselle, la lessive, *nada.* En fait il nâ€™y avait rien Ã tenir, ni maison, ni mÃ©nage, ni buanderie car nous ne possÃ©dons rien. On dÃ©mÃ©nage tout le temps dâ€™hÃ´tels en meublÃ©s. Ne rien possÃ©der nous ruine. Lâ€™idÃ©e dâ€™acheter une paire de draps ne nous a pas effleurÃ©s, par exemple. Quant Ã broder une paire de draps ou rien quâ€™un mouchoir, comme font les bonnes femmes, vous imaginez, professeur. Jâ€™aimais cette vie, ce tourbillon. Scott disait Ã§a Ã ses amisÂ : Â«Â Jâ€™ai Ã©pousÃ© une tornade.Â Â» Vous ne pouvez pas savoir, professeur, la violence des orages en Alabama. Je suis comme le ciel de mon pays. Je change en une minute. Lâ€™ironie du sort est de finir clouÃ©e dans une chambre dâ€™hÃ´pital, rÃ©duite Ã nâ€™Ãªtre plus quâ€™une femme-tronc, une tÃªte qui sort de la camisole.

Je nâ€™ai jamais, je dis bien jamais, prÃ©parÃ© Ã manger Ã ma fille. Je nâ€™ai jamais su donner un ordre cohÃ©rent Ã un domestique, une nounou ou une cuisiniÃ¨re.

De toute faÃ§on je nâ€™ai jamais aimÃ© manger. Longtemps, je me suis nourrie Ã minuit dâ€™une salade dâ€™Ã©pinards et de Champagne. Ã€ Paris, certaines ont essayÃ© de mâ€™imiter, le Â«Â mÃ©dianoche amÃ©ricainÂ Â», elles appelaient Ã§a. Elles tombaient dans les pommes au bout de deux jours.

Mon corps extrÃªme nâ€™a besoin dâ€™aucun combustible.

Lâ€™anorexieÂ ? Quoi encoreÂ ? Entre lâ€™asthme et lâ€™eczÃ©ma, vous ne trouvez pas quâ€™on mâ€™a affublÃ©e dâ€™assez de tares comme Ã§a sans aller en chercher une nouvelleÂ ? Oui, jâ€™ai perdu huit kilos, parce que je danse cinq heures par jour et quâ€™aprÃ¨s je suis si fatiguÃ©e que je ne peux rien avaler de solide.

OhÂ ! savez-vous quâ€™hier en quittant mon appartement pour faire un tour du parc, je suis tombÃ©e dans le couloir sur deux pensionnaires que je connaisÂ : LÃ©on, le dÃ©corateur des Ballets russes, et Ravel, le musicien. Ils mâ€™ont dit quâ€™ils Ã©taient lÃ pour surmenage. Nâ€™est-ce pas notre cas Ã tousÂ ?â€¦ Lâ€™alcoolÂ ? Quoi lâ€™alcoolÂ ? Je sais que je suis arrivÃ©e soÃ»le, parce que sans ce litre de vin je nâ€™aurais pas eu le courage ou lâ€™indÃ©cence de monter dans le taxi. Ne vous inquiÃ©tez pas pour lâ€™alcool. Quand jâ€™aurai repris ma danse, il nâ€™en sera plus question.

Mon Ã©poux vous a-t-il dit que le Ballet du San Carlo de Naples me demandait pour un soloÂ ? Un engagement Ã lâ€™opÃ©ra, vous vous rendez compteÂ ? Il faut que je sorte au plus vite, professeur, câ€™est la chance de ma vie et si jâ€™allais la raterÂ ? Mon pied guÃ©ri, je vais danser enfin. OhÂ ! ce nâ€™est pas un rÃ´le dâ€™Ã©toile, mais un grand second rÃ´le qui vaut largement le premier. Et jâ€™ai lâ€™habitude des seconds rÃ´les pourris.

. . . .

Lui, l'aviateur, il me faisait manger. Avec trois fois rien, deux pommes de pin, trois sarments de vigne, il faisait un feu sur la plage et nous mangions les poissons pÃ©chÃ©s du matin, les tomates gorgÃ©es de soleil et de sucre, et des

pÃªches, des abricots. Avec les fleurs des courgettes il faisait des beignets dÃ©licats et lÃ©gers comme l'air â€“Â la cuisine de mon enfance, si grasse, si grossiÃ¨re, Ã©tait une insulte au goÃ»t et au corps.

L'aviateur, un jour qu'il faisait la vaisselle dans notre bungalow, il s'est tournÃ© vers moi avec un large sourire et ses yeux pÃ©tillaientÂ : "Ã”te-moi d'un doute. Tu es bien une femme, n'est-ce pasÂ ?"

....

Je pleure, vous ditesÂ ? OuiÂ ?â€¦ AhÂ ! Tiensâ€¦ je pleure.

Si je ferme les yeux, si je tends la main, je peux toucher son visage, ses cheveux bouclÃ©s toujours mouillÃ©s, son odeur d'homme brun.

La derniÃ¨re fois que j'ai pleurÃ©, je devais avoir six ans. Ben Ã§a alors.

Je sais ce qu'on dit de moi. Ce que vous ont dit Scott, ma mÃ¨re, mes sÅ“urs.

Ils mentent, ou disonsÂ : ils se trompent. Scott et moi nous avions besoin lâ€™un de lâ€™autre, et chacun a utilisÃ© lâ€™autre pour parvenir Ã ses fins. Sans lui, je me serais retrouvÃ©e mariÃ©e au garÃ§on gris, le substitut du procureur dâ€™Alabama, autant dire que jâ€™aurais Ã©tÃ© me jeter dans le fleuve avec du plomb plein les poches. Sans moi, il nâ€™aurait jamais connu le succÃ¨s. Peut-Ãªtre mÃªme pas publiÃ©. Ne croyez pas que je le dÃ©teste. Je fais semblant de le haÃ¯r. Je lâ€™admire. Jâ€™ai lu ses manuscrits, je les ai corrigÃ©s. *Gatsby le Magnifique,* câ€™est moi qui ai trouvÃ© le titre, tandis que Scott sâ€™enlisait dans les hypothÃ¨ses saugrenues. Jâ€™estime mon mari, professeur.

Mais cette entreprise Ã deux, ce nâ€™est pas lâ€™amour.

Lâ€™amour, je lâ€™ai connu sur la plage de FrÃ©jus.

Lâ€™amour, pour moi, Ã§a nâ€™a durÃ© quâ€™un mois et ce mois remplit ma vie. Si vous saviez comme.

Je sais que pour vous, seule la famille importe et signifie. Câ€™est sans doute vrai pour la plupart des Ãªtres sur terre. Mais ne puis-je pas Ãªtre diffÃ©renteÂ ? Si je vous dis que ce mois oÃ¹ jâ€™ai fui avec lâ€™aviateur a comptÃ© plus que tout le reste, pourquoi ne me croyez-vous pasÂ ?

Scott et moi, nous nâ€™Ã©tions pas mari et femme. FrÃ¨re et sÅ“ur, peut-Ãªtre, comme disent Bishop et Wilson. Mais pas amants. Pas mariÃ©s au sens classique.

Pendant un mois, sur la plage de FrÃ©jus, jâ€™ai cru comprendre ce que câ€™Ã©tait, ce que Ã§â€™aurait pu Ãªtre, un mariage.

. . . .

Vous ai-je dit que mon mari Ã©tait homosexuelÂ ? OuiÂ ? je l'ai toujours su, c'est ce qui m'attirait en lui et me faisait hÃ©siter Ã l'Ã©pouser. OhÂ ! bien sÃ»r, lui-mÃªme n'en sait rien.

Nous avons commencÃ© par former un couple homosexuel, brillant, soudÃ© et scandaleux. Scott haussait les Ã©paules quand je parlais de nous ainsi. Pourtant, je suis sÃ»re de ma perception.

. . . .

. . . .

Je reviens sur ce que jâ€™ai ditÂ : finalement, jâ€™avais quand mÃªme mon job dâ€™Ã©pouse au dÃ©but de notre mariage, quand nous Ã©tions encore en AmÃ©rique, jâ€™avais ma mission dans lâ€™entretien du mÃ©nageÂ ; comme on bougeait tout le temps, Scott mâ€™avait chargÃ©e de draguer les bootleggers lÃ oÃ¹ nous arrivions, afin quâ€™il ait la meilleure gnÃ´le du comtÃ©. Scott ne rigolait pas avec la qualitÃ© de sa gnÃ´le. Et je le faisais de bon cÅ“ur.

Si je lâ€™avais vraiment aimÃ©, est-ce que jâ€™aurais fait Ã§aÂ ?

Sâ€™il mâ€™avait vraiment aimÃ©e, mâ€™aurait-il demandÃ© Ã§aÂ ?Â Â»

*

Jâ€™ai dit que je voulais rentrer Ã la maison, reprendre ma danse. Le professeur Claude a ditÂ : Â«Â Rentrez, mon petit, je nâ€™y vois aucun empÃªchement, et songez Ã vous reposer.Â Â» Huit jours plus tard, jâ€™ai fait cette horrible crise en dÃ©couvrant Lewis et Scott dans la chambre â€• oÃ¹ Ã©tait-ceÂ ? lâ€™appartement de la rue PergolÃ¨seÂ ? celui de la rue de TilsittÂ ? une suite du George-VÂ ? â€• et il a fallu me piquer Ã la morphine. Trois injections pour me calmer. Le professeur Claude a prÃ©tendu que jâ€™avais quittÃ© la Malmaison contre son avis mÃ©dical. Que je mâ€™Ã©tais enfuie. Bien sÃ»r, Scott lâ€™a cru. Cette route vers la Suisse nâ€™en finit pas. Silence de mort dans la voiture. Newman est lÃ , mon beau-frÃ¨re, venu de Bruxelles me convaincre dâ€™entrer Ã lâ€™asile de dingues. Parfois jâ€™ai lâ€™impression que ma sÅ“ur Rosalind est lÃ aussi, assise avec moi Ã lâ€™arriÃ¨re de la Renault. Son sourire luit dans le

noir. Son Å“il unique clignote et mâ€™adresse un appel apaisant, comme un phare ami. Jâ€™ai dÃ©truit la photo de Lioubov que je portais sur moi depuis quatre ans. Jâ€™ai jetÃ© tous mes tutus et une valise pleine de chaussons de danse. Jâ€™ai fait beaucoup de peine Ã Lioubov, lâ€™autre soir, en arrivant bourrÃ©e au studio et en insultant tout le monde. Lioubov imploraitÂ : Â«Â On tâ€™offre un rÃ´le de premiÃ¨re danseuse aux Folies-BergÃ¨re. Tu ne peux pas refuser, pas abandonner maintenant.Â Â» Les Folies-BergÃ¨reÂ ! Ma folie nâ€™aura rien de bucolique ni de charmant. Je sais que jâ€™ai brÃ»lÃ© mes forces, poussÃ© mon corps Ã bout sans parvenir Ã la perfection, et que ce corps va me lÃ¢cher dâ€™un jour Ã lâ€™autre. Je suis juste consumÃ©e. Pourtant, la danse est tout ce que jâ€™ai au monde.

Les Rives de Prangins

Â«Â â€¦ Si je pouvais envoyer un mot Ã mon

mari qui a trouvÃ© bon de mâ€™abandonner ici,

de me laisser aux mains de gens incompÃ©tentsÂ !

On me dit que mon bÃ©bÃ© est un nÃ¨greâ€¦

Quelle farce de mauvais goÃ»tÂ !Â Â»

F. S. FITZGERALD,

Tendre est la nuit.

Â«Â **C**hÃ¨re madame Fitzgerald, vous avez bravement surmontÃ© lâ€™Ã©preuve des Ã©lectrochocs. Vous voici calme et stabilisÃ©e. Nous allons entreprendre des sÃ©ances de parole. Diminuer peu Ã peu les traitements. Je vais vous demander de rÃ©pondre Ã un interrogatoire qui, bien sÃ»r, vous paraÃ®tra ridicule. Je vous prie nÃ©anmoins dâ€™y

rÃ©pondre avec le plus grand sÃ©rieux.

â€”Â Je suis Zelda Sayre, nÃ©e le 27 juillet 1900 Ã â€¦ tiens, je ne suis plus bien sÃ»re. Ni de la ville ni de lâ€™Ã‰tat. Câ€™est graveÂ ?

â€”Â Continuez sans vous inquiÃ©ter.

â€”Â Je suis lâ€™Ã©pouse de Francis Scott Key Fitzgerald, pÃ¨re de mes enfants.

â€• *Vos* enfantsÂ ?

â€• Scott voulait un fils et, ma foi, je nâ€™avais rien contre. Alors, je lui ai fait un fils, un trÃ¨s beau garÃ§on. Il sâ€™appelleâ€¦ Un trÃ¨s beau garÃ§onâ€¦ Aurais-je perdu les noms avec les lieuxÂ ?â€¦ Montgomery, bien sÃ»r, je lâ€™ai appelÃ© Montgomery. Montgomery Edouard Key Fitzgerald. Monty pour son papa et moi. Dans la pince-forceps du docteur de Lausanne, il nâ€™Ã©tait pas plus gros quâ€™un souriceau. Une souris rose et molle.

â€”Â Voyons, Zelda, avez-vous pris votre traitementÂ ? Cachez-vous de lâ€™alcool dans votre chambreÂ ?

â€”Â Que croyez-vous, docteurÂ ? Mon mari nâ€™est pas opposÃ© Ã lâ€™avortement. Quand Ã§a lâ€™arrange, il est trÃ¨s pour. En lâ€™occurrence, lâ€™enfant nâ€™Ã©tait sans doute pas de lui.

â€”Â Vous recommencez. Pour lâ€™accuser, vous inventez des situations.

â€”Â Croyez qui vous voulez. Jâ€™ai eu un fils, un jour, dans ma vie.Â Â»

*

Les fauteuils de contention, pour une fille comme moi qui

nâ€™aime que danser, nâ€™est-ce pas un peu inhumain, *herr doktorÂ ?*

Chaumont a ri. Il est franÃ§ais, et viscÃ©ralement anti-allemand. Nous nâ€™avons que cela en commun.

*

1931, Prangins toujours

Cela fera bientÃ´t un an que je suis seule ici, abandonnÃ©e dans cette institution dâ€™un pays mille fois Ã©tranger, sur les rives dâ€™un lac si mort quâ€™il donne envie de sâ€™y noyer. Tâ€™Ã©cris pour occuper le temps. Je noircis des cahiers ou il est surtout question de Joz, mais je mâ€™y prends mal, je le sens. Jâ€™Ã©cris sentimental, comme une adolescente que je ne suis plus. Alors que je devrais Ã©crire la guerre, une guerre Ã deux. Le docteur Ghaumont mâ€™a dit ce matin que jâ€™Ã©tais jalouse. Jâ€™ai rÃ©pondu dâ€™un haussement dâ€™Ã©paulesÂ : mon mari peut bien coucher tant quâ€™il veut, le lit nâ€™a jamais Ã©tÃ© notre lieu dâ€™Ã©lection. Le docteur secouait la tÃªteÂ : Â«Â Non, vous ne comprenez pas. Je dis que vous Ãªtes jalouse de lui. Pas dâ€™une autre femme. De lui-mÃªme.Â Â»

Jalouse de ScottÂ ? Câ€™est si ridicule. Â«Â Je ne suis pas jalouse, ai-je rÃ©pondu. Jâ€™aurais voulu Ãªtre lui, une cÃ´te de sa poitrine, les lignes de sa main. Moi, figurez-vous, je me serais trÃ¨s bien passÃ©e du monde. Le seul enfant que je voulais de lui, câ€™Ã©tait lui.Â Â»

Le docteurÂ : Â«Â Voyons. Vous mentez. Vous vous mentez Ã vous-mÃªme. Câ€™Ã©tait le monde, votre lieu. Vous vouliez la rÃ©ussite pour vous comme pour lui. Câ€™est

un dÃ©sir qui vous consume, cette folie de rÃ©ussir.Â Â» Il a baissÃ© les yeux. Â«Â Vous ne vous Ãªtes pas mariÃ©e, ma jeune dame. Vous avez signÃ© un contrat publicitaire.Â Â»

*

Je suis si cyniqueÂ ? Lâ€™Ã©tais-je dÃ©jÃ Ã dix-sept ansÂ ? Est-ce possibleÂ ?

Je me serais mieux quâ€™accommodÃ©e dâ€™une bicoque en bois de mer sur la plage de FrÃ©jus ou de Juan, oÃ¹ il aurait Ã©crit, oÃ¹ jâ€™aurais dansÃ©, oÃ¹ jâ€™aurais peint, oÃ¹ il aurait Ã©crit jour et nuit, oÃ¹ jâ€™aurais peint le jour, dansÃ© la nuit. On aurait eu une vie formidable.

Nul nâ€™aurait pesÃ©. ComprenezÂ : nul chagrinÂ ; nul corps Ã©trangerÂ ; nulle blessure Ã notre Ã©quipage. Personne ne prendra en dÃ©faut nos chiens ni nos chevaux. Tous, nous dansions. Tous, on cueillait lâ€™aube dâ €™Ã©cume. Qui veut me voler Ã§aÂ ?

4

RETOUR AU PAYS

Â«Â SÃ©parez-vous, câ€™est tout ce qui peut se faire.

â€”Â *Mais comment vivrons-nousÂ ?*

â€”Â *Comme des Ãªtres humains.Â Â»*

JUAN RULFO,

Pedro PÃ¡ramo.

1932, Baltimore, Maryland

Mes yeux sont fatiguÃ©s. Je ne peux plus subir aucune lumiÃ¨re un peu soutenue. Les lampes sont toutes baissÃ©es dans la suite (mais non, mâ€™a-t-on appris, ce nâ€™est pas vraiment une suite, plutÃ´t une vaste chambre dans une clinique de luxe), les ampoules recouvertes de voiles et de soies, et si je sors je ne peux le faire sans mâ€™Ãªtre dâ€™abord assurÃ©e dâ€™une paire de lunettes noires et dâ€™un chapeau Ã grand bord en cas de soleil. Si câ€™est Ã§a, vieillir, merci bienÂ : Ã§a ne mâ€™intÃ©resse pas.

Ce matin, Scott passait me porter des affaires mais nâ€™a pas voulu monter dans la chambre. On est restÃ©s dans les gros fauteuils Ã©lÃ©phants du hall de la clinique, un no manâ€™s land si chic et si feutrÃ© quâ€™on se croirait dans le lobby dâ€™un palace parisien. Mal Ã lâ€™aise, il disait nâ€™importe quoi, je rÃ©pondais par des grimaces. Â«Â Au fond, mâ€™a-t-il dit, tout le monde se trompe sur toi et tu caches bien ton jeu. Tu es un clown, mon petit clown Ã demeure, clown triste, clown gai, clown gentil, clown mauvais. Avec toi, je ne mâ€™ennuie pas.Â Â»

Et moiÂ ? Est-ce que je ne mâ€™ennuie pas un peuÂ ? Qui sâ€™en enquiertÂ ? Qui donc Ã§a intÃ©resseÂ ? Je suis le clown quâ€™effacent les rires. Je suis le clown aboli par les fards.

Ce matin, il nâ€™a vraiment apportÃ© que la moitiÃ© des affaires que je rÃ©clamais. Cinq ramettes de papier, oui, mais il avait oubliÃ© la machine Ã Ã©crire. Sournois, il mâ€™a

tendu son stylo-plume, que jâ€™ai refusÃ©Â : le stylo en or et bois prÃ©cieuxÂ ? Sans encre pour le rechargerÂ ?â€¦ Juste de quoi Ã©crire une lettre Ã ma fille avec une recette de gÃ¢teau. Ã‡a va. Ã‡a va comme Ã§a.

Je suis allÃ©e au coffre de la clinique, jâ€™ai demandÃ© Ã voir mes bijoux, jâ€™en ai sorti discrÃ¨tement la broche en saphirs et diamants de nos dix ans de mariage et lâ€™ai troquÃ©e contre une *Underwood* portative que me proposait lâ€™infirmiÃ¨re sosie de Lulu (mÃªme bouille fanÃ©e, mÃªme gouaille, mÃªme haleine vineuse). Je ne lui ai pas demandÃ© dâ€™oÃ¹ elle tenait cette machine. Jâ€™ai tout de suite glissÃ© une feuille dans le rouleau, et jâ€™ai Ã©crit. Deux jours plus tard, Sosie-de-Lulu mâ€™apportait un paquet de carbones.

. . . .

1940

Jâ€™Ã©tais belle. Du moins câ€™est ce quâ€™on disait au lycÃ©e, mais câ€™Ã©taient tous des ploucs Ã©patÃ©s par mon nom, mon insolence et mon impudeur. Aujourdâ€™hui la question ne se pose plus. Câ€™est bien le rare avantage dâ€™avoir tant bu sans manger ni dormir, dâ€™avoir tant abusÃ© de toutÂ : le corps usÃ© ne prÃ©tend plus, lâ€™idÃ©e ne vous vient plus de faire vitrine.

Et la nouvelle, cette Sheila (en franÃ§aisÂ : *Chie-la,* drÃ´le mais intraduisible), est-elle belle seulementÂ ? On mâ€™a dit quâ€™elle est blonde mais pas encore platine, mince mais pas maigre, lisse et charmante, un petit nez en trompette, un sourire niais â€• un chou amÃ©ricain. Elle a passÃ© en vain tant de cas-tings quâ€™elle a fini par accepter son absence de

talent et sâ€™est reconvertie dans le secrÃ©tariat, ou quelque chose comme Ã§aÂ : au moins ne lui fera-t-elle aucune ombre. Voici le bonhomme enfin maÃ®tre chez lui.

OhÂ ! peut-Ãªtre acceptera-t-elle le rÃ´le que jâ€™ai toujours refusÃ©Â : tenir et entretenir le courrier des admiratrices. Mais non, câ€™est la dÃ©bine, et les seules lettres quâ€™ils reÃ§oivent dans leur bungalow pourri de Malibu Beach, ce sont des lettres dâ€™huissiers.

1932, La Paix

Jâ€™ai Ã©tÃ© relÃ¢chÃ©e hier, aprÃ¨s quatre mois et demi dâ€™internement (officiellement, une cure de repos. Quâ€™est-ce que je me repose, depuis deux ansÂ ! BientÃ´t, je nâ€™aurai mÃªme plus idÃ©e de ce quâ€™on appelle la fatigue). Personne ne mâ€™attendait Ã la sortie (Scott nâ€™avait pas dessoÃ»lÃ© depuis des semaines et notÃ© de travers puis oubliÃ© la date), et jâ€™ai demandÃ© une ambulance de la clinique Phipps Ã notre nouvelle propriÃ©tÃ© de La Paix. Jâ€™ignore dâ€™oÃ¹ lui vient ce nom franÃ§ais, mais quant Ã moi, quant Ã mon Ã©tat et lâ€™Ã©tat de notre foyer, je le trouve bien ironique. Scott nâ€™a pas lÃ©sinÃ©Â : la maison victorienne compte quinze piÃ¨ces, le parc autant dâ€™hectares. Je nâ€™ai pas encore appris les prÃ©noms des domestiques â€• ces affaires-lÃ ne me concernent plus depuis longtemps. Scott Ã©crit avec une vigueur et une confiance retrouvÃ©es, dit-ilÂ ; avec aussi trois bouteilles de gin et trente canettes de biÃ¨re par jour. Patti sâ€™est fait des amis chez les voisins dont les enfants ont Ã peu prÃ¨s son Ã¢ge. Je nâ€™ai rien Ã dire â€• ces voisins mâ€™enquiquinent, je les supporte en silence dans dâ€™interminables soirÃ©es oÃ¹ nous jouons les bourgeois.

Moi-mÃªme je me suis bien assagie, dit-on. Il y a dix ans, bÃ¢illant dâ€™ennui, je me serais foutue Ã poil au milieu de la soirÃ©e puis jâ€™aurais traversÃ© le salon sous leurs yeux honteux pour me faire couler un bain. Aujourdâ€™hui, mÃªme ces provocations (moi, je trouvais Ã§a seulement naturel, joyeux, amusant, dâ€™ailleurs Ã§a les faisait tous rire, nos vieux copains de Manhattan ou de Paris ou dâ€™Antibes),

mÃªme ces petits scandales ne peuvent plus me divertir et ne pourraient quâ€™embarrasser ma fille, trÃ¨s pudique et rÃ©servÃ©e, elle.

Jâ€™ai Ã©pousÃ© un artiste ambitieux, me voici douze ans plus tard flanquÃ©e dâ€™un notable ivrogne et couvert de dettes, telle la derniÃ¨re des rombiÃ¨res. Je nâ€™avais pas vu ma fille depuis six mois. Jâ€™ai juste eu le droit de lui faire cadeau dâ€™une jument pie quâ€™elle monte avec beaucoup dâ€™assurance et de charme.

Ceci, alors, quelques soirs plus tard â€• une nuit de beuverie encore â€•, lui avachi dans un fauteuil, les paupiÃ¨res lourdes, la langue trÃ©buchante, moi qui tape du pied et fais des moulinets dans lâ€™air enfumÃ© du salon â€• lâ €™Ã©cureuil en cage fait tourner sa roue jusquâ€™Ã la syncope.

LuiÂ : Â«Â Tu ne publieras pas Ã§a. Pas ce torchon, cette montagne de saloperies. Pense Ã notre fille, putainÂ ! Rien que pour une fois, sois une mÃ¨re et pense Ã elleÂ !Â Â»

MoiÂ : Â«Â Tu crois Ã§aÂ ? Que je vais me gÃªnerÂ ? Tu as pris le droit de mâ€™interner. Et si jâ€™ai mis Ã profit ces quatre mois dâ€™internement pour Ã©crire un livre que mon Ã©diteur adoreâ€¦Â Â»

LuiÂ : Â«Â Câ€™est le mienÂ ! Câ€™est mon Ã©diteurÂ ! Â Â»

MoiÂ : Â«Â â€¦ tes droits sur moi sont forclos, et tu ne peux pas mâ€™interdire de le publier.Â Â»

LuiÂ : Â«Â Je suis le chef de famille, nonÂ ? Jâ€™ai le droitâ€¦ jâ€™ai le devoir de protÃ©ger ma filleâ€¦ de protÃ©ger notre nomâ€¦ de protÃ©ger notre argent.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Quel argentÂ ? On est rincÃ©s, mon vieux, complÃ¨tement Ã sec.Â Â»

LuiÂ : Â«Â Jâ€™ai le droit. Câ€™est moi lâ€™Ã©crivain et le chefâ€¦ Ces Ã©pisodes-lÃ que tu Ã©voques dans ton

torchon, ils sont Ã moiâ€¦, ils appartiennent Ã mon roman, tu nâ€™avais pas le droit de les prendre.Â Â»

MoiÂ : Â«Â EhÂ ! BouffonÂ ! Tu perds la tÃªte ou quoiÂ ? Câ€™est ma vie, et je lâ€™Ã©cris.Â Â»

LuiÂ : Â«Â Tu voles ma matiÃ¨re. De quoi allons-nous vivre, si tu diâ€¦ dilapides mon inspiration, si tu bousilles lâ€™outil de travailÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â Quelle inspirationÂ ? Quel romanÂ ? Tu parles de ce brouillon quâ€™on attend depuis dix ans et qui avance dâ€™une ligne chaque moisÂ ?Â Â»

LuiÂ : Â«Â Tu es une voleuse. Une cinglÃ©e et une vandale. Quâ€™est-ce que tu croisÂ ? Que personne ne verra que tu mâ€™as copiÃ©Â ? Que personne ne comprendra que ce dÃ©lire sur papier sort tout droit de lâ€™asileÂ ? Tu ne peux tâ€™empÃªcher de tout casser. Câ€™est plus fort que toi. Mais moi je vais tâ€™en empÃªcherâ€¦Â Â»

Lâ€™argent Ã©tait sa rÃ©ponse Ã tout, lâ€™excuse de tout.

*

1922, Wesport

Â«Â Tu sais, BÃ©bÃ©, on la vendra bien mieux, ta nouvelle, si mon nom apparaÃ®t. Le patron du magazine y tient. Il offre une rallonge de cinq cents dollars si je signe avec toi.Â Â» Je nâ€™ai pas rÃ©flÃ©chi, jâ€™avais confiance â€•je crois que je lâ€™aimais, si incongru que le mot aimer me paraisse aujourdâ€™hui pour dire notre relation si peu affectueuse â€• et je voulais moi aussi de lâ€™argent, mais

sans esprit de revanche, sans connaÃ®tre le ressentiment singulier qui le rongeait au souvenir dâ€™avoir Ã©tÃ© ce gosse pauvre et dÃ©classÃ© parmi les riches, le fils dâ€™un bon Ã rien mÃªme pas foutu de vendre des savons, virÃ© comme un chien par de vulgaires lessiviers. (Câ€™est peut-Ãªtre aussi ce qui nous rapprochait et nous donnait tant envie de plaire, de conquÃ©rirÂ : chacun dans son genre, nos pÃ¨res nous avaient fait tellement honte. Le Juge Ã©tait si vieux, si ennuyeux, si dÃ©pourvu de charme et de puissance. CouchÃ© Ã sept heures et demie du soir, tous les soirs de lâ€™annÃ©e. Mes amies et mes soupirants nâ€™en croyaient pas leurs yeux. Jâ€™ai toujours pensÃ© quâ€™ils ricanaient dans mon dos. Je nâ€™ai jamais su ce que mon pÃ¨re pensait, priait, espÃ©rait, sâ€™il avait des regrets, des dÃ©sirs en douce, des blessures cachÃ©es, et mÃªme ce mystÃ¨re nâ€™arrivait pas Ã me le rendre attirant.)

Mes premiÃ¨res nouvelles allaient paraÃ®tre dans les journaux sous nos deux nomsÂ :

Â«Â OUR MOVIE QUEENÂ Â»

A MODERN TALE

BY SCOTT AND ZELDA FITZGERALD

jusquâ€™au jour oÃ¹, sans crier gare â€• mais Ã§a devait bien arriver â€•, on oublia mon prÃ©nom au bas du texte. Â«Â Deux mille dollars, BÃ©bÃ©, je ne pouvais pas refuser. Jâ€™avais du mal Ã la placer, cette histoire, tu sais. Ces voyous du *Chicago Sunday* Ã©taient les seuls qui en voulaientâ€¦ Ã cette condition, oui, que je mâ€™en attribue la paternitÃ©. On ne leur donnera plus rien, dâ€™accordÂ ?Â Â» La paternitÃ©, disent-ils, *Letâ€™s father the story on him.* Ã‰crire est une affaire dâ€™hommes. De droit divin, Ã©crire revient aux hommes. La maternitÃ©Â ? Le mot ne se dit que pour porter, nourrir, torcher leurs hÃ©ritiers, faire que

survive le nom au cas oÃ¹ la postÃ©ritÃ© de lâ€™Å“uvre nâ€™y suffirait pas.

AprÃ¨s les voyous de Chicago, il y eut les incompÃ©tents du *Saturday Evening PostÂ :* la faute en revint au secrÃ©taire de rÃ©daction, lequel, croyant Ã une coquille, aurait bÃªtement corrigÃ© Zelda en Francis Scott. Â«Â Ma foi, câ€™est une sacrÃ©e bourdeÂ Â», a reconnu Scott. Et moiÂ : Â«Â La plus grosse coquille et la plus surprenante correction de lâ€™histoire de la presse, nonÂ ?Â Â» Et luiÂ : Â«Â OhÂ ! BÃ©bÃ©, ne fais pas ces yeux-lÃ , assieds-toi, prends un verre, je ne veux pas de scÃ¨ne ce soir. PitiÃ©, BÃ©bÃ©.Â Â» Je nâ€™ai pas fait de scÃ¨ne. Jâ€™ai simplement cessÃ© de mâ€™adresser Ã lui. Deux ans que je me tais. Que je cache mes cahiers. Lâ€™usurpateur se sent usurpÃ©. (OhÂ ! il peut toujours fureterÂ : les cachettes changent toutes les semaines et je suis ingÃ©nieuse Ã dissimuler, comme disait le Juge.)

â€¦ Mais ce soir câ€™est trop tard, il le sait dans sa confusion Ã©thyliqueÂ : mon roman va paraÃ®tre, il ne pourra pas lâ€™empÃªcher comme il lâ€™a fait douze ans plus tÃ´t, cette nuit de bagarre oÃ¹ il a interdit Ã Nathan de publier mon Journal dans *Smart Set,* ma revue prÃ©fÃ©rÃ©e. Jâ€™aurais tant aimÃ© savoir quâ€™ils apprÃ©ciaient mon texte. Cependant quâ€™il dÃ©laissait mon corps â€• le sexe nâ€™Ã©tait pas la discipline oÃ¹ il brillait â€• mes carnets intimes Ã©taient devenus sa chair par alliance et il y rognait sans vergogneÂ : sans eux, son deuxiÃ¨me roman eÃ»t Ã©tÃ© une enveloppe vide.

Au moment de distribuer les rÃ´les, lâ€™allÃ©gorie psychiatrique mâ€™a ditÂ : Â«Â Tu seras la Jalousie.Â Â» Mais voici que câ€™est lui, mon bel Ã©poux et mon vampire, qui enrage de me voir voler de mes propres ailes. BientÃ´t je vivrai de mon propre argent. Jâ€™ai touchÃ© mille deux cent cinquante-trois dollars pour une nouvelle qui paraÃ®t demain dans la revue du Kremlin (vieille plaisanterie qui me revient, on appelait ainsi le *Scribnerâ€™s Magazine).* Ã‡a sâ€™intitule Â«Â Un couple de dinguesÂ Â». Et Scott en ignore tout. La question estÂ : attendrai-je quâ€™il ait dessoÃ»lÃ© pour lui

glisser le journal sous le nez, ou bien compterai-je sur son ivresse pour dÃ©cupler sa haine et le faire craquer Ã son tourÂ ? La rÃ©ponse estÂ : tu nâ€™en feras rien, tu cacheras le magazine â€• mieux, tu le jetteras aprÃ¨s lâ€™avoir lu. Sauve donc un peu de paix.

â€¦ En Ã©crivant les mots qui prÃ©cÃ¨dent, le souvenir mâ€™est revenu dâ€™avoir dansÃ©, jeune fille, le rÃ´le de la Folie dans un ballet Ã©crit par maman. La scÃ¨ne du Grand ThÃ©Ã¢tre Ã Montgomery Ã©tait tendue dâ€™un dais jaune et noir. Minnie mâ€™avait confectionnÃ© un costume de dentelle noir et or, cousu au bas de minuscules clochettes. Le *Montgomery Advertiser* mâ€™avait trouvÃ©e exquise. Câ€™Ã©tait au temps de mon succÃ¨s. Jâ€™Ã©tais la Salamandre. Et dÃ©jÃ , les clochettes sonnaient lâ€™alarme.

Je dis Ã§a pour rire un peu, une minute ou deux.

Ã‰crire, 1932

Jâ€™ignore Ã quoi ressemble mon livre Ã©crit dâ€™un seul geste, dâ€™une seule levÃ©e dâ€™encre. Jâ€™ignore ce quâ€™il a pour plaire â€• pas dâ€™intrigue, pas de nÅ“ud, pas de pelote sentimentale â€• mais je sais, je sens en lui une chose importanteÂ : un tendeur qui de la premiÃ¨re Ã la derniÃ¨re phrase tient le tout. Corde vibranteâ€¦ au bord de rompreÂ ?

Les hommesÂ : dâ€™eux-mÃªmes ils disent quâ€™ils sont Â«Â tourmentÃ©sÂ Â», et câ€™est si Ã©lÃ©gant, si romantique, le signe de leur distinction supÃ©rieure. De nous, Ã peine nous dÃ©raillons, ils disent que nous sommes hystÃ©riques, schizophrÃ¨nes â€• bonnes Ã enfermer, câ€™est sÃ»r.

Et câ€™est moi quâ€™on enferme, en mâ€™accusant de dÃ©lirer quand je parle de LewisÂ : pourtant, et je ne lâ€™invente pas, câ€™est Gertrude Stein qui nous lâ€™a ditÂ : Lewis se vante dâ€™avoir dÃ¨s lâ€™enfance portÃ© en permanence un couteau sur lui Â«Â afin de tuer tous les homosexuelsÂ Â». Est-ce un homme sain, celaÂ ? Il ne supporte pas de dÃ©sirer Scott, aussi il va le liquider. MÃ©thodiquement. Il a dÃ©jÃ commencÃ©. De Gertrude, quand il eut compris quâ€™elle couchait avec Alice Toklas (il Ã©tait long Ã la dÃ©tente, tout le monde invitÃ© rue de Fleurus avait compris depuis des lustres), lorsquâ€™il dÃ©couvrit quâ€™elle Ã©tait une lesbienne affirmÃ©e, il sâ€™est mis Ã dire tant de mal que câ€™Ã©tait Ã vomir car il devait tout Ã cette femme, qui avait Ã©tÃ© son professeur,

sa conseillÃ¨re, sa bienfaitrice et son mÃ©cÃ¨ne. Mais les hommes comme Lewis, câ€™est pas la peine de leur chercher une humanitÃ©. Un type qui ouvre sa chemise jusquâ€™au nombril afin quâ€™on profite bien de sa moumoute dâ€™orang-outan, faut pas en attendre grand-chose. Se lave-t-il seulementÂ ? Difficile Ã direÂ : il mâ€™a toujours dÃ©goÃ»tÃ©e, et depuis quâ€™il baroude, le fait savoir par les journaux, on a droit Ã des images de lui de plus en plus crade et mal rasÃ©, la crasse sur le col de sa chemise encadrant la touffe de poils simiesque. Le guÃ©rillero grossit, de magazine en magazine. Est-ce quâ€™on grossit au combatÂ ?

Â«Â Je sais ce que jâ€™ai vu, rÃ©pÃ©tais-je, jâ€™ai de trÃ¨s bons yeuxÂ Â», ce qui Ã©tait encore la vÃ©ritÃ© Ã cette Ã©poque. Oâ€™Connor Ã©tait Ã genoux, la tÃªte entre les cuisses de mon mari. La piÃ¨ce Ã©tait dans la pÃ©nombre, mais la lumiÃ¨re du projecteur Ã©clairait assez la scÃ¨ne et je peux vous assurer que câ€™est bien ce quâ€™ils faisaient.

Â«Â Il nâ€™y a jamais eu de projecteur, madame. Votre mari nous lâ€™assure. Il est catÃ©gorique. Vous nâ€™avez jamais possÃ©dÃ© de projecteur.

â€”Â Nous Ã©tions Ã lâ€™hÃ´tel, câ€™Ã©tait le projecteur empruntÃ© Ã lâ€™hÃ´tel, le projecteur Ã©tait braquÃ© sur un mur de la chambre etâ€¦ ils regardaient ce film pornographique montrant deux hommes avec une femme, et les deux hommes ignoraient la femme, si vous voyez ce que je veux dire.Â Â»

Ils ont secouÃ© leurs tÃªtes binoclardes, faces de carÃªme du mÃªme blanc que leurs blousesÂ : Â«Â Encore une hallucination, Zelda. Ce ne sont pas vos yeux qui vous trompent, mais votre esprit. Câ€™est le propre de votre maladieÂ : vous ne devez pas croire ce que vous voyez.Â Â»

Mais eux croient Scott, sa parole est dâ€™or ou plutÃ´t de dollarsÂ ; mon Ã©poux tient le chÃ©quier. Â«Â Votre esprit crÃ©e des images qui sont des chimÃ¨res, des anamorphoses. Vous comprenez ce motÂ ?Â Â»

Lâ€™insulte et la condescendance font-elles partie de la cureÂ ?

Â«Â Je dessine et je peins, messieurs. Oui, je sais ce quâ€™est une anamorphose.Â Â» Jâ€™ai marmonnÃ© quelque chose comme Â«Â CrÃ©tinsÂ !Â Â» ou peut-Ãªtre pire, ils mâ€™ont entendue et jâ€™ai senti, Ã la faÃ§on fÃ©brile dont ils se mirent Ã noircir leurs carnets, que je venais dâ€™aggraver mon cas.

Â«Â Ã€ quel moment avez-vous senti que vous perdiez tout contrÃ´leÂ ? Pourquoi nâ€™avoir pas posÃ© de question Ã votre Ã©pouxÂ ? VÃ©rifiÃ© que vous aviez bien vuÂ ?Â Â»

Je les regardai, muraille blanc-gris, muraille hostile, sans voix.

Â«Â Si vous ne me croyez pas, demandez donc Ã lâ€™hÃ´tel. Faites votre boulot de flicsÂ ! Tout lâ€™hÃ´tel nous a entendusÂ : oui, je les ai insultÃ©s. Mais quelle femme nâ€™aurait pas Ã©tÃ© furieuseÂ ? Lewis mâ€™a traitÃ©e de tarÃ©e, de nymphomane et de ratÃ©e. Trois fois il lâ€™a ditÂ : Pauvre ratÃ©e. Il a ditÂ : "Rentrez donc chez vous, dans votre trou dâ€™Alabama. Foutez la paix Ã Scott." Alors jâ€™ai soulevÃ© le bol Ã punch qui Ã©tait sur le piano et, de toutes mes forces, le lui ai lancÃ© au visage. Il a juste eu le temps dâ€™esquiver. Dommage.Â Â»

â€¦Je me rappelle le choc strident, rÃ©percutÃ© dans mes dents, dans mes os. Le saladier sâ€™est brisÃ© avec un bruit dâ€™aigus terrible, aussi gracieux quâ€™angoissant â€• comme si le piano lui-mÃªme avait explosÃ©. En voulant venir Ã moi, Scott a marchÃ© sur les Ã©clats de cristal qui jonchaient le tapis comme autant de grÃªlons. Ses pieds saignaient, laissant au sol deux empreintes rouges, et il se trouva un moment trÃ¨s Ã©trange oÃ¹, de douleur, il sâ€™immobilisa au milieu de la piÃ¨ce, Ã Ã©gale distance de Lewis et de moi, bouche bÃ©e et ne sachant que faire. Lewis sâ€™Ã©tait rassis dans un fauteuil et regardait la scÃ¨ne avec un rictus crÃ¢neur. Je tremblais, muette. Le projecteur ronronnait dans le silence et son murmure Ã©tait la pire obscÃ©nitÃ© que jâ

€™aurai jamais connue. Il y eut un moment oÃ¹ nous nous sommes regardÃ©s, Scott et moi, chacun se demandant qui lâ€™Ã©teindrait. Et ce fut Scott, qui, sur la pointe de ses pieds dÃ©chirÃ©s, les bras en balancier, traversa la piÃ¨ce et, dÃ©branchant la machine, libÃ©ra un peu dâ€™air dans la piÃ¨ce. Jâ€™ai senti mes jambes flÃ©chir, le sol se dÃ©rober, puis le grand trou noir.

*

1940

Je suis Ã genoux.

Câ€™est moi, dÃ©sormais, Ã genoux.

Jâ€™attends quâ€™on vienne me chercherÂ : toute seule, je ne pourrai pas me relever.

Ils viennent, ils ont de grandes armures blanches et molles, des tuniques de tissu Ã©cru qui les font innocents, innocents comme nÃ©ants.

Il y a cette mÃ¨che noire devant mes yeux, qui balaie mes yeux, qui dÃ©chire mon Ã©cran. Pourquoi mes cheveux ont-ils foncÃ© en si peu de tempsÂ ? Avec lâ€™Ã¢ge, on est censÃ© blanchir, pas noircir. Coupez la mÃ¨che. Rasez la tÃªte. Quâ€™on nâ€™en parle plus. Ã‰crivez ceciÂ : Â«Â Une longue mÃ¨che noire coupait Ã lâ€™oblique du monde en ce jour oÃ¹, seule, elle contemplait la mer indolente, les hommes fumant sur la promenade, les femmes enveloppÃ©es dans les transats et les enfants courant sur la plage.Â Â»

Je sais tourner les phrases. Jâ€™ai eu un mari Ã©crivain, rappelez-vous. Mais jâ€™ai appris seule, sans son aide â€•

ohÂ ! surtout pas grÃ¢ce Ã lui.

Je savais avant lui. Ã‰crire, je savais avant que lui-mÃªme nâ€™ait posÃ© le premier stylo sur le premier feuillet du premier carnet.

Ã‰crire, je savais et jâ€™ai alimentÃ© tous ses chefs-dâ€™Å“uvre, non pas comme muse, non pas comme matiÃ¨re, mais comme nÃ¨gre involontaire dâ€™un Ã©crivain qui semblait estimer que le contrat de mariage incluait le plagiat de la femme par lâ€™Ã©poux. Les *shrinks* en blouse blanche ont une thÃ©orieÂ : jâ€™en veux Ã Scott parce quâ€™il sâ€™est servi de moi pour toutes ses hÃ©roÃ¯nes, quâ€™il mâ€™a prise pour matÃ©riau et mâ€™a volÃ© ma vie. Mais câ€™est faux, car cette vie Ã©tait Ã nous deux, ce matÃ©riel nous le partagions. La vÃ©ritÃ© est quâ€™il sâ€™est servi de mes propres mots, quâ€™il a pillÃ© mon journal et mes lettres, quâ€™il a signÃ© de son nom les articles et les nouvelles que seule jâ€™Ã©crivais. La vÃ©ritÃ©, câ€™est quâ€™il mâ€™a volÃ© mon art et persuadÃ©e que je nâ€™en avais aucun. Que voulez-vous que je ressenteÂ ? PiÃ©gÃ©e, abusÃ©e, dÃ©possÃ©dÃ©e corps et Ã¢me, câ€™est ainsi que je me vis. Cela ne sâ€™appelle pas Ãªtre.

Les docteurs adorent Scott. Il faut venir en aide Ã Scott, lui Ã´ter cette Ã©pine du pied â€• que dis-jeÂ ! cet Ã©pieu dans le cÅ“ur quâ€™est sa femme forcenÃ©e. Ils disent, Scott et sa cour de toubibs, quâ€™Ã©crire me nuit. La danse est nocive pour mon corps, lâ€™Ã©criture dangereuse pour ma santÃ© mentale. Tiens donc. Peindre, Ã§a vaÂ ; peindre, jâ€™ai le droit. Lâ€™ego et la domination de mon Ã©poux sont saufs. Les bonnes mÅ“urs, donc. Mais qui leur dit que je ne vais pas mâ€™essayer Ã la pornographie et me lancer dans des fresques furieuses de sexe et de sangÂ ? Ils mÃ©riteraient cet affront-lÃ .

Mais non, je peins New York, je peins Paris, les villes les plus intenses que jâ€™ai connues. Et je peins des scÃ¨nes bibliques, des paraboles Ã la pelle, qui se vendront bien

mieux dans notre Alabama que les paysages urbains. Jâ€™ai dÃ©sormais Ã charge de faire rentrer lâ€™argent pour Patti et moi. Les livres de Fitz ne se vendent plus du tout, sauf en France, oÃ¹ on lâ€™aime encore. Mais Ã§a ne rapporte jamais que des graines pour les oiseaux. Le chef de famille, câ€™est moi. Et je mâ€™en sens capable. Jâ€™ai repris la marche, plusieurs heures par jourÂ ; quand je marche mon esprit se dÃ©lie, mes pensÃ©es volent â€• mais pas folles. Lâ €™Ã©nergie me revient.

1934. Deux cliniques et un hÃ´pital

Dans le *Baltimore Sun,* cette photo me fait de la peineÂ : on mâ€™a demandÃ© de poser devant mon chevalet, et comme dans le mÃªme temps il fallait que je regarde lâ €™objectif, voici lâ€™image la plus stupide de moi, profil trois quarts, regardant le vide, privÃ©e des azimuts. MÃ©connaissable Ã force de maigreur. Les cheveux taillÃ©s trop court nâ€™arrangent rien. Une mÃ¢choire nouvelle mâ €™est venue, une mÃ¢choire chevaline. Le seul trait de moi qui ait Ã©paissi, quand mes jambes mesurent le mÃªme tour que mes bras. Et câ€™est encore sur cette putain de maudite photo quâ€™on mâ€™a fait passer un tablier pour protÃ©ger ma jupe et mon corsage. OhÂ ! pas une veste de peintre ou un tablier de sculpteur, non. Juste un tablier Ã fleurs â€• un tablier de parfaite mÃ©nagÃ¨re.

Jâ€™aime Ãªtre cette femme maigre, cette mauvaise Ã©pouse et mÃ¨re qui se nourrit du rien qui tue. Scott mâ€™a fait passer cinquante dollars pour acheter des couleursÂ : câ €™Ã©tait sa derniÃ¨re missive, son dernier cadeau. On sâ €™est tellement

aimes

et aussi

fait du mal

jâ€™ai peine Ã

respirer

Ce qui nous a rapprochÃ©sÂ ? Lâ€™ambition, la danse, lâ€™alcool â€• oui, bien sÃ»r. Ce dÃ©sir bleu de briller. Aucun Ã©ther nâ€™Ã©tait assez haut ni puissant.

Scott et moi, on est des gosses de vieux. Les gosses de vieux sont tarÃ©s, câ€™est connu, avÃ©rÃ©. Jâ€™avais prÃ©venuÂ : pas trop compter sur moi pour me transformer en gÃ©nisse Ã tÃ©tins pendants. Jâ€™aurais un enfant â€• deux, peut-Ãªtre. Ou je nâ€™en aurais pas du tout.

. . . .

Scott, hÃ¢bleur, le soir oÃ¹ nous nous sommes rencontrÃ©sÂ : Â«Â La seule hygiÃ¨ne de vie qui vaille, c'est l'excÃ¨s, l'extrÃªme. C'est se consumer avec panache en donnant tout de soi parce que cette Grande Guerre de Civilisation, cette boucherie du Vieux Monde nous tuera tous, sans discernement.Â Â»

Je n'Ã©tais qu'une pÃ©quenaude â€“Â de luxe, mais pÃ©core tout de mÃªme. Lui, tout dÃ©classÃ© qu'il Ã©tait, venait du nord, de chez les gens civilisÃ©s, mystÃ©rieusement froids et Ã©lÃ©gants â€“Â mÃªme les plus modestes d'entre eux.

. . . .

Le docteur Martha Kieffer a posÃ© Ã Scott un double ultimatumÂ : 1) qu'il arrÃªte de boireÂ ; 2) qu'il suive une thÃ©rapie avec elle. C'est Ã ces deux conditions qu'elle continuera de me soigner. Sinon, elle me relÃ¢che.

J'ai appris ce soir que j'Ã©tais transfÃ©rÃ©e demain dans une clinique de Beacon, New York.

. . . .

Les mÃ©decins ont dÃ©roulÃ© un tapis rouge, ma chambre croulait sous les fleurs. La consigne avait Ã©tÃ© donnÃ©e Ã tout le personnel, sous peine de renvoi immÃ©diat, de ne pas Lâ€™aborder, de ne pas LE prendre en photo. Tant de vedettes viennent ici, et des gosses de millionnaires. Le personnel connaÃ®t la musique. Des piscines, des courts de tennis, des appartements particuliers avec gouvernante personnelleâ€¦ cet asile Ã©crase tous les palaces que jâ€™ai connus et je me disÂ : Quelle chose absurde, tout de mÃªme, que Scott se ruine pour me faire taire, alors quâ€™il lui aurait suffi de me laisser avec lâ€™aviateur pour Ãªtre dÃ©barrassÃ© de moi.

â€¦Je vois bien que je perds, combat aprÃ¨s combat. Z*elda, ta rime est pauvre, et câ€™est Berezina.*

*

Hier, dans une salle de rÃ©union de lâ€™hÃ´pital Sheppard-Pratt, on mâ€™a imposÃ© une sÃ©ance burlesqueÂ : en scÃ¨ne, le psychiatre qui a changÃ© trois fois dâ€™identitÃ©, un conseiller matrimonial mandatÃ© par lâ€™avocat de Scott, et moi bien sÃ»r, ou ce quâ€™il en reste. On mâ€™annonce que mes toiles seront exposÃ©es dans une

galerie de Manhattan dans un mois mais que je ne pourrai pas assister au vernissage.

Jâ€™essaie de reproduire la scÃ¨ne de mÃ©moire et sans abus de colÃ¨reÂ :

Le psychiatreÂ : Â«Â Madame, votre mari a tant de soucis. Des soucis pÃ©cuniaires. Sans parler de ses soucis artistiques, bien sÃ»r.Â Â»

Le conseiller matrimonialÂ : Â«Â Votre sÃ©jour ici coÃ»te cher, et il ne recule devant aucuns frais, sachez-le.Â Â»

Le psychiatreÂ : Â«Â Il se plaint, et je le sens trÃ¨s malheureux, de ne pouvoir Ã©crire son grand roman.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Est-ce ma fauteÂ ?Â Â»

Le conseiller matrimonialÂ : Â«Â Non, bien sÃ»r. Si seulement il se sentait soutenu. Si seulement il nâ€™avait pas Ã pisser tant de copie, Ã donner tant de textes alimentaires pour vous faire vivre, votre fille, lui et vous. Il est le chef de famille, aprÃ¨s tout.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Son roman, Ã§a fera dix ans quâ€™on lâ€™attend. Je ne suis pas responsable de ce retard. Je nâ€™Ã©tais pas malade il y a quatre ans. Ce nâ€™est pas ma maladie qui lâ€™empÃªchait.Â Â»

Le psychiatreÂ : Â«Â Non, bien sÃ»r, câ€™est certain.Â Â»

Le conseiller matrimonialÂ : Â«Â Si seulement il sâ€™Ã©tait senti soutenu. Dans lâ€™Ã©preuve et la difficultÃ©, comme tout homme lâ€™attend de son Ã©pouse. Comme Ã©poux et femme sâ€™y sont mutuellement engagÃ©s. Il vous aime. Et dâ€™ailleurs il vous encourage Ã peindre. Nâ€™est-ce pas grÃ¢ce Ã lui que vous allez exposer enfin, chez un galeriste de ses amisÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â Il ne vous viendrait pas Ã lâ€™idÃ©e que câ€™est un peu grÃ¢ce Ã mon talentÂ ? Ã§a vous est impossibleÂ ?Â Â»

Le psychiatreÂ : Â«Â Peindre est une bonne thÃ©rapie. Ã‰crire vous replonge dans lâ€™agitation que vous devez fuir.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Je sais que mon roman nâ€™a pas marchÃ©. Que personne ne lâ€™a aimÃ©, ni la critique ni le public. Mais je nâ€™en ai pas honte. Jâ€™en Ã©crirai un autre.Â Â»

Le conseillerÂ : Â«Â Jâ€™ai un chÃ¨que, lÃ , pour vous. Un chÃ¨que de 50$ pour vous acheter des tubes de couleurs. Ã‡a devrait aller, nonÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â Il mâ€™aime, il me trompe, il paie. Rien Ã dire sur les engagements, ceux quâ€™il prend, dÃ©prend, reprend comme bon lui chante.Â Â»

Le psychiatreÂ : Â«Â Il ne nie pas ses fautes.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Ainsi, Ã vous Ã©couter, la salope ce serait moiÂ ?Â Â»

Le conseillerÂ : Â«Â Câ€™est vous qui avez commencÃ©. Vous qui avez Ã©tÃ© adultÃ¨re la premiÃ¨re.Â Â»

Le psychiatre, avec une petite toux sÃ¨cheÂ : Â«Â Hanâ€¦ Dans ces affaires-lÃ , il nâ€™y a nul coupable, nulle victime. Hanâ€¦ Nulle accusation, nulle apologie.Â Â»

Et moi, me levant, lissant sur mes cuisses la toile rÃªche du pyjama dâ€™hÃ´pitalÂ : Â«Â BananesÂ ! Vous Ãªtes des bananes et je dis cela sans prÃ©sumer de ce que vous portez dans la culotte, qui doit se sentir triste et nâ€™est peut-Ãªtre quâ€™un haricot. Mais dans la tÃªte, vraiment, vous nâ€™avez que des Ã©pluchures.Â Â»

Le psychiatreÂ : Â«Â InfirmiersÂ !Â Â»

MoiÂ : Â«Â Le chÃ¨que dâ€™abordÂ ! Le chÃ¨que pour mes couleurs.Â Â»

*

Finalement, jâ€™ai pu assister au vernissage de mon expo, flanquÃ©e dâ€™une infirmiÃ¨re et dâ€™un maton. Jâ€™avais tellement le trac, jâ€™Ã©touffais, jâ€™ai voulu prendre lâ€™air en entrouvrant une issue de secours, et deux types mâ€™ont sautÃ© dessus, emprisonnÃ© les bras et le menton, pour me ramener au fourgon de lâ€™hÃ´pital.

Les commentaires des journaux â€• ceux-lÃ mÃªmes qui mâ€™adoraient naguÃ¨re â€• leurs articles mâ€™ont fait tant de peine. Jâ€™ai perdu la beautÃ© et la fraÃ®cheur qui exonÃ¨rent le scandale.

*

Quelques mois plus tard paraissait ce fameux roman tant attendu, celui qui devait Ã©craser Joyce et Proust rÃ©unis. Neuf ans Ã lâ€™Ã©crire. Qui aura connu une curieuse accÃ©lÃ©ration depuis quatre ans et mes trois internements. *Tendre est la nuit,* le titre sonne assez comique et grinÃ§antÂ : si câ€™est bien la nuit, câ€™est une nuit de haine. Il mâ€™y a mise en scÃ¨ne malade, dans les moindres dÃ©tails, en me prÃªtant les symptÃ´mes de tous les dÃ©sordres Ã la fois â€• hystÃ©rie, schizophrÃ©nie, paranoÃ¯aÂ : transparente sous le nom dâ€™emprunt de mon avatar, jâ€™y apparais comme folle Ã lier, une forcenÃ©e que seuls neutralisent la morphine, les bromures et les Ã©lectrochocs. Jâ€™Ã©tais sa poupÃ©e modÃ¨le, je suis devenue son cobaye. Sa guenon de laboratoire. Je ne suis tellement plus rien Ã ses yeux que câ€™est tout juste sâ€™il a pris la peine de transposer mes propos. Le pire est que lâ€™horrible prostitution de ce livre fait un fiasco commercial et ne renflouera mÃªme pas nos dettes. Je dis Â«Â nosÂ Â» dettes, sans le penser. Plus de nous. Et sa dette est Ã©norme.

â€¦ *De retour Ã La Paix, Maryland.*

Lewis Oâ€™Connor lâ€™Ã©crase de son succÃ¨s planÃ©taire, et, plus pÃ©nible pour Scott, de son mÃ©pris clamÃ© haut et fort dans les dÃ®ners et les interviews. Je lâ€™imagine, ce Lewis, plus malin quâ€™intelligent, dÃ©biner son ancien ami et protecteur auprÃ¨s de journalistes friands puis leur demander de surtout ne pas lâ€™imprimer. Â«Â *Off-the-recordÂ Â»*, doit-il leur dire avec un clin dâ€™Å“il entendu, sachant que les types feront leurs choux gras de cet assassinatÂ : lâ€™auteur Ã la mode dÃ©zingue lâ€™idole dÃ©chue qui l'a fait Ã©diter.

Voici venir pour mon mari les temps amersÂ : lâ€™instrument de travail est cassÃ©, la salamandre Ã la cervelle grillÃ©e ne rÃ©pond plus. Quâ€™il parte, oui, quâ€™il aille en Californie gagner de lâ€™argent. Des milliers de kilomÃ¨tres ne peuvent pas nous sÃ©parer plus que ce livre exÃ©crable. Il nâ€™aura plus rien de moi, qui ai choisi ma derniÃ¨re incarnationÂ : je serai un hochet muet, une enveloppe vide.

Mon prochain roman, je lâ€™Ã©cris en cachette. La cachette a changÃ© au moins cent fois en deux ans, au grÃ© des hÃ´pitaux oÃ¹ lâ€™on me dÃ©place et de la complicitÃ© du personnel (mon mari Ã©crit Ã tous les directeurs dâ€™Ã©tablissement en exigeant que lâ€™on veille surtout Ã mâ€™empÃªcher dâ€™Ã©crire, certains sont plus soumis que dâ€™autres et font fouiller ma chambre). Au grÃ© de mes rares permissions de sortie, Scott mâ€™Ã©piant sans cesse dans cette maison immense, je dois faire des efforts terribles pour imaginer de nouvelles cachettes. Et le manuscrit est si bien planquÃ©â€¦ que parfois jâ€™oublie oÃ¹, Ã quel Ã©tage, dans quelle piÃ¨ce, derriÃ¨re quels lambris, sous quelle lame de plancher. Aussi je fais des pense-bÃªtes oÃ¹ je note lâ€™emplacement et je les dissimule Ã leur tour. Scott sait bien que jâ€™Ã©cris, et cela le rend fou de ne pouvoir mettre la main sur mon cahier. De celui-lÃ , il ne volera pas

une idÃ©e, pas une ligne.

Câ€™est un jeu, si lâ€™on veut, un jeu triste oÃ¹ jâ€™essaie de sauver ma peau et ma raison.

Histoire de mon frÃ¨re

1940

Des femmes se mettent Ã genoux, je sais, pour implorer les hommes. Pour garder le fils de Joz, peut-Ãªtre aurais-je dÃ» supplier ou fuir. Me mettre Ã genouxÂ ? PlutÃ´t creverÂ ! Jâ€™Ã©tais la fille du premier juge de la Cour suprÃªme, la petite-fille dâ€™un gouverneur et dâ€™un sÃ©nateurâ€¦ FuirÂ ?â€¦ Â«Â Tu es lâ€™Ã©pouse pourrieÂ Â», susurraient la cuisiniÃ¨re et le majordome de la villa du Cap, avec tant de pitiÃ© dans la voix que le titre de putain mâ€™eÃ»t Ã©tÃ© un rÃ©confort. On mâ€™a punie, on mâ€™a arrachÃ©e au bungalow de la plage oÃ¹ je vivais dâ€™amour et dâ€™indÃ©cence, on mâ€™a emmenÃ©e loin de lui et personne dans la voiture, tout le temps que dura le trajet tourmentÃ© sur la corniche aux mimosas, personne ne mâ€™a parlÃ©. On mâ€™a obligÃ©e Ã tuer mon enfant.

Jâ€™ai portÃ© un fils, quelques semaines dans ma vie. Sa sÃ©pulture fut une poubelle de la mercerie Excelsior Ã Menton.

Si je regretteÂ ? Ã§a va, je sais que je ne suis pas la mÃ¨re de lâ€™annÃ©e. Un soir que je rentrais de mon cours de danse Ã notre appartement de lâ€™Ã‰toile â€• si triste, si crÃ©pusculaire enfilade de couloirs noirs et de piÃ¨ces glacÃ©es â€•, jâ€™ai cherchÃ© Patti et lâ€™ai trouvÃ©e entre les mains dâ€™une nounou qui lui donnait son bain. Â«Â Lâ€™eau fume, ai-je dit. Jeanne, vous Ãªtes en train dâ

€™Ã©bouillanter ma fille.Â Â» Et elle, alors, levant le menton, bouche pincÃ©eÂ : Â«Â Lâ€™eau est Ã tempÃ©rature, madame, et je mâ€™appelle NoÃ©mie.Â Â» Patti Ã©tait rouge et suffoquait mais ne dit rien. Â«Â Patti, veux-tu de lâ€™eau froide dans ton bainÂ ?Â Â» Elle secoua sa tÃªte aux traits curieusement marquÃ©s pour une fillette. Â«Â Non, maman, vous nâ€™avez pas Ã vous occuper de Ã§a.Â Â» Ma propre mÃ¨re a eu six enfants par devoir et par paresse intellectuelle. Un premier garÃ§on est mort dans son berceau, emportÃ© par une mÃ©ningite. Nous, les quatre filles, avons Ã©pousÃ© Ã merveille le systÃ¨me Minnie MachenÂ : chacune incarnait pour lâ€™accomplir un avatar de sa personnalitÃ© inachevÃ©e. Ã€ peine nÃ©es, nous Ã©tions distribuÃ©es. Marjorie Ã©tait lâ€™artiste, Tootsie lâ€™intellectuelle, Tilde la beautÃ© placide, et moi, lâ€™enfant tardive, je figurais la poupÃ©e espiÃ¨gle Ã qui lâ€™on coud en rÃªvant des robes de princesse. Pour Anthony Jr, le second garÃ§on et lâ€™hÃ©ritier du nom, aucun rÃ´le nâ€™Ã©tait prÃ©vu. Dans le thÃ©Ã¢tre intime de Minnie, mon frÃ¨re nâ€™est tout simplement pas Ã©crit. Il a bien tentÃ© de lâ€™Ã©crire lui-mÃªme mais rien nâ€™a Ã©tÃ© publiÃ© de ses nouvelles ni de ses romans. Pour toute espÃ¨ce dâ€™avenir, il nâ€™aura quâ€™un bureau dâ€™ingÃ©nieur et un donjon de solitude.

Ce que je sais, câ€™est quâ€™Anthony Jr, cette semaine de 1933 oÃ¹ il perdit la tÃªte, demanda Ã Ãªtre internÃ© dans la mÃªme clinique que moi Ã Baltimore. On le lui refusa. Deux jours aprÃ¨s, il se dÃ©fenestrait du sixiÃ¨me Ã©tage dâ€™un hÃ´pital minable de Mobile, nos parents ayant refusÃ© dâ€™offrir Ã leur fils la clinique de son choix. Dans les journaux dâ€™Alabama et de GÃ©orgie, sa notice nÃ©crologique expliquait que son dÃ©cÃ¨s Ã©tait dÃ» Ã la malaria, un Â«Â dÃ©lire de fiÃ¨vreÂ Â» lui ayant fait enjamber la fenÃªtre par accident.

Je ne pense rien du suicide. Sinon que jâ€™ai aimÃ© plusieurs hommes suicidÃ©s, Ã commencer par mon frÃ¨re dont la perte ne passe pas.

RenÃ© est mort voilÃ cinq ans, deux ans aprÃ¨s Tony Jr. Au-delÃ de ce globe dâ€™attente, ont-ils trouvÃ© leur trajectoireÂ ? PoussiÃ¨re dâ€™Ã©toile ou trait de cendre grise, Ã quoi ressemble lâ€™ultime et perpÃ©tuelle orbiteÂ ? Est-ce bien la Voie lactÃ©e â€• ou un interminable goulet noirÂ ?

De nombreux mÃ©decins mâ€™ont fait parler dâ€™Anthony Jr, oui, sans lui attribuer un rang particulier sur lâ€™Ã©chelle des blessures. Au dernier goÃ»ter de Thanksgiving, Minnie a attirÃ© le directeur du Highland dans un coin du rÃ©fectoire et â€• *Thank mom* â€• lui a tout balancÃ©Â : ma grand-mÃ¨re retrouvÃ©e dans son lit avec un trou noir Ã la tempe et, Ã son cÃ´tÃ©, sur la courtepointe, le coÃ¯t encore fumant dÃ©robÃ© Ã son mari, adieux sitÃ´t suivis de ceux de sa sÅ“ur, la grand-tante Abigail qui prÃ©fÃ©ra quant Ã elle se jeter dâ€™un parapet dans les chutes de la James River Ã Richmond.

Comme si mes nombreux vices et excentricitÃ©s ne suffisaient pas Ã les effrayer, voici que lâ€™hypothÃ¨se dâ€™une hÃ©rÃ©ditÃ© suicidaire est devenue lâ€™obsession discrÃ¨te des personnels du Highland, lâ€™Ã©quipe de jour comme la permanence de nuit. Je nâ€™ai nulle envie de mourir â€• et câ€™est lâ€™une des choses les moins faciles Ã prouver avec un pedigree mÃ©dical comme le mien.

Lâ€™enveloppe blanche, de sa voix blancheÂ : Â«Â Pas suicidaire, dites-vousÂ ? Mais vous avez avalÃ© deux flacons de cachets au dÃ©part de lâ€™aviateur franÃ§ais. Et vous vous Ãªtes jetÃ©e dâ€™une falaise aprÃ¨s avoir fait une scÃ¨ne de jalousie Ã votre Ã©poux. Cela fait beaucoup.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Jâ€™ai pris des comprimÃ©s pour dormir, pas pour me tuer. Lâ€™aviateur nâ€™est pas parti comme vous semblez le croire. On mâ€™a kidnappÃ©e. Cela vous fait sourireÂ ? Jâ€™aurais voulu vous y voir. Scott a engagÃ© deux hommes de la mafia locale qui ont dÃ©barquÃ© dans le bungalow â€• et ces voyous ne donnent pas envie de sourire, eux. Je nâ€™ai mÃªme pas pu laisser un mot dâ€™explication Ã Jozanâ€¦ Quant Ã la falaise dont vous parlez, je sais

comment mon mari en parle. Sauf quâ€™il Ã©tait ivre mort la nuit oÃ¹ cet incident a eu lieu. Câ€™est dâ€™un muret que je suis tombÃ©e, pas dâ€™une falaise, et sous ce muret Ã©tait un escalier que jâ€™ai dÃ©gringolÃ©. Le rÃ©sultatÂ ? Jâ€™avais les genoux couronnÃ©s, comme quand je me cassais la figure, gamine, en patins Ã roulettes. Vous parlez dâ€™un suicideâ€¦Â Â»

Voix blancheÂ : Â«Â Peut-on parler du jour oÃ¹ vous avez mis le feu Ã votre maison de La PaixÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â Mais câ€™Ã©tait un accidentÂ ! Je faisais brÃ»ler de vieux vÃªtements dans la cheminÃ©e, et voilÃ , câ€™est parti dâ€™un coup, tout sâ€™est embrasÃ©.Â Â»

Voix blanche, perdant le contrÃ´leÂ : Â«Â Si je comprends bien, ce sont toujours des accidents, nâ€™est-ce pasÂ ? Or, cette cheminÃ©e Ã©tait hors dâ€™usage. Toute la maisonnÃ©e le savait, votre Ã©poux, vos domestiques, mÃªme votre fillette Ã©tait au courant. Mais pas vousÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â On ne me lâ€™a pas dit. Jâ€™Ã©tais hospitalisÃ©e, une fois de plus, quand ma famille a emmÃ©nagÃ© dans cette nouvelle maison. Et puis vos insinuations nâ€™ont pas de sensÂ : cette piÃ¨ce que je voulais chauffer Ã©tait mon atelier. Dans cet incendie, câ€™est mon travail qui a brÃ»lÃ©, bon nombre de mes toiles et tous mes dessins. Pourquoi aurais-je dÃ©truit ce travail de plusieurs annÃ©es, la seule chose qui me rattache encore un peu Ã la vieÂ ?Â Â»

Lâ€™enveloppe blancheÂ : Â«Â Vous dÃ©niez. Le propre des personnes suicidaires, câ€™est le dÃ©ni. Puis la vÃ©ritÃ© trouve un jour son dÃ», et cette vÃ©ritÃ© câ€™est la mort.Â Â»

Quâ€™est-ce qui est accidentÂ ? Quâ€™est-ce qui se prÃ©mÃ©dite dans les tÃ©nÃ¨bresÂ ? Quâ€™est-ce qui fait que jâ€™ai rencontrÃ© lâ€™aviateur par accident et que je iâ€™Ã¢i perdu par nÃ©cessitÃ©Â ? Je voudrais comprendreâ€¦ Les Ã©lectrochocs sont trop puissants, ma tÃªte est une

bouillie bouillante et mes dents me font mal, je vais leur demander de baisser le voltage.

DÃ©jÃ les lumiÃ¨res au nÃ©on. *Commencez par baisser les lumiÃ¨res.*

. . . .

Je me rappelle la lumiÃ¨re, si violente, si crue sur mon ventre verdÃ¢tre, dans cette arriÃ¨re-boutique de la merciÃ¨re Ã Menton. Jâ€™Ã©tais alors en rÃ©clusion Ã la villa Paquita, sous surveillance du jardinier garde du corps et de la cuisiniÃ¨re aux yeux en cul de poule. Câ€™est elle, qui, contre un bon paquet de billets, mâ€™a trouvÃ© la *faiseuse dâ€™anges,* comme disent les FranÃ§ais. Une autre liasse a achetÃ© le silence du jardinier. (Il empocha les billets avec un ricanement de mÃ©pris. Tout le temps du trajet, il sifflotait des airs guillerets connus de lui seul. Les virages de la corniche lâ€™amusaient comme un manÃ¨ge. Jâ€™ai dit que jâ€™avais mal au cÅ“ur, alors il exagÃ©ra les courbes, freina, accÃ©lÃ©ra sans raison, faisant hoqueter la voiture. Il savourait sa victoire. Peut-Ãªtre jamais aucune femme nâ€™avait-elle Ã©tÃ© Ã sa merci comme moi en cet instant. Jâ€™ai compris que jâ€™Ã©tais perdue. Je ne vaudrais jamais plus rien.)

Dans la cuvette Ã©maillÃ©e que la merciÃ¨re fit passer sous mes yeux, jâ€™ai vu la chair rose et molle prisonniÃ¨re du forceps. Mon fils. Le fils de lâ€™aviateur. Lâ€™enfant du soleil et de la mer. Jâ€™ai senti une voix monter de mon ventre, mes mÃ¢choires sâ€™ouvrir, tÃ©tanisÃ©es, et mes yeux basculer dans la nuit. Je nâ€™ai pas entendu mon cri. Â«Â Vous en avez fait, du joliÂ ! me rapporta la cuisiniÃ¨re sur un ton de rancÅ“ur. Un cinÃ©ma pas permisÂ ! Tout juste si les voisins nâ€™ont pas appelÃ© la police. Ã‡a vous arrive de penser aux autresÂ ?Â Â» Les deux bonnes femmes mâ€™ont

piquÃ©e, doublant la dose ordinaire de morphine. Les quatre jours suivants, je nâ€™ai pas vu le jour. Jâ€™Ã©tais dans le noir, persiennes closes, rideaux tirÃ©s, et la cuisiniÃ¨re improvisÃ©e infirmiÃ¨re me faisait mes shoots de morphine, me laissant aux bras des chapelets dâ€™hÃ©matomes et dâ €™abcÃ¨s douloureux.

Que dites-vous de Ã§a, mon jeune monsieurÂ ? Avorter, nâ €™est-ce pas se suicider un peuÂ ? Ce jour-lÃ , oui, jâ€™ai senti que je mâ€™Ã©tais donnÃ© la mort.

5

LA NUIT PURITAINE

(1940-1943)

Â«Â Nous appelons Nuit la privation du goÃ»t

dans toutes les choses.Â Â»

SAINT JEAN DE LA CROIX.

Une visite

Tallulah est en ville. Venue chercher le pardon du clan Bankhead qui nâ€™a que peu apprÃ©ciÃ© lâ€™annonce de son divorce. Minnie me le cache, mes sÅ“urs aussi. Que croient-ellesÂ ? Que je ne sais plus lire le journalÂ ? Je lâ€™ai suivie Ã travers les revues de cinÃ©ma. La fille prodigue a tournÃ© peu de films, en tout cas rien de mÃ©morable, et je ne lâ€™ai jamais vue au thÃ©Ã¢tre. Oui, nous avons habitÃ© Manhattan Ã lâ€™Ã©poque oÃ¹ elle jouait Ã Broadway, mais non, je ne suis pas allÃ©e lâ€™applaudirÂ : je nâ€™ai pas rÃ©ussi, peut-Ãªtre nâ€™y avait-il plus de place, peut-Ãªtre nâ€™ai-je pas insistÃ©. Il faut croire que je nâ€™en avais pas envie.

Que jâ€™Ã©tais jalouse, eÃ»t dit lâ€™aliÃ©niste suisse, docteur Chaumont, je crois, ou Beaumont, ou Tartempion, un de ces nombreux visages interchangeables qui se superposent dans mon souvenir au point de sâ€™effacer les uns les autres.

Â«Â Peut-Ãªtre que la piÃ¨ce ne vous intÃ©ressait pasÂ ? Â Â» aurait tempÃ©rÃ© le docteur Kieffer, la seule en qui jâ€™aie eu confiance dans ces dix annÃ©es dâ€™internement. Elle, Martha, Ã la voix douce si apaisante, et lui, maintenant, ce joli interne aux yeux bleu marine, le sosie dâ€™Irby Jones.

Dans le petit jardin du bungalow, nettoyÃ© et ratissÃ© de frais pour sa visite, Miss Bankhead gigote sur son fauteuil de rotin qui grince et me met les nerfs en pelote. Elle parle si fort. Jâ€™avais oubliÃ© cette voix Ã©raillÃ©e qui mâ€™amusait quand nous Ã©tions gamines. Elle fume cent cigarettes par jour, me dit-elle, pas peu fiÃ¨re de lâ€™exploit. RÃ©clame du

gin, Ã dÃ©faut de bourbon. Jure comme un charretier. Les gazettes avec elle semblent en deÃ§Ã de la rÃ©alitÃ© â€• timorÃ©es, les feuilles Ã potins. DÃ©passÃ©es par lâ€™ampleur du sujet. Que faire de la pÃ©cheresse qui prÃ©cÃ¨de le fouet et clame en public ses dÃ©pravationsÂ ? Jusquâ€™oÃ¹ aller quand la pÃ©cheresse est la fille chÃ©rie du prÃ©sident de la Chambre des ReprÃ©sentants, autant dire le numÃ©ro trois du paysÂ ?

Â«Â Le cinÃ©ma, *dahling,* tu ne peux pas savoir lâ€™ennui que câ€™est. HollywoodÂ ? Un malentendu Ã©pouvantable. Je prÃ©fÃ¨re mille fois la scÃ¨neÂ Â», me dit-elle. Et jâ€™ai pensÃ©Â : *Tu as bien raison, Tallulah, car la camÃ©ra, elle, ne tâ€™aime guÃ¨re. Tâ€™a plus souvent dÃ©figurÃ©e que sublimÃ©e. Fausse Garbo, Dietrich Ã la noix.*

Â«Â Elle ne prend pas la lumiÃ¨reÂ Â», disait Scott dâ€™un air de reproche trÃ¨s professionnel, comme si câ€™Ã©tait ma faute Ã moi, comme sâ€™il y allait de son intÃ©rÃªt Ã lui. Depuis quâ€™il Ã©crivait pour Hollywood, il se mettait Ã rÃ©pÃ©ter les inepties et les clichÃ©s que cette banlieue cultive encore mieux que les dollars et les morts violentes. Maman mâ€™a fait le rapport des amabilitÃ©s qui se colportent dans les maisons autorisÃ©es de MontgomeryÂ : lâ€™actrice aurait essuyÃ© la pire humiliation de sa carriÃ¨re en apprenant, aprÃ¨s avoir fait le dÃ©placement de NYC Ã LA pour des essais, quâ€™on ne lâ€™avait pas retenue pour interprÃ©ter Scarlett dans lâ€™adaptation de *Gone with the wind,* le plus gros succÃ¨s de librairie que lâ€™AmÃ©rique ait connu. Â«Â Ce rÃ´le Ã©tait pour moi, aurait-elle dÃ©clarÃ© au producteur avant de le traiter de couillon (ou dâ€™enculÃ©, selon les versions et le sexe des rapporteurs). La fille du Sud, câ€™Ã©tait moiÂ ! pas cette pisseuse anglaise toute minaudiÃ¨re, avec son petit nez porcin et sa voix pointue, sexy comme une rosiÃ¨re.Â Â» Et, toujours selon la lÃ©gende des bonnes Ã¢mes dâ€™Alabama, le producteur insultÃ© aurait rÃ©torquÃ© quâ€™elle avait passÃ© lâ€™Ã¢ge et quâ€™aucun chef opÃ©rateur, mÃªme avec beaucoup de maquillage, de gÃ©latines et de filtres, ne pourrait lui redonner ses vingt ans.

Je nâ€™avais jamais saisi Ã quel point on se ressemblait, elle et moi. Pas seulement dans nos caractÃ¨res difficiles â€• naguÃ¨re irrÃ©ductibles, aujourdâ€™hui bien entamÃ©s. Ces visages Ã lâ€™ossature trop prÃ©sente, des visages de garÃ§on. Comme elle nâ€™en fait pas mystÃ¨re, tout le monde sait que Miss Bankhead couche avec des femmes aussi bien quâ€™avec des hommes. Dans les yeux inquiets de Minnie, je vois passer le spectre dâ€™une rumeur rÃ©trospectiveÂ : et si les bonnes Ã¢mes de Montgomery allaient rÃ©pandre lâ€™idÃ©e que nous Ã©tions lesbiennes, elle et moiÂ ? *Que croyez-vous quâ€™elles fricotaient Ã quinze ans, toujours fourrÃ©es ensemble, en short et en chemise comme des garÃ§ons, cavalant toute la journÃ©e les bois, les Ã©tangs, les granges abandonnÃ©esÂ ? Oh Ã§Ã Â ! Elles en faisaient, de lâ€™exerciceÂ !*

Le corsage transparent de sa robe de crÃªpe noir est fermÃ© par un rang de petites pierres taillÃ©es, du jais sans doute, qui font Ã son cou comme une riviÃ¨re de diamants noirs. (Minnie, ce matinÂ : Â«Â Tu nâ€™es pas sÃ©rieuse, ma fille, tu ne vas pas recevoir ton amie dans des bas rapiÃ©cÃ©s, avec des savates de marche et ce sac informe que tu appelles jupeÂ ! Fais venir le coiffeur, au moins.Â Â») Je regarde mes cuisses maigres dans la jupe Ã©cossaise trop large. Mes mains sÃ¨ches, rougies par la tÃ©rÃ©benthine et les dÃ©tergents, la pulpe des doigts rongÃ©e Ã vif. Deux mains que le dÃ©sir dâ€™agir dÃ©mange, que je retiens, sagement posÃ©es sur mes genoux. Mes bas moches, mes chaussures Ã lacets de vieille fille. Je mâ€™en fous. Si tu savais comme.

Jâ€™ai la CinquiÃ¨me Avenue en chantier moi pas le temps de prendre le thÃ© plus de carnet pour les mondanitÃ©s sur la CinquiÃ¨me je mettrai des arbres rouges et des drapeaux sur les autos Independence day, peut-Ãªtre je mettrai aussi un arc de triomphe tout blanc quelque chose comme Ã§a incongru, dÃ©placÃ© tu nâ€™y es pas Qui est cette femme Ã©tincelante qui mâ€™Ã©clabousse je pourrais la peindre elle aussi mais comment rendre sa voix de rogomme cent cigarettes par jour et deux litres de gin Dahling *comme qui dirait de lâ€™eau on ne*

peint pas les voix pas les odeurs pas les parfums Laissez-moi seule Je fermerai derriÃ¨re vous.

Mais la vedette sâ€™enfonce dans le fauteuil craquelant et tape du talon.

Â«Â *OutlandishÂ !Â Â»* Ã©crivaient dâ€™elle les journaux, mÃªme les plus sÃ©rieux, Â«Â *outspokenÂ ! outrageonsÂ !Â Â»* Tallulah partit dâ€™un rire Ã©raillÃ©Â : Â«Â En somme, je suis *outÂ !* Il nâ€™y a guÃ¨re que ce nouvel arrivant, Hitchcock, qui songe Ã moi, au dire de mon agent, pour une Ã©niÃ¨me connerie de film. Tu sais quoiÂ ? Jâ€™ai toujours regardÃ© la camÃ©ra comme une entitÃ© hostile. Le genre dâ€™agresseur qui te met Ã nu puis te dÃ©pÃ¨ce. Å’il noir comme le miroir sans tain des postes de police.Â Â»

Elle huma lâ€™air du soir, les narines frÃ©missantes cherchant un parfum qui nâ€™y Ã©tait pas, sans doute un parfum de notre enfance que nos corps abÃ®mÃ©s ne savaient plus dÃ©tecter. Un moucheron Ã©tait collÃ© Ã un coin de sa bouche. Elle ne le sentait pas â€• Ã cause du rouge Ã lÃ¨vres, me disais-je, si Ã©pais, agressif et poisseux. Comment pouvait-on se peindre ainsi le visage, les yeux, les lÃ¨vres, les jouesÂ ? Des sandales Ã talon sortaient deux gros orteils vernissÃ©s de violet tels les ongles de ce singe amazonien du zoo dâ€™Oaks Park, qui, entre deux barreaux de sa cage, tend sa main noire toute ridÃ©e de malheur aux visiteurs impassibles. Qui ne prennent pas sa main. Je vais souvent le voir. Nous communiquons, lui et moi. Je parle, il Ã©coute de ses grands yeux ronds, dilatÃ©s et intenses. Parfois, du dos de la main, il caresse ma joue.

Â«Â Tu ne bois pasÂ ?Â Â» demanda-t-elle en versant dans son verre le dernier fond de la bouteille de gin. Il y avait une chose curieuse lorsquâ€™elle se servait Ã boireÂ : ses lÃ¨vres peintes sâ€™Ã©tiraient vers le bas, dans une moue de dÃ©goÃ»t. DÃ©goÃ»t de quoiÂ ? Du breuvageÂ ? Du mal quâ€™elle sâ€™infligeaitÂ ? Ou bien Ã©tait-ce plutÃ´t lâ€™ennuiÂ ? Lâ€™ennui de notre conversation si terneÂ ? Lâ€™ennui dâ€™Ãªtre Ã Montgo-mery comme ailleursÂ ? Lâ

€™ennui du monde sans le thÃ©Ã¢treÂ ?

Â«Â Il ne vaut mieux pas. Je mâ€™en tiens au soda. Veux-tu que jâ€™aille chez Minnie en chercher une autreÂ ?Â Â»

Sur ma nuque, je sentais le regard de maman qui, depuis lâ€™Ã©tage de sa maison, nous surveillait.

Â«Â Tu ne bois plus, tu ne sors plus, tu nâ€™as pas de soupirantâ€¦

â€”Â Je suis encore mariÃ©e.

â€”Â Et la risÃ©e de tout le pays. RÃ©veille-toi.

â€”Â Scott prend soin de moi. Il travaille dur pour lâ€™entretien de sa famille.

â€”Â Et pour celui de sa pÃ©tasse peroxydÃ©e. Je les ai croisÃ©s tous deux en voiture, sur Mulholland Drive, lâ€™autre jour. Il est si bouffi, horriblement fanÃ©, je ne lâ€™aurais pas reconnu. Câ€™est mon agent, Peterson, qui me lâ€™a signalÃ©Â : "Tiens, voilÃ le plus beau ratÃ© parmi les ratÃ©s dâ€™Hollywood." Tous ses scÃ©narios passent Ã la poubelle. Il sera bientÃ´t sur la paille. Câ€™est elle, la pÃ©tasse platine, qui conduisait.

â€”Â Jâ€™ai bon espoir de vendre mes peintures. Un marchand dâ€™art dâ€™Atlanta est intÃ©ressÃ©. Une galerie Ã New York aussiâ€¦ peut-Ãªtre. Jâ€™ai bon espoir de mâ€™en sortir. Qui saitÂ ? De *nous* en sortir.

â€”Â Ma tante Marie dirait donc vraiÂ ? Tu vises la saintetÃ©Â ?Â Â»

On a ri sans pudeur, Ã grands Ã©clats jouissifs et dÃ©vastateurs. Les fauteuils en rotin craquaient Ã se rompre. Câ€™Ã©tait comme avant, il nâ€™y a pas si longtemps, quand nous Ã©tions les deux filles les moins inhibÃ©es du comtÃ©, les moins religieuses aussi. Nos deux rires, ensemble une derniÃ¨re fois, comme les onziÃ¨me et douziÃ¨me plaies dâ€™Ã‰gypte.

Â«Â Je peux te dire un secretÂ ? Depuis que je parle de Dieu, ils me trouvent beaucoup moins folle. "En bonne voie", promettent-ils Ã maman. Dâ€™avoir mis le nom de Dieu sur mon calvaire, eh bien, câ€™a Ã©tÃ© comme un miracleÂ : ils nâ€™ont jamais senti la guÃ©rison aussi proche.Â Â» Tallulah me toisa avec surprise et un peu de condescendance aussiÂ : Â«Â Ã§a fait longtemps que jâ€™ai compris Ã§a. Il suffit dâ €™aller Ã lâ€™Ã©glise Ã©piscopale un dimanche, de se tenir en retrait et de regarder toutes ces tÃªtes flÃ©chies qui dodelinent dâ€™un mÃªme mouvement de balancier. Retire-leur le mot Dieu, et ils sont tous bons pour lâ€™asile. Trente fourgons pleins, direct au cabanon. La religion est une question de santÃ© publique. On ne rigole pas avec Ã§a.Â Â»

Avant de me quitter, elle prit prÃ©texte dâ€™un besoin de se rafraÃ®chir le visage pour entrer dans le bungalow. Elle contempla la toile en attente sur le chevalet, si longuement que jâ€™en fus presque gÃªnÃ©e â€• je nâ€™avais couchÃ© que trois ou quatre aplats de rouge et de brun, rien qui mÃ©ritÃ¢t un tel recueillement.Â«Â Je mâ€™en veux, dit-elle. Jâ€™aurais dÃ» insister.

â€”Â InsisterÂ ?

â€• Pour que tu Ã©pouses mon cousin. Il tâ€™aimait vraiment. Et toi, tu aurais bien fini par lâ€™aimer aussi. Je ne plaisante pas. Il est intelligent, prudent. Il plaÃ®t. Sâ€™il suit le chemin que mon pÃ¨re lui a indiquÃ©, sans nÃ©gliger aucune Ã©tape, il dormira un jour Ã la Maison-Blanche. Tu tâ€™imaginesÂ ? PremiÃ¨re dame du pays. Tu aurais fait Ã§a trÃ¨s bien.

â€• Je suis la femme du plus grand Ã©crivain de ce pays.Â Â»

Elle, alors, jetant sur le gravier de lâ€™allÃ©e un mÃ©got rouge sangÂ : Â«Â Tu lâ€™Ã©tais, ma chÃ©rie. *Il lâ€™a Ã©tÃ©* un an ou deux. Aujourdâ€™hui, son nom nâ€™est mÃªme plus citÃ© dans les gÃ©nÃ©riques. Tu ne le savais pasÂ ? OhÂ ! dÃ©solÃ©eâ€¦, je suis une conne, *dahling.Â Â»* Par la pointe de lâ€™escarpin qui Ã©crasait le mÃ©got, un

gros ongle violet dÃ©passait. Jâ€™ai cru lâ€™entendre grÃ©siller. Odeur de corne brÃ»lÃ©e. *BuhningÂ !*

*

Lorsque je lâ€™ai accusÃ© de coucher avec Lewis, Scott a eu vite fait de retourner contre moi le grief, disant que jâ€™Ã©tais lesbienne depuis toujours. Il nâ€™en avait aucune preuve, et Ã§a tombait bien parce que personne ne lui a demandÃ© dâ€™en fournir. Un jour, il a dit Ã Lewis que je couchais avec Lioubov Egorova. Avec son intuition dâ€™homosexuel honteux, Lewis a discernÃ© dans les plaintes de Scott une part de vÃ©ritÃ©Â : jâ€™Ã©tais amoureuse de Lioubov, que jâ€™appelais Love en secret. Mais jamais je nâ€™ai eu envie dâ€™un contact sexuel, jamais. Je voulais juste Ãªtre auprÃ¨s dâ€™elle, dans le sillage de ses gestes, dans sa sphÃ¨re de lumiÃ¨re.

Je soupÃ§onne Tallulah de nâ€™Ãªtre pas plus dissidente que moi en matiÃ¨re de sexualitÃ© et de laisser faire la rumeurÂ : tant que, sur le papier, elle couche avec tout ce qui bouge, câ€™est quâ€™elle est en vie et demeure un point de mire pour les flashes. Notre ressemblance doit sâ€™arrÃªter lÃ Â : je ne suis pas actrice, et jâ€™ai une fille Ã protÃ©ger.

Ce matin, je me suis rÃ©veillÃ©e dâ€™humeur radieuse, Minnie mâ€™a demandÃ© si jâ€™avais vendu une toile ou quoi, jâ€™ai ditÂ : Â«Â Non, maman, mais je vais me dÃ©fendre un peu mieux dÃ©sormais.Â Â» Jâ€™ai appelÃ© Maxwell et lui ai demandÃ© de contacter les avocats de LewisÂ : la prochaine fois quâ€™il me calomnie, fÃ»t-ce en privÃ©, je lâ€™attaque en justice. Il nâ€™a aucune idÃ©e de ce quâ€™une pauvre timbrÃ©e dâ€™Alabama, fille dâ€™un juge, petite-fille dâ€™un sÃ©nateur et dâ€™un gouverneur, peut rassembler de fonds pour sa dÃ©fense. Et de tÃ©moins de sa moralitÃ©. Le grand imposteur pourrait bien y laisser sa chemise. Les avocats ne sâ€™y sont pas trompÃ©sÂ : M. Lewis

Oâ€™Connor a reÃ§u ordre de son Ã©diteur de ne plus prononcer mon nom. Â«Â De ne jamais lâ€™Ã©crire non plusÂ ? â€• Encore moins lâ€™Ã©crire, chÃ¨re madame.Â Â»

*

Suis allÃ©e rendre sa visite Ã Tallulah dans le palais familial.

Un tÃ©lÃ©gramme lui a confirmÃ© quâ€™elle tournerait un film important avec ce metteur en scÃ¨ne anglais quâ€™elle a connu Ã Londres et qui vient dâ€™arriver Ã Los Angeles, Alfred HitchcockÂ : Â«Â Je ne comprends rien Ã ce petit gros, un gÃ©nie, dit-on. Câ€™est un excentrique, tu sais. Il prÃ©fÃ¨re les acteurs homosexuels, il dit quâ€™ils ont dans le regard quelque chose de plus intÃ©ressant, une lueur ambiguÃ« qui colle avec lâ€™idÃ©e quâ€™il se fait du cinÃ©ma. Quand je lâ€™ai rencontrÃ©, Ã ma pÃ©riode londonienne, il ne tournait quâ€™avec son acteur-chanteur fÃ©tiche, Ivor Novello, une folasse affichÃ©e. Ivor avait un tube qui passait Ã la radioÂ : *Weâ€™ll gather lilacs.* Toute lâ€™Angleterre chantait cette chanson. Câ€™Ã©tait tellementâ€¦ dÃ©cadent et anglais. DÃ©cidÃ©ment, notre dÃ©pravation ne connaÃ®t pas de fin.Â Â»

Minnie ma mÃ¨re nâ€™a jamais aimÃ© les Bankhead. Tallulah est pain bÃ©nit pour elle. Â«Â Je ne mâ€™en fais pas pour cette morue. Elle peut toujours jeter son bonnet par-dessus les moulins, rouler ivre morte dans le caniveau et jurer comme un charretierÂ : elle est et restera aux yeux de la bonne sociÃ©tÃ© une Bankhead. Ne crois pas quâ€™elle se dÃ©classe tout Ã faitÂ : elle fait chaque annÃ©e ses dons aux Å“uvres philanthropiques et, si jâ€™en crois sa tante, elle gÃ¨re sa fortune en femme dâ€™affaires avisÃ©e.Â Â»

On dit quâ€™Ã ses dÃ©buts Ã Broadway, le prÃ©sident Bankhead avait fait glisser un mot au producteur de la piÃ¨ce.

Et câ€™est en raison de sa naissance quâ€™on lui pardonne tout, quâ€™on supporte ses frasques sexuelles, son alcoolisme, sa langue trop bien pendue â€• ohÂ ! les reparties Ã©tincelantes de Miss Bankhead font les dÃ©lices des dÃ®ners mondains. Tallulah a cet esprit vache qui plaÃ®t. Elle est du genre Ã se moquer devant toute une tablÃ©e du journaliste Ã cancans le plus craint dâ€™Hollywood. Scott mâ€™avait racontÃ© cette soirÃ©e chez Joan Crawford, le journaliste vipÃ©rin demandant Ã TallulahÂ : Â«Â Miss Bankhead, on raconte que la nouvelle coqueluche, Cary Grant, est un suceur de bites. Est-ce vraiÂ ?Â Â» Elle, alors, lui crachant en plein visage la fumÃ©e de sa clopeÂ : Â«Â Je nâ€™en sais rien, figurez-vous. Il ne mâ€™a jamais sucÃ© la bite.Â Â»

Ledit journaliste scatophage Ã©crivit alors quâ€™aprÃ¨s avoir sÃ©duit le mari, Douglas Fairbanks Jr, Tallulah couchait Ã prÃ©sent avec lâ€™Ã©pouse, Miss Crawford.

Je ne suis pas assez naÃ¯ve pour ignorer quâ€™il est plus facile de faire scandale lorsquâ€™on nâ€™y risque pas sa position sociale. Ce que jâ€™Ã©cris de Tallulah vaut pour moi tout pareil. Si ce nâ€™est que jâ€™ai perdu, moi, et ma position sociale et mon goÃ»t du scandale.

Sa gloire sur les scÃ¨nes de Londres est sa grande nostalgieÂ : des gamines, des petites ouvriÃ¨res lâ€™attendaient des heures dans le noir dâ€™une venelle, sous la pluie. Â«Â Tu ne peux pas imaginer, elles copiaient mes tenues tant bien que mal, elles se coupaient les cheveux comme moi, un carrÃ© avec la raie sur le cÃ´tÃ©. Elles Ã©taient lÃ , plantÃ©es dans lâ€™arriÃ¨re-cour des thÃ©Ã¢tres, et elles chantaient en un chÅ“ur vibrant "Tallulah AllÃ©luia". Tu sais, Ã§a fait froid dans le dos la premiÃ¨re fois. Puis on sâ€™habitue.Â Â»

Oui, Miss Bankhead,je connais, jâ€™ai vÃ©cu Ã§a. Mais je le vivais en comparse, en accessoire dÃ©coratifâ€™ Ã lâ€™ombre du gÃ©nie.

*

Je couds mes robes (disonsÂ : de longs sacs en forme de croix)Â ; pour Ã©viter les frais de coiffeur, je fais mes teintures et mes mises en plis moi-mÃªme (ma mÃ¨re mâ€™observe avec une orgueilleuse tristesse, elle qui natte matin et soir ses longs cheveux blancs splendides comme cheveux de reine centenaire)Â ; et je hante les kermesses, les thÃ©s et ce sinistre Womenâ€™s Club oÃ¹ je fourgue tout ce que je peins, vaisselles et objets du dÃ©cor, des bols, des plateaux, des vases, des sous-verres, et des plateaux encore, Ã iris, Ã pivoines, Ã volubilis, des plateaux dont jâ€™ignore bien ce quâ€™elles font, toutes ces commÃ¨res.

Et je me pose la questionÂ : une fois que jâ€™ai tournÃ© le dos dans ma robe informe, avec ma mise en plis ratÃ©e et mes grosses chaussures de marche, est-ce quâ€™elles ne gloussent pas un peu, est-ce quâ€™elles ne susurrent pasÂ : Â«Â La pauvreÂ !Â Â», est-ce quâ€™elles nâ€™ironisent pasÂ : Â«Â Finir bientÃ´t clocharde dans une rue qui porte son nomÂ !Â Â»â€¦ puis, leur Ã¢me chrÃ©tienne ayant achetÃ© par la charitÃ© tous les pardons de toutes leurs fautes Ã venir, est-ce quâ€™elles nâ€™Ã©clatent pas dâ€™un rire solidaire et vengeurÂ ? Celles-lÃ que jâ€™enfonÃ§ais trente ans plus tÃ´t, qui dÃ©sespÃ©raient de me ressembler un jour, ne jouissent-elles pas un peu de me voir dans cette dÃ©crÃ©pitudeÂ ?

Comme me lâ€™Ã©crivit Scott un Ã©tÃ© avant sa mort, Â«Â la maladie et la dÃ¨che ensemble sont une calamitÃ©Â Â».

*

15 septembreÂ : William Brockman Bankhead est mort hier

dâ€™un arrÃªt du cÅ“ur. Ce pauvre cÅ“ur avait bien souffert depuis la perte de sa femme, morte en couches de Tallulah. Je me suis souvent demandÃ© ce que lâ€™on Ã©prouvait Ã lâ€™idÃ©e dâ€™avoir tuÃ© sa mÃ¨re en naissant.

Pauvre Tal, Ã peine Ã©tait-elle rentrÃ©e Ã Manhattan, elle nâ€™a pas eu le temps de dÃ©faire ses malles et a dÃ» faire demi-tour, aller chercher Ã Washington la dÃ©pouille de son pÃ¨re puis la rapatrier ici. Son pÃ¨re Ã©tait tout pour elle, mÃªme si lâ€™avouer eÃ»t Ã©cornÃ© sa rÃ©putation de garce ingrate.

21 dÃ©cembre 1940

Â«Â No God today.

No sun either.

My Goofo died.Â Â»

22 et 23 dÃ©cembre

Lâ€™idole est morte. Â«Â Votre Ã©poux, madame, oui. On prÃ©fÃ©rait vous lâ€™annoncer avant que vous ne lâ€™appreniez par la radio et les gazettes. Le Studio vous demande de croire en ses sincÃ¨res condolÃ©ances.Â Â»

Je nâ€™ai pas de peine, je lui en veux trop.

Et euxâ€¦, leurs voix blanches pÃ©remptoires sortant des linceuls blancsÂ : Â«Â Elle est apathique, comme vous le voyez. A basculÃ©, ne rÃ©pond plus. La catatonie sâ€™accompagnant de ce que lâ€™on pouvait craindre depuis que lâ€™Ã©diteur charitable lui refuse ses manuscritsÂ : une plongÃ©e refuge dans lâ€™aboulie et la psychasthÃ©nie.Â Â»

Nulle place dans ma poitrine pour les sanglotsÂ : je lui en veux et je maudis le sort quâ€™il me fait en me condamnant Ã lui survivre. Pour avoir vÃ©cu dans son ombre, me voici donc promise Ã faner seule et mâ€™Ã©teindre dans le noirÂ ?â€¦ PourrissanteÂ ! RÃ©pugnanteÂ !â€¦ Le grand achÃ¨vementÂ ! Mon bel Ã©poux ne meurt pasÂ : il se venge et triomphe. Toujours, il triomphe.

On dit que ma folie nous a sÃ©parÃ©s. Je sais que câ€™est juste lâ€™inverseÂ : notre folie nous unissait. Câ€™est la luciditÃ© qui sÃ©pare.

Quâ€™on ne compte pas sur moi pour la suite des affaires. Je ne serai pas la femme de Mausole.

*

Câ€™est-Ã -direâ€¦ personne ne sait comment on a pu sâ€™aimer au dÃ©part ni comment on sâ€™est supportÃ©s toutes ces annÃ©es. Au dÃ©part je me foutais de lui, Ã la fin il se foutait de moi.

Scott est lâ€™homme rÃ©dimÃ© de son pÃ¨re â€• il a tant brillÃ© â€• en mÃªme temps que le fils relaps de son pÃ¨reÂ : il a tant Ã©chouÃ©Â !

Pour tout cela, il a payÃ© le prix fort. OhÂ ! mon Ã©poux, dis que câ€™est un mensonge de moi, encore une hallucination de moiÂ : Dis que tu nâ€™es pas mort mais que vite tu vas revenir, lÃ , dans une torpÃ©do flambant neuve, que tu vas remonter lâ€™avenue de ce bourg minable et que, devant le portail, lÃ , tu vas klaxonner assez fort pour que jâ€™entende, que tout le monde entende, mais pas si fort, en fait, habile que tu es, pour Ã©viter le tollÃ© qui indigne ma mÃ¨re. Alors je sortirai du bungalow, je verrai la Stutz Bearcat rutilante, jâ€™applaudirai et tu accourras. Minnie dans ses rideaux sera prise, enfermÃ©e Ã son tour, pas jouasse, non.

Scottâ€¦ Goofoâ€¦ mon Scottâ€¦ reste avec moi. Que tu tâ€™en aillesÂ ?â€¦ Mais tu avais promis quâ€™on resterait ensembleÂ ! Ensemble les deux plus beaux oiseaux du cielÂ ! Je vais vÃ©rifier, rappeler le marshal dâ€™Hollywoodâ€¦ GoofoÂ ! Mon Scott, câ€™est moi, BÃ©bÃ©Â ! Goofâ€¦ si tu crÃ¨ves, si vraiment tu es crevÃ©, je crÃ¨verai aussi.

Je vais dire Ã Patti de rentrer de New York â€• il est si tard â€• lâ€™heure quâ€™elle revienne pour la cÃ©rÃ©monieâ€¦ les funÃ©railles autant direâ€¦ ton dÃ©part, Goofo, le grand dÃ©part. AhÂ ! je voudrais tant mâ€™en aller avec toi, mon Scott, mon rÃªve debout, mon bel inflexible. Tu ne ressembles pas Ã la mort. Tu ne ressembles pas au cadavre bleui quâ€™on prÃ©sente Ã ma vue.

Tu es le prince dÃ©sarmant. DÃ©finitif.

Se souvenir de Ã§a.

Sur le paquebot de GÃªnes, un photographe nous avait rÃ©unis, tâ€™en souviens-tuÂ ? Entre nous deux, Patti se tenait bien droite, le visage grave, une valise dâ€™enfant dans ses mains comme si elle nâ€™Ã©tait que de passage, en visite parmi nous. Tâ€™en souviens-tu, GoofÂ ? Tâ€™en souviens-tu, toi que jâ€™ai aimÃ© Ã mâ€™en rendre folleÂ ? Qui dÃ©sormais se souviendra de nousÂ ? QuiÂ ? Comme si, de notre vie, rien ne devait rester. Cendres amÃ¨res et poussiÃ¨re dâ€™or â€• le vent des plaines les disperse. Les amants romantiques ont fait long feu.

Sur cette photo, je retrouve le long manteau en Ã©cureuil que tu mâ€™avais offert chez un fourreur de la CinquiÃ¨me Avenue, le seul vÃªtement dont je me sois entichÃ© dans ma vie, et câ€™est toi qui me supplias de le jeter quand il fut trop mitÃ©. Contrairement Ã ce quâ€™on a pu dire et Ã©crire, la mode ne mâ€™a jamais intÃ©ressÃ©e, je me suis ennuyÃ©e des heures interminables dans des dÃ®ners avec ces gens de la couture, Ã Manhattan comme Ã Paris. Leurs vÃªtements compliquÃ©s me gÃªnaient aux entournures. Je regrette encore les shorts de mon enfance, la liquette en coton et les sandales rapides.

Et si je mâ€™Ã©tais trompÃ©e de vieÂ ? Si mon orgueil idiot avait causÃ© ma perteÂ ?

La question me hante depuis deux jours, lancinante.

Rendez-moi

Je nâ€™ai pas eu le temps dâ€™accepter la mort de Scott quâ€™un autre malheur est venu frapper Ã la porte.

Auntie sâ€™est Ã©teinte dans son sommeil la nuit derniÃ¨re. Câ€™est ce que nous apprend son petit-fils venu en courant sur six ou sept miles nous prÃ©venir, nous les premiÃ¨res. Maman disparaÃ®t aussitÃ´t et revient avec une enveloppe pour les obsÃ¨ques. Ce geste si vilain, alors quâ€™elle nâ€™a pas mÃªme posÃ© de question, pas pris le temps dâ€™embrasser le garÃ§on ni de lui adresser un mot de condolÃ©ances, cette faÃ§on de courir direct Ã son coffre mâ€™a fait honte. Lâ€™argent. Lâ€™argent excusera-t-il quâ€™elle nâ€™ait pas fait entrer le petit-fils mais lâ€™ait laissÃ© dehors, sous le porche, de lâ€™autre cÃ´tÃ© de la porte moustiquaire, comme sâ€™il fallait toujours maintenir un grillage, mÃªme tÃ©nu, mÃªme symbolique, entre eux et nousÂ ?

Auntie est partie, et je comptais sur elle pour mourir dans ses bras, bercÃ©e comme avant dans son parfum de tubÃ©reuse, de cannelle et de pain dâ€™Ã©pice. Elle sentait toujours un peu la cuisine. La cuisine du dimanche, les fritures, le maÃ¯s caramÃ©lisÃ©, la patate douce. Sa peau Ã©tait sucrÃ©e. Sous le frais amidon du repassage, elle glissait une armure magique qui me rendait intouchable.

Câ€™est dans ces bras-lÃ , moi, que jâ€™imaginais boucler la boucle. Mais Auntie mâ€™a devancÃ©e et câ€™est la logique atroce des Ã¢ges.

Ã€ son petit-fils, jâ€™ai offert un grand verre dâ€™eau fraÃ®che et mon vÃ©lo. Quâ€™il ne coure plus ainsi les

larmes aux yeux, les pieds en sangÂ : il a encore bien des miles Ã faire, bien des faubourgs Ã traverser sâ€™il veut prÃ©venir tous les parents et les nombreux amis dâ€™Auntie. Tant de monde aimait Auntie.

Si seulement jâ€™avais une auto, jâ€™aurais pu le soulager, ce gosse. Mais mon mari nâ€™avait plus dâ€™argent et mon mari refusait que je conduise.

*

Jâ€™ai perdu bien des mots dans ma vie, Ã force dâ€™abrutissement.

Le mot perdu qui me manquait le plus, depuis quinze annÃ©es, ce mot mâ€™est revenu en rÃªve dans la "nuitÂ : *VoluptÃ©.*

Moi qui aimais tant prendre des bains, paresser dans la mousse et le parfum, les bourreaux blancs mâ€™ont plongÃ©e dans des baignoires emplies de glace pilÃ©e, ils mâ€™y tenaient, pesant Ã quatre mains sur mes Ã©paules et mes chevilles jusquâ€™Ã ce que je m Ã©vanouisse de douleur. Aujourdâ€™hui, la seule vue dâ€™une baignoire me glace le sang. Qui pardonneraitÂ ?

*

Goofo nâ€™Ã©tant plus lÃ , je dois songer Ã restreindre mes fournitures. La toile et les chÃ¢ssis coÃ»tent si cher. Mes allÃ©gories bibliques ne marchent pas aussi bien que je lâ€™espÃ©rais. Tout juste si jâ€™en ai vendu trois, et câ€™Ã©tait Ã des amis, Lillian, les Murphyâ€¦ Les fidÃ¨les. Les indÃ©fectibles.

Je vais retourner aux poupÃ©es de papier que je fabriquais pour Patti lorsquâ€™elle avait cinq ou six ans. Cela reprÃ©sente des heures et des heures de travail, mais je nâ€™en dirai rien. Chaque poupÃ©e a sa garde-robe. Pour Scott, jâ€™avais fait une tenue dâ€™angeÂ : deux grandes ailes blanches accrochÃ©es dans le dos de son complet veston. Je crois que Ã§a restera ma prÃ©fÃ©rÃ©e, Ã tout jamais. Les poupÃ©es de papier se vendront, câ€™est sÃ»r, comme des petits pains.

Tallulah est revenue pour NoÃ«l. On a bien ri, ma foi. Je lui ai dit que je ferais sa poupÃ©e, et elleÂ : Â«Â Fais donc Ã§a, *dahling,* et pour ma garde-robe dÃ©coupe-moi un habit de nonne ainsi quâ€™une tenue de motard.Â Â» On sâ€™est rappelÃ© la nuit oÃ¹ Red mâ€™avait mis au dÃ©fi de conduire sa moto. Non seulement je lâ€™avais enfourchÃ©e, mais jâ€™avais dit Ã Tal de monter Ã lâ€™arriÃ¨re. Je crois bien que les vieux de Montgomery en parlent encoreÂ : deux filles en cheveux sur une motocyclette pÃ©taradante, lancÃ©e Ã fond. Deux vestales hurlant de rire et insultant les gens qui prenaient le frais sous leur vÃ©randa. Mon Dieuâ€¦ que tout Ã§a estâ€¦ perdu. Avec les mots dâ€™avant.

Tal et moi, on montait les marches du capitole jusquâ€™au pÃ©ristyle et lÃ , entre les colonnes imitÃ©es de lâ€™antique, tels deux singes de foire, on faisait nos exercices, moi mes roues, Tallulah ses chandelles, et tout Ã©tait bon pour montrer ce quâ€™on doit cacher. Les gens dÃ©tournaient le regard. Câ€™eÃ»t Ã©tÃ© trahir lâ€™aristocratie de nos familles que de regarder lâ€™intimitÃ© dâ€™une progÃ©niture honteuse.

Dâ€™autres jours, plus sages, nous donnions sur ces mÃªmes marches des mimodrames oÃ¹ Tal mâ€™Ã©crasait de son talent. Elle finissait par une pirouette grotesque qui dÃ©nonÃ§ait, ridiculisait le tragique prÃ©cÃ©dent. Tal Ã©tait une diva de treize ans.

Notre farce prÃ©fÃ©rÃ©e, câ€™Ã©tait quand mÃªme la farce dite Â«Â des honteuxÂ Â»Â : on se planquait sous le

porche voisin du bordel â€• une institution centenaire de Montgomery â€• et lorsquâ€™un type passait le seuil, mal rhabillÃ©, le visage congestionnÃ©, on lui braquait au visage nos lampes torches. LÃ , câ€™Ã©tait quand mÃªme drÃ´le. Qui irait appeler la police pour se plaindreÂ ?

Au lycÃ©e jâ€™Ã©tais la plus populaire. Ã‰lue la plus jolie du comtÃ©, en route vers le sacre suprÃªme, disaient nos pÃ©quenots, celui de Miss Alabama. Les garÃ§ons prÃ©tendaient. Engageaient des paris. Pauvres andouilles dâ€™Alabama.

Moi, câ€™est au camp dâ€™aviation que jâ€™allais danser, câ€™est dans les bras solides et virtuoses des aviateurs que je voulais tourner jusquâ€™Ã perdre la tÃªte. Ce nâ€™Ã©tait pas tant les officiers vÃªtus de drap qui mâ€™attiraient. Scott avait un air idiot dans son uniforme â€• et un air vaniteux, quand jâ€™y repense, qui aurait dÃ» mâ€™alerter. Les pilotes, eux, dans leurs cuirs merveilleux Ã lâ€™odeur soutenue de tabac et dâ€™hormones, ne sont jamais fats ni gourmÃ©sÂ : ils sont ce dont rÃªve toute jeune fille du Sud et dâ€™Ailleurs, jâ€™imagine.

Câ€™Ã©tait en 1918, les gars du contingent attendaient dâ€™aller faire leur devoir, Scott attendait dâ€™Ãªtre un hÃ©ros, et je les enviais, tous sans exception. Quelle chance dâ€™Ãªtre un hommeÂ ! Quelle pitiÃ© dâ€™Ãªtre une femme quand on nâ€™a pas lâ€™Ã¢me femelle. Tant dâ€™hommes mâ€™ont dÃ©sirÃ©e sur un malentendu.

Joz me parlait comme Ã un homme. Me traitait comme un homme ou disons son Ã©gal. Joz mâ€™aimaitÂ : mon cerveau grillÃ© le sait, et jâ€™emporterai cette certitude dans ma tombe.

*

Aux funÃ©railles, Patricia Frances a lu un extrait dâ€™une lettre que son pÃ¨re lui avait envoyÃ©e lâ€™Ã©tÃ© 33, quand jâ€™Ã©tais hospitalisÃ©e. Elle nâ€™avait pas douze ans.

Â«Â Choses dont il faut se soucierÂ :

Se soucier dâ€™Ãªtre courageux.

Se soucier dâ€™Ãªtre propre.

Se soucier d'Ãªtre efficace.

Se soucier d'apprendre Ã monter Ã cheval.

Choses dont il ne faut pas se soucierÂ :

Ne pas se soucier du qu'en-dira-t-on.

Ne pas se soucier des poupÃ©es.

Ne pas se soucier du passÃ©.

Ne pas se soucier du futur.

Ne pas se soucier de devenir grande.

Ne pas se soucier de ne pas Ãªtre la premiÃ¨re.

Ne pas se soucier de triompher.Â Â»

Nous Ã©tions tous en larmes tandis qu'elle lisait, la voix chevrotante, les recommandations de l'homme qui l'avait adorÃ©e. J'aurais voulu la serrer dans mes bras, la tenir fort contre mon cÅ“ur. Je n'y arrive plus.

*

Ce que je ressensÂ ?â€¦ Ã l'imaginer pourrir entre quatre planches d'acajouÂ ?â€¦ c'est de la tendresse, docteur. Une horrifique tendresse. Mais cette folie Ã deux, ce n'Ã©tait pas l'amour.

*

Rendez-moi mon frÃ¨re. Les hommes comme Anthony Jr ne peuvent se rÃ©soudre au rien annoncÃ©. Le zÃ©ro sâ€™est effacÃ© lui-mÃªme, proprement. Ne reste du grand frÃ¨re si beau et si lointain que sa lÃ©gende dâ€™enfant frondeur, aux frasques et bizarreries incessantes. Minnie la mutilanteÂ : Â«Â Ton frÃ¨re ne savait quoi inventer pour se faire remarquer. Il a fini par trouver.Â Â»

Rendez-moi RenÃ©, lâ€™autre frÃ¨re, mon jumeau de hasard. En se suicidant au gaz, RenÃ© a dÃ©truit tout son immeuble mais je ne crois pas quâ€™il voulait cela. Je le revois, sur le lit de LariboisiÃ¨re, Ã lâ€™apparition des premiÃ¨res taches brunes sur le thorax. Â«Â Maintenant il faut tâ€™en aller, il a dit, il faut tâ€™Ã©chapper, ma petite danseuse amÃ©ricaine, il faut tâ€™en aller sur les pointes. EhÂ ! EhÂ ! Pleure pas. Tu verrasÂ : tu seras grande un jourâ€¦Â Â» Et il a tout fait exploser. Je ne crois pas quâ€™en se tuant il voulait en tuer dâ€™autres. RenÃ© nâ€™est pas comme Ã§a. Il y avait bien trois ans quâ€™on nâ€™avait plus parlÃ© de Coconut. Tout le monde avait disparu, mort ou bien enfui. Il y avait eu tant dâ€™alcool, tant de benzÃ©dnne et dâ€™opium. Des neuroleptiques, ensuite, et les Ã©lectrochocs. Puis cette foutue tuberculose.

Ils Ã©taient des enfants aux yeux fous. De bons enfants, tout de mÃªme.

Les enfants rÃªvÃ©s de la Grande Guerre de Civilisation.

PitiÃ© pour ceux qui ne sont pas nÃ©s avec au front lâ€™Ã©toile des hÃ©rosÂ !

*

1943,fÃ©vrier

Et puis cette nouvelle guerre est arrivÃ©e, pour laquelle on ne parle plus de civilisation et qui sera ma derniÃ¨re guerre sans doute, tant je suis usÃ©e. Les longues heures de marche se rÃ©duiront bientÃ´t Ã un tour du pÃ¢tÃ© de maisons. Comme si, par cercles concentriques, tout ce qui donna quelque prix Ã mon existence sâ€™amenuisait, se rÃ©tractait inexorablement. Jâ€™ai croisÃ© hier dans les jardins du zoo une amie de jeunesse, de celles avec qui nous allions danser et flirter au Country Club, et, Ã son brusque mouvement de recul lorsque je lâ€™abordai, Ã ses yeux froncÃ©s presque furieux, jâ€™ai su quâ€™elle ne voyait en moi quâ€™une inconnue Ã forme dâ€™Ã©pouvantail.

Les garnisons dâ€™Alabama se remplissent de soldats, et, par nos rues, sur nos avenues, une nouvelle gÃ©nÃ©ration se rÃ©pand, dans les bras de qui je nâ€™irai pas danser. Plus de cavaliers, plus de parade Ã cheval â€• mais des autos en tenue de camouflage, des motos pÃ©taradantes et une cacophonie de klaxons qui me fusillent les tympans Ã longueur de journÃ©e.

Cette mobilisation mâ€™a retirÃ© mon dernier admirateur, mon seul ami depuis des annÃ©es, un jeune homme de dix-neuf ans tout frÃªle qui suivait un atelier dâ€™Ã©criture Ã lâ€™universitÃ© de Tuscaloosa et me vouait une sorte de culte assez flatteur â€• Ã moi qui ne suis plus rien dans la sociÃ©tÃ©. Ses nouvelles avaient de la tenue, bien que profondÃ©ment mÃ©lancoliques. La mÃ©lancolie

amÃ©ricaine ne peut expulser la violence native et la nostalgie des gÃ©nocides. Par gÃ©nocides, jâ€™entends nos conquÃªtes.Â : Mes Ã©changes avec lâ€™Ã©tudiant parfois me revigoraient. Un jour, il mâ€™annonÃ§a quâ€™il avait entrepris un roman et quâ€™il traversait une profonde crise morale car, pour lâ€™Ã©crire, il devait puiser dans la vie et lâ€™intimitÃ© de ses proches, parents et amis, et craignait de les blesser ou de sâ€™en attirer les foudres.

Avais-je un conseil pour luiÂ ? Je sentis ma gorge sâ€™assÃ©cher dans la seconde et lâ€™agitation nerveuse monter dans mes jambes â€• comme une furieuse envie de fuir en Ã©tant ligotÃ©e. Aussi jâ€™ai mentiÂ : Â«Â Jeune homme, je ne connais pas bien ces dilemmesâ€¦ je ne suis pas au courant des affaires morales de notre Ã©poque. Mais je sais une choseÂ : il est difficile de faire comprendre Ã notre entourage que tout est nourriture pour le travail de lâ€™Ã©crivain, et que la plus grande partie du mÃ©tier romanesque consiste en interprÃ©tations, en transpositions â€• certes pas en exercices de dÃ©votionÂ ! Si jâ€™Ã©tais vous, je continuerais dâ€™Ã©crire et jâ€™attendrais dâ€™Ãªtre en devanture chez les libraires pour mâ€™expliquer auprÃ¨s de mes proches.Â Â» Je me suis arrÃªtÃ©e lÃ . Je voulais quâ€™il reste pur, inquiet mais entier, afin de ne pas heurter les derniÃ¨res illusions dâ€™un trÃ¨s jeune homme. *De toute faÃ§on, il y a de fortes chances pour que vous ayez Ã vous excuser. Il y a un jour, inÃ©vitable, oÃ¹ il faut sâ€™excuser dâ€™Ã©crire. Ã‰crire nâ€™est pas correct.*

*

Patti a Ã©pousÃ© *elle aussi* un lieutenant, un lieutenant sorti *lui aussi* de Princeton, mais toute rÃ©pÃ©tition sâ€™arrÃªte lÃ Â : ma fille est sage et saine et Ã©quilibrÃ©e, et son fiancÃ© est un garÃ§on sÃ©rieux, solide, sur qui elle pourra compter. Je nâ€™ai pas eu la force de me rendre Ã

New York pour la cÃ©rÃ©monie. Jâ€™ai eu peur de revivre lâ€™excitation dâ€™il y a vingt-trois ans, peur, en donnant la main de ma fille, que cette excitation ne devienne morbide et insupportable aux autres. Jâ€™ai gÃ¢chÃ© assez de moments dans sa vie sans risquer dâ€™assombrir ce jour capital. Adorables, les Ã©poux mâ€™ont envoyÃ© une rÃ©plique du gÃ¢teau de mariage. Par chance, le soir oÃ¹ jâ€™ai reÃ§u la piÃ¨ce montÃ©e, Dos Passos Ã©tait en route vers Mobile pour un reportage sur les bÃ¢timents militaires et sâ€™est arrÃªtÃ© Ã la maison. Câ€™a toujours Ã©tÃ© un type bien Ã mes yeux, humain et franc du collier, qui regarde le monde en face et ne se laisse pas abuser par les sirÃ¨nes de la cÃ©lÃ©britÃ©. Avec les hommes comme lui, je nâ€™ai aucune difficultÃ©. Il pourrait devenir mon meilleur copain. Ã€ nous deux, nous sommes venus Ã bout du gÃ¢teau.

Les mots quâ€™il a trouvÃ©s pour me parler de Scott, juste avant de partir, mâ€™ont bouleversÃ©e. Nous Ã©tions sous le porche. Je lâ€™ai embrassÃ© en lui souhaitant bonne route, il a rougi, câ€™Ã©tait la premiÃ¨re fois quâ€™on ne se serrait pas la main, il a ditÂ : Â«Â OhÂ ! Zelda, pourvu que cette guerreâ€¦Â Â», et jâ€™ai ditÂ : Â«Â Oui, John, pourvu queâ€¦Â Â» Câ€™Ã©tait comme si Goofo Ã©tait lÃ sous le porche avec nous et sâ€™amusait de la confusion de son confrÃ¨re. Comme sâ€™il mâ€™aidait Ã tirer la porte moustiquaire puis refermait lui-mÃªme la porte vitrÃ©e, la verrouillait. Goofo "Ã©tait lÃ , je me suis endormie sans peur.

*

Un type bizarre, un historien de lâ€™art, mâ€™a invitÃ©e Ã dÃ©jeuner pour mâ€™entretenir dâ€™un projet encore plus bizarreÂ : comme la guerre nâ€™en finit pas de commencer, il a recensÃ© tous les artistes peintres mobilisÃ©s sur les divers camps militaires dâ€™Alabama, puis il a convaincu lâ€™Ã©tat-major de les rassembler en garnison Ã Montgomery

et de leur attribuer un hangar afin quâ€™ils puissent y travailler tous ensemble. Et cet homme, Ernest Donn, me dit que les artistes sont bien lÃ mais les mains vides, sans aucun argent pour acheter leur matÃ©riel. OhÂ ! je sais le prix de ces fournitures, et mon cÅ“ur sâ€™est serrÃ© Ã lâ€™idÃ©e que peut-Ãªtre ces jeunes gens aux mains interdites ne perdent leur talent.

Â«Â Mais je nâ€™ai plus un dollar, monsieur. Pas mÃªme un fifrelin.

â€”Â Vous, madameÂ ?Â Â»

Il semblait si Ã©berluÃ© â€•je lâ€™ai pris par le bras et lâ€™ai conduit au bungalow de Sayre Street. Ouvert le garage et lui ai ditÂ : Â«Â Servez-vous. Il y a vingt toiles, lÃ , et elles sont pour vous, pour vos jeunes artistes. Je nâ€™ai quâ€™une exigenceÂ : ces toiles ne devront jamais Ãªtre montrÃ©es, jamais Ãªtre cÃ©dÃ©es. Chaque soldat qui recevra une toile devra la recouvrir de son propre travail, et, si lâ€™idÃ©e du palimpseste le gÃªne, il devra dâ€™abord dÃ©caper ma peinture puis utiliser la toile dÃ©capÃ©e pour y peindre Ã son tour.Â Â»

Mes conditions Ã©taient si prÃ©cises que M. Donn mâ€™a regardÃ©e avec angoisseÂ : Â«Â Mais quâ€™est-ce que vous avez peint lÃ , madameÂ ?Â Â»

MoiÂ : Â«Â Un pays que jâ€™ai aimÃ©. Un pays oÃ¹ jâ€™ai aimÃ©.Â Â»

LuiÂ : Â«Â Cette plage, lÃ, qui revientâ€¦Â Â»

MoiÂ : Â«Â Une plage oÃ¹ j'ai vÃ©cu.Â Â»

Avant qu'il ne reparte, je lui ai demandÃ© de m'accompagner un bout de chemin dans ma promenade du soir. Deux fillettes venaient vers nous, papotant et s'incriminant de leurs voix acidulÃ©es. ArrivÃ©e Ã notre hauteur, l'une m'a dÃ©visagÃ©e et, d'un coup de coude dans les cÃ´tes, a alertÃ© son amieÂ : Â«Â C'est elle. *Elle,* ouiÂ ! La

folle du quartier dont parle maman.Â Â»

. . . .

Me voici revenue dans cet asile toute seule, de mon propre chef, et câ€™Ã©tait pour vous voir partirÂ ? Quâ€™a-t-on besoin de psychiatres au frontÂ ? Vous Ãªtes trop jeune, docteur, et vos yeux bleus sont trop bleus pour aller les brÃ»ler sous les bombes. Pourquoi les hommes disparaissent-ils toujoursÂ ? Je ne revenais que pour vousÂ !

Le docteur *(faux Irby Jones)Â :* Â«Â Madame, vous devez savoir quâ€™un autre mÃ©decin sera tout aussi compÃ©tent que moi. Nous avons bien avancÃ©, je laisserai mes notes Ã mon successeur et lui dirai tous vos progrÃ¨s.Â Â»

MoiÂ : Â«Â Vous fatiguez pas.Â Â»

Lâ€™imposteur, nerveux, clignant des yeuxÂ : Â«Â Vous devez savoir aussi que je ne pars pas de gaietÃ© de cÅ“ur. Mon devoir est auprÃ¨s de vous, pas lÃ -bas.Â Â»

Sa voix sâ€™est Ã©tranglÃ©e, il sâ€™est levÃ© si brutalement pour quitter la piÃ¨ce que sa blouse blanche claqua dans lâ€™air telle une voile de grÃ©ement, une Ã©closion de parachute.

Qui me rendra mes frÃ¨resÂ ?

Qui me rendra AuntieÂ ? Ses bras doux et ronds comme des brioches, sa peau de cafÃ© brÃ»lÃ© et ses mains de coton. Aux aisselles dâ€™Auntie, aux Ã©paules Ã©chancrÃ©es des corsages, parce quâ€™elle Ã´tait toujours les manches, disant quâ€™elle Ã©touffait des bras, sa chair formait des plis gracieux, plein de petits plis tout blancs de

talc oÃ¹ je fourrais mon nez, oÃ¹ je mâ€™endormais. Je veux dormir. Quâ€™on me rende ma nanny, et dans ses bras redevenir toute petite. Auntie est ma vraie maman mais personne ne le sait. Auntie Ã ma naissance mâ€™a trempÃ©e dans un lait magique afin que jamais le noir ne prenne sur moi. Comme toutes les mauvaises filles, jâ€™ai reniÃ© ma mÃ¨re, je suis devenue la fille de ces planteurs blancs, la fille du juge et de son Ã©pouse nÃ©vropathe, je suis devenue une perruche verte, une menteuse, et jâ€™ai appris Ã faire semblant dâ€™aimer.

Rendez-moi les aviateurs.

Rendez-moi mon fils. Mon fils qui dans mon cÅ“ur a eu quinze ans, et câ€™est un beau jeune homme, croyez-moi. Non, la disgrÃ¢ce de son pÃ¨re ne lâ€™a pas frappÃ©Â : son sourire canaille est le plus parfait, le plus lumineux des sourires au monde. Câ€™Ã©tait mon fils. Mon fils. Si jâ€™avais Ã©tÃ© plus courageuse, si jâ€™en avais parlÃ© Ã son pÃ¨re, je nâ€™en serais pas lÃ .

LÃ , sur le billard Ã©lectrique.

919, Felder Avenue, Montgomery, AL

2007, mars

Il y a devant la maison de briques rouges cet arbre, ce magnolia grandiflora que Zelda a plantÃ© Ã son dernier retour dâ€™Europe, un arbre majestueux dont le directeur du musÃ©e dit que câ€™est une plaie. Mâ€™explique que tous ces magnolias puent â€• je ne sens rien â€• et produisent des fruits toxiques capables de vous conduire Ã lâ€™hÃ´pital.

Je suggÃ¨re quâ€™Ã la date oÃ¹ Zelda est censÃ©e lâ€™avoir plantÃ©, câ€™Ã©tait lâ€™anniversaire de Patricia Frances, ses dix ans. Lâ€™arbre gÃ©nÃ©reux mâ€™impressionne. Le sol sous sa couronne est paillÃ© dâ€™aiguilles de pin â€• un travail de jardinier amoureux et artiste, qui ne craint pas, lui, les Ã©manations toxiques. Patricia est morte ici mÃªme, Ã Montgomery, AL. VoilÃ plus de vingt ans. Le magnolia continue de pousser pour elle, pour eux trois.

Michael, le directeur, me fait entrer avec son passe dans les appartements de Zelda et Scott (le musÃ©e est situÃ© dans une de leurs nombreuses demeures successives), et soudain â€• Ã peine jâ€™y ai posÃ© un pied â€•, les larmes me viennent aux yeux Ã la vue du parquet blond luisant tel un miroir, du pin verni Ã cabochons dâ€™acajou. Leurs ombres tristes y glissent comme sur une patinoire. Les bibliothÃ¨ques aussi sont dâ€™acajou, incrustÃ©es dans les

cloisons. Les piÃ¨ces sont vides Ã lâ€™exception dâ€™un sofa victorien que Zelda aurait retapissÃ© de ses propres mains. Et ces baignoiresÂ : partout des salles de bains attenantes Ã chaque chambre â€• Â«Â mÃªme les chambres des domestiquesÂ Â». Une baignoire en Ã©mail terni, ses robinets de cuivre verdis par le temps, dit quâ€™ici un domestique nâ€™a pas Ã©tÃ© traitÃ© comme ses pareils sur ce territoire oÃ¹ sÃ©vit toujours, en activitÃ© aujourdâ€™hui, le Klan.

Michael me parle dâ€™un gala donnÃ© bientÃ´t en lâ€™honneur de Zelda, oÃ¹ il faudrait que je sois, je dis oui et je fuis dans une autre piÃ¨ce, je veux juste entendre le silence dans cette salle de bal oÃ¹ Scott travaillait, si grande quâ€™il sâ€™y Ã©tait creusÃ© une niche, une alcÃ´ve juste Ã la taille dâ€™un bureau â€• pour avoir moins peur, me dis-je, tels ces gosses de riches anxieux qui, Ã lâ€™intÃ©rieur dâ€™une immense chambre Ã eux, sâ€™empressent de dresser un tipi pour mieux rÃ©duire la surface de pÃ©nÃ©tration du monde extÃ©rieur.

Dans cette maison dâ€™un luxe surannÃ©, dans ce silence vÃ©gÃ©tal qui fait de ce quartier une oasis coincÃ©e entre autoroute et pÃ©riphÃ©rique, je resonge au trÃ¨s beau film de Clint Eastwood, *Minuit dans le jardin du bien et du mal.*

Jâ€™ai garÃ© ma voiture dans une allÃ©e Ã lâ€™arriÃ¨re de la maison, sans savoir si jâ€™avais trop le droit de faire Ã§a. Ici, je ne sais pourquoi, jâ€™ai toujours peur de mal agir. Michael dit que non, je suis bien garÃ©, je veux faire un tour du jardin, parler avec lui des essences, des arbres, des parterres que Zelda sans doute a dessinÃ©s et plantÃ©s. Mais Michael sâ€™en foutÂ ; il me le dit sans dÃ©tour. Et je le remercie de la visiteÂ : jâ€™ai de la route Ã faire.

Cent mÃ¨tres plus loin, au coin de Felder Avenue et de Dunbar Street, jâ€™ouvre le dossier contenant les coupures de presse du 11 mars 1948.

Le *Montgomery Advertiser* est sobre. Juste un entrefilet dans le carnet mondain. Â«Â Hier, Ã minuit heure prÃ©cise, Zelda Sayre, Ã©pouse de lâ€™Ã©crivain Scott Fitzgerald, a trouvÃ©

la mort dans lâ€™incendie de son asile, le Highland Hospital, Ã Asheville, Caroline du Nord, oÃ¹ elle Ã©tait soignÃ©e depuis plus de dix ans pour troubles mentaux. Bien connue de nos concitoyens pour avoir Ã©tÃ© lâ€™une des Southern Belle les plus Ã©tonnantes de sa gÃ©nÃ©ration, connue aussi comme romanciÃ¨re, peintre et icÃ´ne du Jazz Age, Zelda vÃ©cut avec son Ã©poux la gloire Ã vingt ans. PassÃ© le milieu des annÃ©es trente, tous deux tombÃ¨rent dans lâ€™oubli.Â Â»

Le *New York Herald Tribune* se veut plus prÃ©cisÂ : Â«Â Ils Ã©taient les derniers romantiques. AprÃ¨s Scott, son cÃ©lÃ¨bre Ã©poux, Zelda Fitzgerald sâ€™est Ã©teinte hier Ã minuit, Ã lâ€™Ã¢ge de 47 ans. Elle a pÃ©ri dans lâ€™incendie de lâ€™aile psychiatrique du Highland Hospital Ã Asheville, oÃ¹ elle Ã©tait suivie depuis des annÃ©es pour des troubles mentaux intermittents. [â€¦] Comme les huit autres patientes enfermÃ©es Ã ce dernier Ã©tage, elle nâ€™a pu sâ€™Ã©chapper, la porte de sa chambre Ã©tant bouclÃ©e, la fenÃªtre unique elle-mÃªme cadenassÃ©e.Â Â»

Mes mains tremblent un peu. Il y a des morts devant lesquelles lâ€™esprit bute, auxquelles il se refuse, et lâ€™agonie par les flammes est de toutes la pire Ã mes yeux. Câ€™est par le feu quâ€™on dÃ©truit les rebelles, les sorciÃ¨res et les saintes â€• des dÃ©viants, des folles. Depuis lâ€™enfance, je me suis toujours rassurÃ© Ã lâ€™idÃ©e que les martyrs sur le bÃ»cher mouraient avant que les premiÃ¨res flammes nâ€™attaquent leurs chevilles. Que la douleur les faisait sâ€™Ã©vanouir dans lâ€™instant, ou que la fumÃ©e noire les asphyxiait dÃ¨s avant la brÃ»lure.

Je nâ€™ai jamais pu me rÃ©soudre Ã lâ€™idÃ©e que Zelda ait Ã©tÃ© consciente de ce qui arrivait, Ã©veillÃ©e et lucide lorsque les alarmes retentirent dans lâ€™hÃ´pital, suivies des sirÃ¨nes des pompiers. Je veux croire quâ€™elle dormait et que la fumÃ©e lâ€™a Ã©touffÃ©e dans son sommeil. Je veux lâ€™imaginer assommÃ©e de neuroleptiques, si comateuse quâ€™aucun bruit ne lâ€™atteint, et que câ€™est ainsi, ayant perdu conscience, son cÅ“ur sâ

€™Ã©teignant au ralenti, anesthÃ©siÃ©e de corps et dâ€™esprit, quâ€™elle bascule en douceur dans la mort. Certains diraientÂ : Â«Â quâ€™elle a trouvÃ© la paixÂ Â». Je ne trouve rien de paisible Ã la mort, qui est une ennemie intime depuis trop longtempsÂ : je peux juste envisager quâ€™aprÃ¨s bien des souffrances et de vains combats, on abandonne et sâ€™accommode du giron de lâ€™ennemi comme dâ€™une solution Ã lâ€™atroce aporie.

Zelda nâ€™a pu pÃ©rir par les flammesÂ : elle Ã©tait la salamandre. Cette pensÃ©e magique, au lieu de me distraire, me serre la gorge. Jâ€™hÃ©site sur ma directionÂ : Mobile ou AtlantaÂ ? Sâ€™enfoncer dans le sud du SudÂ ? Finir par plonger dans le golfe du Mexique, ou remonter trÃ¨s vite Ã la surface â€• la civilisationÂ ?

Un message radio, Ã©nervant, ponctuÃ© de bips Ã basse frÃ©quence, passe en boucle depuis dix minutes et je nâ€™Ã©coutais pas. Avis de tornade.

De retour au studio, jâ€™allume la tÃ©lÃ© qui Ã©met des signaux, elle aussi, mais plus graves, longs et lourds tel un glas prÃ©monitoire. Soudain Ã§a sâ€™affole, la frÃ©quence accÃ©lÃ¨re et une voix numÃ©rique indique Ã chaque habitant de descendre Ã la cave de son immeuble. La jeune gardienne se peint les ongles. Des ongles si grands quâ€™ils lui font une quatriÃ¨me phalange. Â«Â Descendez au sous-solÂ Â», mâ€™in-time-t-elle de cet accent traÃ®nant du Sud oÃ¹ les voyelles sâ€™Ã©tirent telles guimauves au soleil, oÃ¹ les consonnes sont escamotÃ©es. Â«Â Mais vousÂ ?Â Â» Elle hausse les Ã©paules, indiffÃ©renteÂ : Â«Â Quand jâ€™entendrai le tourbillon, je descendrai.Â Â»

Les ciels dâ€™Alabama, je commence Ã les connaÃ®treÂ : ils sont comme Zelda, brillants puis diluviens puis orageux puis tempÃ©tueux et pour finir apocalyptiques. Le lendemain sera azur â€• il sâ€™agit juste de durer.

Le temps que passent les dix-neuf tornades, avec cette Ã©ventualitÃ© de mourir Ã laquelle je ne crois pas mais qui ne mâ€™a jamais paru aussi familiÃ¨re, je resonge Ã celui qui

mâ€™aimait si mal.

Jâ€™avais vingt ans. Jâ€™avais cet amant amoureux qui voulait mâ€™interdire dâ€™Ã©crire. Câ€™Ã©tait un jeune homme intelligent et dâ€™une Ã©rudition considÃ©rable. Il croyait pourtant Ã des lunes, Ã des chromos de roman-photo, des choses commeÂ : *les amants doivent tout partager,* ou bienÂ : *sâ€™aimer câ€™est fusionner et vivre en autarcie.*

Pour me dÃ©courager dâ€™Ã©crire, peut-Ãªtre, ou pour que la fusion fÃ»t parfaite, il me faisait lire ses auteurs prÃ©fÃ©rÃ©s, William Faulkner, puis Carson McGuUers, Â«Â des monuments, disait-il, des gÃ©nies absolusÂ Â», sans comprendre quâ€™il me faisait rencontrer lÃ deux Å“uvres dÃ©finitives dans ma vie dâ€™homme, et je songeais, moiÂ : *Deux aÃ®nÃ©s, deux repÃ¨res, deux Ãªtres Ã qui ressembler,* deux Å“uvres qui, loin de mâ€™Ã©craser, me donnaient des ailes nouvelles et, par une Ã©trange ironie, exaltaient mon dÃ©sir dâ€™Ã©crire au lieu de lâ€™Ã©teindre.

Câ€™est lui encore qui, par une nuit dâ€™Ã©toiles, sur le pont dâ€™un ferry en route vers Capri, me confia son admiration pour un couple hors norme, les Fitzgerald. Mais, si brillant quâ€™il fÃ»t, lâ€™homme jaloux ne comprenait pas cette Ã©videnceÂ : lâ€™histoire de Scott et Zelda Ã©tait lÃ pour lâ€™Ã©difier, lui, pour lui souffler que nul ne maÃ®trise les tempÃ©raments â€• pas plus que les orages, le vent ou la foudreÂ : personne, ni les psychiatres ni les climatologues. Encore moins les amants ombrageux.

Ã€ minuit pile, les sirÃ¨nes dans le ciel de Montgomery se sont tues, les radios et les tÃ©lÃ©s ont repris leurs programmes.

Minuit pile, Zelda, lâ€™heure de la collationÂ : sur les pousses dâ€™Ã©pinards, jetez beaucoup de poivre, un filet dâ€™huile dâ€™olive. Jetez, si vous trouvez, des brins de thym et de romarin. Dans les ballons de cristal, versez du Champagne Ã 12Â° et tous les mots dâ€™amour que vous pourrez. Minuit

pile, *lâ€™heure de briller.*

Le vent dâ€™ici souffle trop fort, il emporte les voix, il emporte les mots, il emporte avec lui les derniers grains de sable de la plage de FrÃ©jus qui crissaient sous les dents. Le vent dâ€™ici me chasse.

Adieu, Zelda. *Ce fut un honneur.*

NOTE DE L'AUTEUR

Alabama Song est une Å“uvre de fiction. Si plusieurs personnages secondaires de ce livre prÃ©sentent quelques ressemblances avec les proches, les parents et les contemporains de Zelda Sayre Fitzgerald, leur description et les Ã©vÃ©nements qui les concernent sont pour la plus grande part le fait de mon imagination.

Ainsi les dÃ©veloppements des personnages de Tallulah Bankhead et dâ€™Auntie Julia, dont jâ€™ai choisi dâ€™accentuer lâ€™influence. Ainsi le Â«Â fils de lâ€™aviateurÂ Â» et lâ€™Ã©pisode de Menton, inventÃ©s. Ainsi les arÃ¨nes de Barcelone, les dialogues avec le jeune psychiatre du Highland Hospital et toutes les sÃ©quences hospitaliÃ¨res. Ainsi lâ€™amitiÃ© avec le poÃ¨te RenÃ© Crevel â€• sachant que Zelda et lui ont trÃ¨s bien pu se rencontrer chez Gertrude Stein. Ainsi lâ€™Ã©pisode de la projection privÃ©e Ã lâ€™hÃ´tel George-V

Il faut lire *Alabama Song* comme un roman et non comme une biographie de Zelda Fitzgerald en tant que personne historique.

Les lettres sont inventÃ©es, Ã lâ€™exception de la lettre de Scott Ã sa fille, reproduite pages 197-198, et de la lettre citÃ©e page 40 (Â«Â Il me serait Ã©gal que tu meuresÂ Â»), sensiblement remaniÃ©e car cette confession Ã©tait adressÃ©e Ã lâ€™ami Ã©crivain Edmund Wilson (Â«Â Il me serait Ã©gal quâ€™elle meureÂ Â») et non Ã Zelda elle-mÃªme (F. Scott Fitzgerald, *Lettres Ã Zelda et autres correspondances,* Gallimard, 1985Â ; *Lettres de F. Scott Fitzgerald,* Gallimard, 1965).

Lâ€™Ã©trange don que Zelda fait de ses toiles aux jeunes artistes en garnison Ã Montgomery durant la Seconde Guerre mondiale est attestÃ© par deux sources inÃ©dites en franÃ§aisÂ : Carolyn Shaler, Â«Â To Spread a Human AspirationÂ : The Art of Zelda Sayre FitzgeraldÂ Â» (mÃ©moire de master en Arts, UniversitÃ© de Caroline du Sud, 1994) et *Zelda, An Illustrated Life, The Private World of Zelda Fitzgerald,* album collectif sous la direction de Eleanor

Lanahan, petite-fille de Zelda (Harry N. Abrams, Inc, New York, 1996).

Pour les annÃ©es d'enfance et de formation, j'ai consultÃ© la chronologie trÃ¨s dÃ©taillÃ©e du site web de l'UniversitÃ© de Caroline du Sud, Â«Â Scott Fitzgerald CentenaryÂ Â», ainsi que deux biographies qui accordent une part dÃ©terminante aux genÃ¨ses psychologiques de Zelda et de ScottÂ : *Zelda,* de Nancy Milford (Stock, 1973), *Zelda et Scott Fitzgerald, les annÃ©es vingt jusqu'Ã la folie,* de Kendall Taylor (Autrement, 2002).

Je tiens Ã remercier les Missions Stendhal du ministÃ¨re des Affaires Ã©trangÃ¨res, lesquelles mâ€™ont permis de me rendre dans le *Deep South* des Ã‰tats-Unis dâ€™AmÃ©rique, en Alabama et en GÃ©orgie.

Merci Ã Yves Mabin, directeur de lâ€™Ã‰crit et des MÃ©diathÃ¨ques au ministÃ¨re des Affaires Ã©trangÃ¨res.

Merci Ã Philippe Ardanaz, consul gÃ©nÃ©ral de France Ã Atlanta, Ã Samia Spencer, consul honoraire de France en Alabama, Ã Diane Josse, attachÃ©e culturelle Ã Atlanta, Ã Fabrice RoziÃ©, attachÃ© culturel Ã New York, Ã Michael McCreedy, directeur du Scott & Zelda MusÃ©um Ã Montgomery, ainsi quâ€™Ã Jim Gravois et John Varner de lâ€™universitÃ© dâ€™Auburn.

Merci Ã mes amies Eve Rozenberg, HÃ©lÃ¨ne Sautot, Dany Sautot.

Very very spÃ©cial thanks to Lionel Zajde and hisfamily in Atlanta. (Paul, keep on being what you truly R. Fil never forget U.)